THÉRY

DE

LA

BAUDIÈRE

PQ
2639
H183B3
1938

LA BATONNIÈRE

DU MÊME AUTEUR

La Famille Vauberlain, ou les Pères ennemis, roman.

Prenez garde a la jeunesse!... roman.

PQ
2639
H18383
1938

JOSÉ THÉRY

La Bâtonnière

ROMAN

3660

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens, 22 — PARIS (XIVe)

F843.91
T41B1

Droits de traduction, reproduction, représentation théâtrale et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.
Copyright 1938 *by Albin Michel.*

A

Me YVAN CHIGANNE

Avocat à la Cour

AU DÉVOUÉ COLLABORATEUR

A L'AMI FIDÈLE EN TOUS TEMPS

Témoignage

d'affection et de gratitude

J. T.

Septembre 1938.

LA BATONNIÈRE

I

BAZOCHES. LA FAMILLE DUPONT.

Bazoches est un aimable village de la vallée de la Vesle. Situé entre Soissons et Reims, il est aux confins de l'Ile-de-France et de la Champagne.

A cet endroit, la vallée où coule lentement la rivière sinueuse est pittoresque, dominée par le mont Notre-Dame où s'élevait jadis une magnifique abbaye, très endommagée au cours des guerres de Religion et définitivement détruite par les Allemands en 1918.

La vie y est facile sur un sol fertile, avec un climat tempéré.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on constate que les agréments de cette région furent appréciés. Les rois Mérovingiens séjournaient à Braine, également sur la Vesle, à quelques kilomètres en aval, et qui possède une si belle église.

C'est dans ce pays, l'un des plus riches en souvenirs historiques, que, le 4 août 1924, naquit Rosalie Dupont qui devait illustrer le

128279

barreau français sous le nom de Rosa Dupont de Bazoches.

Depuis le début du XIXe siècle, la famille Dupont était fixée à Bazoches. Aux dires des anciens du village, le premier dans la généalogie était un soldat des armées de Napoléon. Blessé à Craonne le 7 mars 1814, laissé comme mort sur le champ de bataille, puis secouru par des paysans, après maintes tribulations, il était arrivé à Bazoches où le recueillit un charcutier compatissant nommé Flicoteaux.

Doué d'une constitution vigoureuse, Désiré Dupont guérit rapidement. Le soir, il racontait ses campagnes. Flicoteaux et sa femme l'écoutaient avec admiration et ne lui en voulaient pas si, emballé par le récit d'une charge héroïque, il poussait des cris terribles et frappait la table de coups de poing formidables qui renversaient les bouteilles et brisaient les verres.

Leur fille, Eugénie Flicoteaux, était enthousiasmée. Les femmes aiment le courage; elles ont raison. Dans son cœur, un sentiment plus tendre se pelotonna contre l'admiration, et, un jour, elle déclara à ses parents qu'elle n'épouserait que Dupont. Elle voulait un homme; Désiré avait montré qu'il en était un et un vrai.

Les époux Flicoteaux ne firent aucune objection. D'un pays où le bon sens est une qua-

lité naturelle, ils estimèrent qu'un homme qui avait parcouru l'Europe, le sac au dos, ne bouderait pas à la besogne.

Leurs prévisions furent confirmées.

Devenu le gendre, Dupont s'initia rapidement aux secrets du métier.

Il apportait dans sa besogne l'exactitude, la méthode, l'ordre dont il avait contracté l'habitude au régiment.

Il y avait pris aussi le goût du cabaret, moins pour boire que pour pérorer. Alors, un jour, il suggéra à ses beaux-parents qu'ils devraient adjoindre un estaminet à la charcuterie.

Le café chez soi, n'était-ce pas l'idéal? On ne perd pas de temps, et, au lieu de porter son argent dehors, on en gagne.

Le père Flicoteaux trouva l'idée géniale.

Décidément, il n'y avait que ces lascars ayant roulé leur bosse à travers le monde, pour trouver les bonnes solutions.

Justement au rez-de-chaussée, une grande pièce ne servait pas à grand'chose. On la transforma en débit. Ce fut la plus belle salle du village.

Les générations se succédèrent dans la maison, exploitant le double commerce.

La femme, les avant-bras gaînées d'impeccables manches de toile blanche, trônait derrière le comptoir de marbre où, sous l'œil méfiant des paysannes, elle pesait la charcuterie, tandis que le mari, en bras de chemise, régnait

dans l'estaminet, souverain débonnaire qui trinquait familièrement avec la clientèle.

C'était une famille heureuse, jouissant de la considération. D'après la renommée, on ne trouvait ailleurs de plus onctueuses andouillettes ni de plus délicieux jambonneaux de Reims arrondis comme un gâteau doré sous leur enveloppe de chapelure.

Quant au vin blanc servi dans l'estaminet, il n'avait point son pareil dans les environs. Le patron, chaque année, allait l'acheter lui-même chez les vignerons de la Marne et l'entourait d'une sollicitude éclairée. Il faut dire que la cave, installée dans d'antiques souterrains, était merveilleuse pour la conservation du vin.

On comprend que, s'ils l'avaient voulu, les Dupont auraient aisément conquis et conservé l'écharpe municipale, mais cette dynastie avait une règle : on ne devait ni perdre son temps, ni engager le nom dans les jeux hasardeux de la politique.

François Dupont, petit-fils de Désiré et grand-père de Rosalie, mourut en 1910, à peine âgé de cinquante ans.

C'était, selon l'expression de ses compatriotes, « un homme puissant », c'est-à-dire très gros.

A tuer le cochon le matin, il gagnait un grand appétit, et ses occupations d'après-midi l'obligeaient à boire énormément.

Sa capacité d'absorption était phénoménale. Les clients l'admiraient et lui rendaient un légitime hommage dont, au fond, il était très fier, malgré les airs modestes qu'il prenait, comme pour dire que tous ces litres avalés étaient peu de chose et qu'il pourrait faire mieux s'il était nécessaire.

Il pesait cent vingt kilos.

Sa mort fut un événement qui eut grand retentissement dans la région.

Le 13 août 1910, alors qu'il saignait un énorme cochon contre lequel il avait dû dépenser de rudes efforts pour le terrasser, une hémorragie cérébrale le foudroya. Comme un soldat tombe au champ d'honneur, le charcutier s'affaissa sur la bête qui expirait en hurlant.

Une demi-heure après, Mme Dupont, ayant vainement appelé son époux, se rendit dans l'arrière-cour qui servait d'abattoir.

Alors, elle vit Dupont allongé, la tête contre celle de l'animal. On eût dit qu'ils s'embrassaient. Tous deux étaient immobiles. De l'ouverture pratiquée dans le cou du cochon, le sang avait coulé sur le visage et les épaules du charcutier.

Aucun doute possible : un meurtre venait d'être commis. Haletante, à demi-morte, Mme Dupont, dans un sursaut nerveux, trouva la force de crier à trois reprises : « A l'assassin! » puis elle s'écroula à son tour, renver-

sant le récipient où le sang avait été recueilli, de sorte qu'elle en fut inondée de la tête aux pieds.

Aussitôt tout le village accourut.

Clochepin, le garde champêtre, porteur de son insigne, défendit qu'on approchât du « lieu du crime », afin de ne pas gêner les investigations de la justice, puis il téléphona à la gendarmerie de Braine. Son émotion était telle qu'on ne parvenait pas à comprendre ce qu'il disait.

Ayant enfourché leurs bicyclettes, les gendarmes arrivèrent une demi-heure après.

Le garde les attendait à l'entrée du village.

— Comme vous êtes pâle! remarqua le brigadier, en le fixant.

— Dame! C'est mon premier crime... mais il peut compter; trois cadavres : une femme, un homme et un cochon. Et du sang partout. Vous allez voir.

A son tour, le brigadier pâlit. Les sourcils constamment froncés au-dessus d'un regard perforant, la prononciation sèche et saccadée donnaient l'impression d'une sévérité ne craignant rien. Or, tout cela n'était qu'une façade artificielle. Au fond ce représentant de la force armée était sensible et craintif; mais, pour l'honneur de la gendarmerie, il le cachait.

Sa décision fut de ne rien faire, en attendant qu'arrivât le Parquet de Soissons.

Cela pouvait durer longtemps; et de sages

citoyens faisaient remarquer que les convenances et l'hygiène s'opposaient à ce qu'on laissât cette hécatombe en plein soleil d'août. Déjà les mouches bourdonnaient.

Fort heureusement, le Dr Vidron qui faisait sa tournée de visites, arriva. Les Dupont étaient ses clients. Mis au courant de l'horrible crime, il descendit vivement de sa voiture et, sans se soucier des observations des gendarmes et du garde, qu'il écarta d'autorité, examina les cadavres.

Une rapide interrogation du pouls de Mme Dupont lui révéla que l'excellente dame n'était point morte. Avec l'aide du maréchal, il l'assit contre le mur et, pour découvrir la blessure, la lava à grande eau. Sous l'action de cette douche glacée — l'eau venait d'être tirée du puits — Mme Dupont ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, puis, avec anxiété, d'une voix faible, s'informa de l'endroit où elle se trouvait.

— A Bazoches, Aisne, canton de Braine, répondit Clochepin, sur le ton d'un soldat récitant la théorie.

— Le cochon... fut le seul mot qui sortit des lèvres de la pauvre femme.

Clochepin fit un mouvement. Etait-ce à lui que s'adressait cette parole? Mais tout le monde avait les yeux fixés sur le docteur.

— Elle n'a rien, déclara celui-ci. Un simple évanouissement. Portez-la sur son lit.

Ensuite, il s'occupa du mari qu'on enleva de dessus l'animal pour l'étendre sur le dos, à l'ombre du mur.

Du premier coup d'œil, le médecin devina ce qui s'était passé. Il prévoyait l'accident depuis longtemps. A maintes reprises, il avait engagé Dupont à moins manger et surtout à moins boire. Mais conseils et avertissements étaient inutiles. Le colosse les recevait en goguenardant, puis, quand le docteur s'éloignait, disait d'un air avantageux : « Je connais ma force » et buvait un bon coup.

— Rien à faire, dit le praticien. Hémorragie cérébrale, il est mort sur le coup. Qu'on le nettoye et qu'on le rentre au frais. Cette chaleur est aussi mauvaise pour les morts que pour les vivants.

Et il s'épongeait en soufflant.

François Dupont eut un bel enterrement. On y vint des villages voisins. L'église était pleine.

A l'offrande, le curé recueillit 42 fr. 20, ce qui ne s'était vu depuis longtemps.

Le deuil était conduit par le fils : Sébastien Dupont, sergent au 67e régiment d'infanterie à Soissons.

Les sapeurs-pompiers, la société de secours mutuels, précédés de leur bannière, escortèrent le cercueil. Le maire et le conseil municipal suivaient. Il faisait très chaud, et les porteurs, le front ruisselant, pliaient sous la

charge. Le long de la route, les enfants immobiles regardaient passer le cortège en mordant leurs tabliers.

Sur la tombe, l'instituteur, M. Cuvéreaux, prononça un beau discours que reproduisit l'*Argus Soissonnais*.

Il y vantait les qualités du mort, celles qu'on connaissait et celles qu'on ignorait. Quant aux défauts, si le défunt en avait, personne ne les avait remarqués; en tous cas ils étaient oubliés.

Telle est la coutume. Les morts d'une certaine condition ont droit à une double toilette : celle qu'on fait à leur corps pour la mise en bière, et celle qu'on fait à leur mémoire au moment de les enterrer.

Et c'est très bien ainsi, puisqu'on n'en parlera plus.

***

Mme veuve Dupont supprima la charcuterie qui lui rappelait de trop pénibles souvenirs.

Seul fut conservé le débit dont Sébastien, libéré en octobre, prit la direction.

Certes, il n'avait ni la capacité ni le poids de son père mais, au mess des sous-officiers et dans les cafés de la sous-préfecture, il avait pris des manières qui inspiraient aux habitants du village la considération et la confiance que les gens de mœurs simples accordent à l'élégance.

« Il en impose », disaient-ils, et lorsque

Sébastien offrait une tournée, elle leur semblait venir de plus haut que celles offertes par feu Dupont.

La prospérité demeura fidèle à la maison Dupont.

Le célibat ne vaut rien à la campagne; il conduit à des sottises, voire à des scandales toujours préjudiciables au commerce.

Mme veuve Dupont le répétait souvent, le soir, en regardant sous cape son fils. Quotidiennement rasé, la moustache relevée comme celle de l'Empereur d'Allemagne, les cheveux allongés le long d'une raie bien droite, dans une soumission parfaite obtenue par une pommade parfumée, c'était vraiment un beau garçon. Les occasions ne lui manqueraient pas; déjà bien des jeunesses et même d'effrontées femmes mariées l'aguichaient.

La Providence exauça les prières de la veuve. En avril 1914, Sébastien épousa la fille d'un marchand de chevaux de Fismes.

Belle, convenablement dotée, discrètement délurée, c'était vraiment l'épouse qu'il fallait.

La guerre survint.

D'après les prévisions appuyées sur les démonstrations mathématiques des économistes les plus distingués, elle ne devait durer que quelques semaines. On se retrouverait donc bientôt.

Sébastien Dupont qui rejoignait son régiment le premier jour de la mobilisation invita

tous ses camarades pour boire à la victoire prochaine. Il faisait chaud ce jour-là. Les dames Dupont n'arrêtaient pas d'aller chercher des bouteilles à la cave. Très excité, Sébastien en réclamait toujours de nouvelles et du meilleur. Les hommes chantaient la *Marseillaise,* hurlaient des cris de mort en s'envoyant de terribles bourrades, cependant que les femmes qui s'efforçaient de rire, elles aussi, se détournaient pour essuyer furtivement une larme.

Mme Dupont et sa belle-fille demeurèrent à la tête de la maison en attendant le retour de Sébastien.

Malheureusement, les prédictions des augures ne se réalisèrent point. Le 15 août, il n'y avait plus d'illusion possible. Crevant le voile des mensonges officiels, la vérité surgissait. L'ennemi approchait rapidement.

La veuve exigea que la jeune femme partît avec les premiers évacués. Elle resterait pour garder la maison. Une vieille comme elle n'avait rien à craindre.

Comme elle se trompait!

Un soir, la maison fut envahie par un détachement ennemi qui, à grands cris, réclama du vin. Mme Dupont répondit qu'elle n'en avait plus; toutes ses marchandises, depuis longtemps, étaient épuisées. Les Allemands accueillirent cette réponse avec des injures et des rires, et bientôt, par les menaces, les vio-

lences, ils obtenaient la révélation d'une cachette où la pauvre femme avait enfermé une cinquantaine de bouteilles de choix réservées pour fêter la victoire et le retour de son fils.

Alors ce fut une effroyable orgie.

Vers minuit, les soldats abominablement ivres, s'emparèrent de la vieille femme qui pleurait dans un coin et la violèrent.

Nature sensible et scrupuleuse, elle ne survécut pas à cet outrage collectif.

Quand Sébastien, la guerre terminée, revint à Bazoches, il ne trouva qu'un monceau de ruines là où était la maison familiale.

Son désespoir fut véhément. Par pitié, on lui cacha les détails de la mort de sa mère; on lui dit qu'elle avait été fusillée par des soldats ivres.

Heureusement, le temps cicatrise les plaies les plus vives. Il fut aidé en la circonstance par la générosité de la commission des dommages de guerre. Elle alloua à Sébastien pour les bâtiments, pour le fonds de commerce, pour les marchandises, une petite fortune.

Sur le sol déblayé, s'éleva une maison neuve, confortable.

Ouvrant sur la rue, la salle de café s'étendait claire, aérée. Elle communiquait avec une salle plus vaste réservée pour les bals, les noces, les réunions politiques.

Dans le fond de la cour, un second bâtiment contenait des magasins, un chai et de

caves, car Dupont avait décidé d'adjoindre à son débit le commerce de vins et liqueurs.

La prospérité en même temps qu'elle éclaire l'avenir recouvre d'ombre les tristes souvenirs.

Oubliant les mauvais jours, Sébastien savourait les charmes de la vie nouvelle. Chaque matin, il partait avec sa camionnette automobile, visitait les clients, trinquait avec eux, plaisantait avec leurs femmes et rentrait le soir chargé de belles commandes. La guerre avait vidé toutes les caves.

L'amabilité de Mme Dupont, sa beauté aussi, attiraient la clientèle au café. C'était l'époque où, grâce au fleuve d'or des réparations qui coulait abondamment, toutes les poches étaient pleines; et chacun croyait que cela durerait éternellement.

Le ménage était donc heureux, et ce fut une joie nouvelle lorsque, le 4 août 1924 naquit une petite fille qui reçut le prénom de Rosalie, en souvenir de sa grand'mère. Il n'y eut pas d'enfant plus choyée. Pour elle, sa mère voulait les plus beaux vêtements, les jouets les plus riches.

Les Dupont entendaient qu'elle devînt une « demoiselle » avec une belle dot; pour cela, ils décidèrent qu'ils n'auraient point d'autre enfant.

II

L'INSTITUTION JEANNE D'ARC

Après sa première communion, Rosa fut mise en pension à Reims, à l'institution Jeanne d'Arc. Dirigé par d'anciennes congréganistes ayant repris le costume civil, l'établissement était à la mode dans les meilleures familles du commerce et de l'agriculture.

Rosalie se fit immédiatement remarquer par la vivacité de son intelligence. Malheureusement, elle était foncièrement indocile, défaut capital au regard de ces dames.

Les bulletins trimestriels, après la notation des succès scolaires, portaient régulièrement des remarques affligées sur le caractère de l'élève.

N'en faisant qu'à sa tête, elle restait insensible aux réprimandes. Si elle ne s'amendait point, on serait obligé de la renvoyer, d'autant, qu'à l'égard des pratiques religieuses, elle manifestait une indifférence intolérable.

Le renvoi s'accomplit en mai 1940.

Cette année-là, le mois de mai fut véritablement un joli mois de mai. La température était douce; les arbres, les fleurs embaumaient; partout le printemps répandait une griserie qui troublait les adolescents.

Chaque soir, dans la Chapelle, on célébrait le mois de Marie. Les flammes des cierges, les fumées de l'encens, les sons de l'harmonium, les chants des cantiques exaltaient les élèves. Poussés vers l'adoration, les cœurs naïfs appareillaient pour de mystérieux voyages qui s'achevaient dans les rêves.

Au dortoir, la statue de la Vierge, entourée de roses artificielles et de guirlandes de papier, demeurait blanche et souriante toute la nuit, grâce à trois fortes veilleuses exceptionnellement placées à ses pieds.

Le lit de Rosalie était le plus proche de ce luminaire. Elle en profitait, lorsque dormaient ses camarades et la surveillante, pour satisfaire sa passion de la lecture.

Ce fut la cause de la catastrophe.

Le 16 mai, vers onze heures, abritant le livre sous le drap soulevé par son coude, elle lisait les *Contes rémois* du Comte de Chevigné, qu'une externe lui avait remis à la sortie du salut.

Cette lecture l'intéressait si vivement qu'elle se départit de la prudente immobilité qu'elle observait d'habitude. Ses mouve-

ments attirèrent l'attention de la surveillante qui ne dormait pas. Elle s'approcha du lit à pas de loup, et brusquement arracha le livre. Ce ne fut pas difficile, la jeune fille ne le tenait que d'une main et si légèrement.

C'était un charmant petit volume, relié en maroquin bleu, doré sur tranches. A distance, on aurait pu le prendre pour un livre de piété.

La surveillante n'essaya pas de voir ce que contenait le livre. D'ailleurs elle n'avait point ses lunettes. Elle enfouit le corps du délit dans sa vaste poche en prévenant qu'elle le remettrait dès la première heure à la directrice, puis elle ordonna à l'élève de dormir.

Comme s'il était facile de dormir après une pareille aventure!

Etendue sur le dos, les mains derrière la nuque, Rosalie envisageait l'avenir immédiat. Il n'était pas beau. Elle se représentait la directrice lisant *les Contes Rémois*... Quelle affaire! On la chasserait dès le lendemain. Son compte était bon.

Tout d'abord, les scènes qu'elle devrait subir, de la part des maîtresses, puis de ses parents l'effrayèrent. Sous l'empire de cette crainte, sa volonté fléchit, la crise de larmes montait, mais elle se ressaisit. Quoi qu'elle put faire ou dire, elle serait renvoyée... Aucune illusion possible. Le mieux était d'en prendre son parti.

Lorsque les premières lueurs de l'aube ap-

parurent, Rosalie était presque joyeuse. Elle allait revenir à Bazoches. C'était l'époque de l'année qu'elle préférait. Dans les bois, les muguets balançaient leurs clochettes parfumées; les narcisses fleurissaient les prairies; sur le bord des nids nouveaux, les oiseaux chantaient comme s'ils invitaient les amis à venir pendre la crémaillière; entre les peupliers et les saules, la rivière conduisait capricieusement son cours indolent, tournant à droite pour revenir bientôt à gauche, puis virer à nouveau, telle une coquette qui cache son jeu. Les hirondelles étaient de retour, et, dans l'air du soir, les martinets, flèches vivantes, happaient les moucherons.

Qu'il était beau son village, comparé à cette sombre maison où tout sentait le moisi!

A huit heures on la conduisit dans la salle du conseil où siégeaient Madame la Directrice avec la Surveillante générale.

Le petit livre était au milieu de la table, pièce à conviction du procès qui allait s'instruire.

Le jugement était fait d'avance. Rosalie Dupont serait renvoyée le jour même; ces dames venaient de le décider en dernier ressort. Cependant elles désiraient vivement connaître tous les coupables. Qui avait remis le livre à l'élève? Une externe, une domestique, un fournisseur? Troublante question qu'il était urgent d'élucider; il fallait trouver

la brebis galeuse, la chasser elle aussi; il y allait de la santé morale de l'innocent troupeau dont elles avaient la garde.

Elles tentèrent donc d'amadouer la délinquante afin d'obtenir d'elle l'indication de l'origine du livre.

Mais, fine mouche, Rosalie devina tout de suite le jeu et s'enferma dans un mutisme absolu.

Alors, ces dames changèrent de tactique. Elles devinrent sévères, violentes, menaçantes. L'élève demeurait impassible, les regardait fixement, avec une lueur d'ironie dans les yeux.

Voyant que les menaces temporelles ne produisaient aucun effet, la Directrice recourut à l'arsenal des peines éternelles. La malheureuse enfant ne comprenait donc pas qu'elle se damnait? L'enfer l'attendait avec ses affreux supplices dont quelques-uns furent détaillés.

Malgré l'horreur des descriptions, Rosalie ne frémit point : elle bâilla.

Ceci mit le comble à l'exaspération de la Directrice. Se dressant, elle étendit le bras ainsi que le Père Eternel, dans les Bibles illustrées, lorsqu'il expulse Adam et Eve du Paradis terrestre.

« Votre cœur est aussi sec qu'une vieille noix. Vous êtes une fille perdue, destinée à mourir dans la fange. Je vous chasse ».

Puis, se tournant vers la Surveillante générale :

« Télégraphiez immédiatement à la famille. Il faut que cette pestiférée ait quitté notre maison avant ce soir. Que d'ici là elle n'ait aucun contact avec les élèves. C'est une branche morte qu'on enlève de l'arbre. Enfermez-la dans le bûcher. »

***

Quand le télégramme arriva, Sébastien Dupont roulait sur les routes; ce fut donc sa femme qui le reçut.

Dans les campagnes, un télégramme inquiète toujours lorsqu'on ne l'attend pas. Le fait est qu'il apporte plus souvent de mauvaises nouvelles que de bonnes.

Observatrice des traditions, Mme Dupont servit un verre de vin au porteur et se retira dans sa chambre pour lire la dépêche.

Sage précaution. Elle reçut un coup tel qu'elle dut s'asseoir, en même temps qu'elle portait la main, tantôt à sa tête, tantôt à son cœur, au hasard, parce que les fortes émotions appellent les gestes.

Qu'avait donc fait Rosalie? Ce devait être grave. Elle imaginait les pires choses.

Surtout la troublait l'appréhension de la colère de Dupont. Sûrement elle serait effroyable. Décidément, on n'était jamais tran-

quille. La guerre finie, les embêtements recommençaient.

Devant son mari, elle se sentit incapable de dire un mot, et lui tendit simplement la dépêche.

Il la lut posément, comme un homme d'affaires lit les dépêches. Pas d'émotion apparente. Il en avait vu d'autres! Cependant, il ressentait un affront. Comment osait-on télégraphier en clair une décision de ce genre qui, de ce fait, se trouvait portée à la connaissance des agents de l'administration des postes dont beaucoup le connaissaient?

Ce qu'avait pu faire sa fille lui importait peu; il ne voyait que le renvoi insolent pour lui, Dupont.

Maintenant que le commerce des boissons avait définitivement remplacé la charcuterie, il considérait qu'il s'était élevé d'un degré dans la hiérarchie sociale.

L'amour-propre ne se nourrit que de subtilités semblables ; et là, probablement, réside la cause de son éternelle puérilité.

— C'est épouvantable! murmura Mme Dupont pour dissiper le silence où elle étouffait.

Son mari relevant la tête la fixa.

— Que vois-tu d'épouvantable? Il ne me déplaît pas que Rosa quitte des bigotes que je n'ai jamais encaissées. Mais ce que je ne puis admettre c'est le procédé. Chasser ainsi ma fille, notre fille, comme une servante... une

goujaterie, oui, une goujaterie. Aussitôt après déjeuner, je file à Reims avec la camionnette et je ramène Rosa; mais avant, tu peux te fier à moi, j'aurai dit son fait à la directrice. Si elle ne sait pas ce que c'est qu'un homme, je le lui ferai voir.

— Oh! Sébastien!

— Que vas-tu imaginer? Vous êtes toutes les mêmes, les femmes! Je montrerai à cette vieille guenon ce qu'est un homme qui ne mâche pas les mots et ne permet à personne de l'offenser. Laisse-moi faire.

Ayant annoncé sa résolution, il monta revêtir son complet des dimanches.

Le déjeuner fut rapide et silencieux. Chacun suivait intérieurement ses pensées.

Le café avalé, Dupont sauta sur sa camionnette et partit pour Reims.

L'explication ne fut pas telle que l'avait prévue la Directrice.

Loin de paraître sous l'air affligé d'un père venant plaider l'indulgence pour son enfant, Sébastien s'avança avec l'assurance et la désinvolture d'un négociant qui veut régler un compte.

— Voilà ce que votre fille lisait clandestinement, la nuit, à la lueur des veilleuses qui brûlent au reposoir du dortoir, articula lentement la Directrice en tendant le petit livre. Dupont s'en saisit et le mit dans sa poche.

— Rendez-moi ce volume infâme... il ne vous appartient pas.

— Ferait-il partie de votre bibliothèque?

— Monsieur...

— Alors je le garde... Vous l'avez trouvé dans les mains de Rosalie, dites-vous; en fait de meubles, possession vaut titre. Nul n'a le droit de l'ignorer; c'est la loi. Et puis, cela suffit. Faites venir ma fille, j'ai hâte de l'emmener d'ici avec son saint-frusquin.

— Quel langage! soupira la Directrice en levant les bras et les yeux vers le plafond, à défaut du ciel.

Quand Rosalie, libérée de sa prison, se dirigea vers la pièce où l'attendait son père, son cœur battait. Elle avait le souvenir de scènes de colère qui faisaient trembler toute la maison, jusqu'aux chiens et aux chats qui s'enfuyaient terrorisés. Pourvu qu'il n'eût pas trop bu de ce cognac qu'il avait baptisé « chasse-cafard ».

Aussi quelle joie, lorsqu'elle vit un visage épanoui au-dessus de deux bras ouverts.

Elle s'y précipita, couvrit son père de baisers arrosés de pleurs. Chacun sait qu'au cours des fortes émotions les femmes ne peuvent contenir les larmes. Besoin naturel et impérieux.

« Gentil papa... gentil papa!... » elle ne trouvait rien d'autre à dire tandis que la Sur-

veillante générale, scandalisée, suivait avec mépris cette scène familiale.

La malle installée dans la voiture, et sa fille assise à côté de lui, Dupont, de sa main droite, adressa à l'Institution Jeanne-d'Arc un adieu ironique et partit à toute allure, en échappement libre, pour faire du bruit.

Emue et ravie, Rosalie se serrait contre lui; il avait le visage épanoui de quelqu'un qui vient de faire une bonne blague.

— Ces hiboux m'ont donné soif; allons nous rafraîchir à la brasserie.

— Oh, chouette! répondit la pensionnaire en battant des mains.

Lorsque la bière fut servie, Dupont vida son verre d'un trait.

— Ça va mieux... souffla-t-il, puis, après avoir commandé un autre bock, il s'adossa contre la banquette. Au cours de ce mouvement, il sentit le livre dans sa poche et le tira doucement.

A cette vue Rosalie fut consternée. S'il lisait quelques-unes de ces histoires fort légères, son père se fâcherait. Malheureusement, elle ne pouvait l'empêcher de lire; alors, pour se donner une contenance, elle se pencha sur son verre et but des petites gorgées, tout en observant le lecteur du coin de l'œil.

Miracle! Au lieu d'entrer en colère, il riait de bon cœur.

— Elle est bien bonne... où va-t-il chercher tout cela?

Mais, après une explosion de gaieté ponctuée par une claque sur la cuisse, Dupont se tourna vers sa fille.

— Tu lisais cela?

— Oui papa.

— J'espère que tu ne comprenais pas?

— J'avais lu à peine deux pages du livre lorsqu'on me l'a confisqué.

— Bien vrai?

— Je te le jure.

— Alors, ça va bien, partons.

— Tu emportes le livre?

— Tu parles! Je l'offrirai à ta mère.

— Tu ne lui diras pas comment tu l'as eu.

— Je lui dirai que c'est un cadeau; elle aime la lecture et ne déteste pas la plaisanterie.

— Merci petit papa... et comment lui expliqueras-tu mon... départ?

— Rien de plus simple. Je raconterai que tu ne voulais plus aller à confesse parce que le curé te posait des questions inconvenantes.

— Quelle riche idée! Ce que tu es malin! Et elle lui sauta au cou devant les consommateurs attendris. Un vieux type qui cherchait au café l'oubli de la solitude de son existence en eut les larmes aux yeux. Pour masquer l'émotion, il vida son verre.

Le retour fut joyeux.

A Jonchery, puis à Fismes, Dupont s'arrêta chez des cabaretiers, ses clients. Il fallut boire. On n'oubliait jamais le verre de « la demoiselle » qui trinqua sans se faire prier. Chacun déclara qu'elle était charmante et pas fière.

Ils arrivèrent à Bazoches vers six heures. Très échauffé, Sébastien voulut faire une rentrée sensationnelle; arrivé devant la maison, il entonna à pleine gorge *la Madelon.*

Surpris, les habitués de l'apéritif, interrompant jeux et conversations, apparurent aux fenêtres. Que se passait-il donc?

— J'offre une tournée générale, cria Dupont sur le seuil du café, une tournée pour fêter « la délivrance de Rosalie ».

Les clients ne comprenaient pas. Eludant les questions, Dupont prit un air mystérieux et déclara qu'il s'expliquerait plus tard. Pour le moment, il s'agissait de boire. Sur ce point, aucun des invités ne songeait à le contredire.

***

Le lendemain, Rosalie s'éveilla très tard. Après une nuit blanche, les émotions de la veille, le retour tumultueux et aussi ces libations dont elle n'avait point l'habitude, l'avaient rompue.

L'après-midi, elle courut à travers la campagne, chantant, gambadant, cueillant des fleurs, cassant des branches.

Dans la prairie, après s'être roulée comme un jeune poulain, elle s'allongea sur le dos, les bras en croix, la tête renversée, les doigts enfoncés dans le sol. Les herbes qu'agitait une légère brise frôlaient ses joues, ses bras nus; et cette caresse capricieuse insinuait dans tout son corps un frémissement délicieux.

Elle ferma les yeux, sa pensée vola vers ses camarades de l'Institution Jeanne d'Arc. La classe venait de finir; c'était la récréation; tout à l'heure sonnerait la cloche pour le salut. Elle évoquait les salles avec leur odeur d'encre et de poussière, les cours tristes entre les grands murs. Comme on était mieux ici!

Le sifflet d'un express qui passait lui rappela qu'il fallait rentrer. Elle se releva, mais lorsqu'elle fut debout, sa tête tournait, ses jambes tout à l'heure si nerveuses étaient lourdes. Lentement, elle prit le chemin de la maison.

Le soleil disparaissait derrière les collines. Déjà les choses fondaient dans l'ombre du soir.

Sur la route nationale, elle aperçut son père qui revenait de Fismes. Ils arrivèrent en même temps devant la porte.

Dupont était joyeux, il rapportait de belles commandes.

Le soir, lorsque les époux furent retirés dans leur chambre, Mme Dupont exposa qu'il fallait prendre une décision au sujet de Rosalie.

Puisqu'on désirait qu'elle fît un beau mariage, il ne pouvait être question de la conserver près d'eux.

Après bien des hésitations, bien des objections, il apparut que le mieux était que Rosa terminât ses études à Paris. Pour choisir l'établissement convenable, ils allaient se renseigner; d'ici au mois d'octobre, on avait bien le temps. En attendant, Rosa travaillerait avec M. Périn, l'instituteur.

C'était un homme doux et résigné.

Il venait d'être nommé à Bazoches après deux disgrâces successives. La première, sur la demande d'un maire qui l'accusait de manquer de foi démocratique; la seconde, sur les démarches d'un député qui lui reprochait ses tendances bolcheviques.

Périn se plaisait à Bazoches où il avait été bien accueilli. Les habitants ayant la sagesse de n'accorder aucune importance aux politiciens ne s'occupaient pas de ses opinions.

A la fin de la journée, il venait régulièrement au café Dupont, saluait chacun, puis s'asseyait seul dans un coin et buvait un anis en rêvant.

*
**

Le 4 août 1940, on fêta les seize ans de Rosa. Une table de trente couverts fut dressée dans la salle des fêtes. Le boulanger avait con-

fectionné un immense gâteau portant seize petites bougies.

Ce fut un déjeuner abondant et largement arrosé.

Les têtes étaient échauffées quand arriva le moment des chansons. Dupont ouvrit le feu avec *le Temps des cerises*, son grand succès. Les convives, de leurs voix puissantes et fausses, reprenaient le refrain.

En raison de la chaleur, on avait ouvert les fenêtres, de sorte que le bruit de la ripaille allait jusqu'au bout du village. Les gamins se haussaient pour voir dans la salle, et se disputaient les friandises que leur jetaient les invités repus et attendris.

Quelques jours après, Périn reçut la visite d'un ami, instituteur dans une école de la Ville de Paris. Il le présenta aux Dupont et ceux-ci ayant exprimé leur embarras pour le choix de l'établissement auquel ils confieraient leur fille, le Parisien signala que venait d'être inauguré à Paris un lycée de jeunes filles ultra-moderne, le lycée George-Sand. Impossible de trouver mieux.

George Sand! Ce nom ne disait rien à Dupont, mais il inquiéta sa femme qui avait de vagues notions touchant l'histoire littéraire.

— N'était-ce pas une femme qui s'habillait en homme et fumait la pipe? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit l'ami, mais elle n'a pas fait que cela. La bonne dame est morte depuis

longtemps. Paix à ses cendres. Au surplus, on lui a élevé une statue au jardin du Luxembourg, le jardin des enfants et des sénateurs. Voilà qui doit vous rassurer.

Il fut donc décidé qu'à la rentrée d'octobre Rosa irait au lycée George-Sand. Périn et son ami voulaient bien se charger des formalités requises pour l'inscription.

Le dernier mois des vacances arriva vite. Dans l'Ile-de-France, Septembre est généralement la plus charmante époque de l'année.

Les jardins donnent en abondance des fruits magnifiques. Les champs, débarrassés des récoltes, s'étalent alanguis dans la douce lassitude des relevailles. On dirait que les fleurs, pressentant les gelées prochaines, adressent un suprême adieu aux beaux jours. Et, au-dessus de tout cela, un ciel d'une douceur indéfinissable.

Dans cette atmosphère de somptueuse mélancolie, Rosa prolongeait ses promenades solitaires. La pensée qu'elle allait quitter les prairies où frémissaient les feuilles jaunissantes des peupliers, l'entraînait en des songeries où se dissolvait la joie de partir. Où allait-elle? Quelle serait cette vie nouvelle?

Périn, qu'elle interrogeait sur Paris, sur le lycée, s'appliquait à la rassurer. Certes, elle ne retrouverait pas là-bas cette existence calme avec son charme enveloppant. Ce serait le mouvement, l'agitation, le bruit. Mais, pour

sortir de la médiocrité, il fallait entrer dans la lutte, en courir les risques avec l'enthousiasme et la vigueur de la jeunesse.

— Par faiblesse et timidité, j'ai gâché ma vie, disait-il. Que mon exemple t'instruise. Armée comme tu l'es, tu dois vaincre. Avance avec confiance. Ne t'étonne de rien. Vérifie les supériorités avant d'y croire. Méfie-toi des enthousiasmes, des indignations; ne les laisse jamais paraître. En toutes circonstances, prends pour mesure et pour guide ton intérêt. Oui, ton intérêt. Le monde se moque des héros qui tombent; il ne s'incline que devant la réussite.

Rosa recueillait avidement ces propos désenchantés. Elle y trouvait la même étrange délectation que lorsque, étendue dans la prairie, elle mordillait une tige amère.

Dupont lui n'était occupé que de la chasse. C'était sa grande passion. Avec cela, le temps était magnifique et le gibier abondant.

Chaque soir, pliant sous un carnier pesant, il rentrait harassé et glorieux.

Enfin arriva le jour du départ pour Paris.

Les nécessités du commerce ne permettant pas aux deux époux de s'absenter en même temps, Dupont décida que ce serait lui qui accompagnerait sa fille. Il voyait l'occasion d'une petite fête. Un voyageur de commerce lui avait confié que les « Folies-Bergère » donnaient une revue épatante avec des petites

femmes dont le cache-sexe n'était pas visible à l'œil nu.

Le départ eut lieu le matin. La brume allongeait ses écharpes blanches sur la vallée, les buissons étaient couverts de fils de la Vierge où luisaient les gouttes de rosée.

Se dirigeant vers la gare qui est proche, ils marchaient tous trois au milieu de la route. Dupont donnait, d'un air important, d'ultimes instructions déjà plusieurs fois répétées; Mme Dupont, le cœur gros, ne parlait pas; Rosa regardait de tous côtés comme si elle eût voulu emporter le village dans ses yeux.

Quelques pas en arrière, la servante suivait, traînant les bagages sur une brouette dont la roue grinçait.

Dans la salle d'attente, ils trouvèrent Périn. Emu, mais ne le voulant point paraître, il s'agitait, faisait l'obligeant. Pour la deuxième fois, il demanda aux employés l'heure du train. Encore douze minutes d'attente. Ayant observé, avec un petit frisson des épaules, que l'air était frais, ils firent les cent pas le long de la voie.

Sur eux pesait la gêne des séparations. Les pensées s'agitent, mais il en est que l'on n'ose pas dire et d'autres que l'on ne saurait exprimer. Alors on profère machinalement les pires banalités, on étouffe son cœur, parce que l'on sent qu'au moindre mouvement qu'il ferait, les larmes jailliraient.

Enfin le train parut. Aidés de Périn et de Mme Dupont, les deux voyageurs y montèrent. Par la portière, les propos d'usage furent échangés. On ne s'oublierait pas; on s'écrirait, on ne commettrait pas d'imprudences...

Au retour, Mme Dupont ne put contenir sa peine. Tout en se raidissant, incapable de dire un mot, elle ne cessait d'essuyer ses yeux. Périn, pour la consoler, lui parlait doucement.

— La vie n'est qu'une série de séparations inévitables. Seules celles qui sont définitives méritent les larmes. Il faut accepter les autres. C'est un moment à passer. Elles préparent la joie ineffable de retrouver ceux que l'on aime.

JEAN DES VALLIÈRES

LES FILLES DU RHÔNE

TÉMOIGNAGES ET PRESSE

« Tout cela est simple, frais, pur et, si l'intrigue comporte quelques larmes, elles sèchent sans tarder au vent qui passe. »
Jean LAURY (Le Figaro).

« L'idylle tranche par sa noblesse et sa simplicité. »
(Je suis Partout.)

« Un beau succès... Un souffle salubre de Mistral... Une histoire d'amour captivante par la dignité et la ferveur des personnages et à laquelle se mêlent vingt épisodes savoureux, brefs ou chargés de détails amusants, qui servent de fond au drame. »
Jean-Georges AURIOL (L'Emancipation Nationale).

« M. Jean des VALLIÈRES, le grand écrivain combattant, a splendidement mis en lumière la mission de sa chère Camargue, vouée à préserver contre l'énervement de nos mœurs modernes et barbares, une qualité devenue très rare de grâce, de fougue, de chevalerie. » **André PIOT (Le Cri de la Terre).**

« Une belle histoire dont s'enrichit la littérature. Jean des VALLIÈRES qui avait déjà bien mérité de la Provence, a mieux mérité encore en nous donnant « LES FILLES DU RHONE ». Il rend un service national. Il fait briller les plus nobles vertus provençales, — vertus françaises. »
Léon de LAPEROUSE (Le Petit Marseillais).

« Une œuvre forte, attachante, toute baignée de soleil provençal et où l'amour de la **bouvine** est exalté par quelqu'un qui aime son pays d'origine. » **(La Petite Gironde.)**

« Bien français sont la délicatesse des sentiments et un tact parfait dans l'exposé des situations cocasses ou dramatiques et des passions qui animent les personnages que Jean des VALLIÈRES n'a pas inventés, mais qu'il a réellement vu vivre en Camargue. »
(La Garonne.)

« En un mot régal ! Je ne serai pas le seul à aimer cette œuvre simple, vraie, humaine. » **(Journal de Roubaix.)**

« Toute la poésie et la bonne humeur d'une pittoresque région de la France. » **EDET (La Nation Belge.)**

« Une œuvre lumineuse et poétique, d'un intérêt dramatique intense. » **SILVERSCREEN (Le Matin, Anvers).**

« Une œuvre forte et attachante. »
(Etoile Belge, Bruxelles.)

« Une succession de tableaux admirables, qui, enchassés dans un roman d'amour, n'en acquièrent que plus de relief. »
(Pourquoi Pas !, Bruxelles.)

« Quelle magnifique poésie se dégage de cette lumineuse histoire : la Provence dans sa resplendissante beauté. »
(La Vie Française, Bruxelles.)

« Passion, violence, dévouement, — ces sentiments fleurissent dans une terre aride et chaude comme autant de fleurs oubliées de nos climats. Et, croyez-moi, elles valent la peine d'être respirées avec respect. Le thème n'est que le fil conducteur à travers une histoire bien plus passionnante encore et bien plus vaste, celle d'une race. » **J.-M. BAITA (Hebdo).**

Un volume in-16 broché. Impression sur vélin supérieur, Prix : 18 Fr.

Du même auteur :

LES ÉLÉPHANTS, roman	18 Frs
SES YEUX SI BLEUS, roman	18 Frs
TENDRE ALLEMAGNE : 1 Kavalier-Scharnhorst .	18 Frs
» » : 2 Spartakus-Parade . .	18 Frs
LES HOMMES SANS NOM : (Sous le drapeau de la Légion Étrangère)	18 Frs

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS-14e

III

LE LYCÉE GEORGE-SAND

La création du lycée George-Sand était une victoire du féminisme.

Jusque-là, tous les lycées de Paris portaient des noms d'hommes, même ceux destinés aux jeunes filles.

Fénelon, passe encore; mais Jules Ferry, Victor Duruy! Pourquoi pas Ledru-Rollin ou Cambronne?

Il était grand temps d'en placer quelques-uns sous des vocables féminins.

On décida de commencer par George Sand. Ce serait en même temps une réhabilitation. De quel droit, s'agissant de juger un écrivain, s'occupait-on de sa vie privée plus que de son œuvre?

George Sand avait souvent changé d'affection? N'était-ce pas son droit?

Est-il plus grave pour une femme de changer d'amant que pour un politicien de changer de parti?

Toujours l'hypocrisie masculine!

Et puis, les hommes sont mal venus à s'indigner de variations dont ils ont l'entière responsabilité.

Celles qu'ils déshonorent du nom d'insatiables ne sont généralement que des insatisfaites.

Déçues, elles cherchent ce qu'elles n'ont point trouvé. Il y en a qui cherchent toute leur vie. On doit les plaindre, et non les accabler.

L'esprit de la maison, les méthodes d'éducation ne ressemblaient en rien à ceux de l'Institution Jeanne-d'Arc.

L'objectif était le développement intégral de la personnalité des élèves.

La directrice, Mme Denise Fleurier, avait participé à l'élaboration des plans, puis, avec la même précision dans les détails que jadis les fondateurs de communautés, avait rédigé les statuts.

Tout ce qui contribue à donner aux internats la froideur et la tristesse des prisons avait été banni. Partout de l'air, de la lumière, de la jeunesse. Arrière les antiques disciplines, mères de tourments inutiles, et les vieux préjugés, sources de faussetés.

Edifié à la périphérie, l'établissement se composait de trois élégants pavillons en briques avec chaînes de pierre; ils entouraient une vaste cour plantée de tilleuls. En arrière,

un jardin à la française développait ses plates-bandes fleuries le long d'allées droites et larges, favorables à la causerie ou à la rêverie.

Dans une touchante pensée de commémoration, les élèves voulurent donner un nom à chacun des pavillons. L'un s'appelait : Sandeau; l'autre : Musset; le troisième : Chopin.

La directrice jouissait d'une autorité et d'un crédit lui permettant les initiatives les plus hardies.

Durant quinze ans, elle avait été l'amie du député Albert Lafrape qui lui dut en grande partie sa réussite politique.

D'intelligence moyenne, avec une ambition plus hardie que scrupuleuse, ce parlementaire avait deux graves défauts : la passion du jeu et une propension à l'intempérance.

S'il n'avait rencontré Denise Fleurier, sa carrière politique eût vraisemblablement pris fin dans de pénibles aventures. Mais, adroitement surveillé, guidé par son amie, il fit son chemin comme les camarades. Ministre de l'Agriculture, puis placé à la tête de la Marine marchande, il aurait sans doute, avec la même tranquille incompétence, continué la tournée des ministères si, comme disent les poètes, la Parque cruelle n'avait tranché le fil de ses jours.

Il semblait que sa circonscription lui appartînt comme un fief. Expert en culture électorale, il l'avait judicieusement aménagée et y

répandait régulièrement l'engrais des subventions communales et des faveurs particulières.

Cependant, un jour, profitant du mécontentement des populations rurales, un concurrent surgit. Incapable de prendre la parole en public, il buvait du matin au soir, dans les cabarets, criant que la France, dégoûtée des bavards, réclamait des travailleurs. C'est pourquoi il se présentait. Son succès était grand.

Ne pouvant l'affronter en réunion publique, Lafrape le suivit sur le terrain qu'il avait choisi : l'estaminet. Malheureusement, Lafrape avait un foie en piteux état. D'atroces douleurs le tourmentaient. Il maigrissait à vue d'œil.

Enfin, il fut réélu de justesse, avec une majorité de soixante voix. Ses amis, qui, durant le dépouillement du scrutin, étaient demeurés muets, angoissés, l'acclamèrent bruyamment et voulurent boire au triomphe de la République; cela se prolongea très tard; Lafrape n'en pouvait plus.

Le lendemain, il ne put se lever et, quelques semaines après, il mourait.

L'intelligence de Denise Fleurier, sa clairvoyance, sa loyauté, lui avaient valu la sympathie des amis politiques de Lafrape qui appréciaient l'influence salutaire qu'elle exerçait sur leur collègue.

Après la mort de celui-ci, ils eurent pour elle les égards compatissants et empressés

dont bénéficient les veuves durant quelques mois.

Elle en profita pour se faire nommer directrice du lycée George-Sand, dont la création venait d'être décidée.

***

Occasion merveilleuse pour réaliser les méthodes d'éducation qu'elle avait en tête depuis si longtemps.

Tout d'abord, elle n'admettait pas que l'élégance ou l'humilité du vêtement pussent créer des différences entre les élèves. Elle savait que les femmes, trop souvent, attachent plus d'importance aux robes qu'à celles qui les portent.

Aussi décida-t-elle qu'à l'intérieur du lycée toutes les élèves porteraient l'uniforme qu'elle avait elle-même dessiné. Il était d'ailleurs fort plaisant. Pantalon étroit des hanches, large des jambes, avec veston court, le tout en lainage bleu-marine. Sur la tête un béret de même couleur.

Le spectacle était vraiment charmant de ces jeunes filles ainsi vêtues, se promenant dans la cour, les mains dans les poches.

La directrice avait voulu le plus de poches possible, aussi bien dans le pantalon que dans le veston.

— Ainsi, disait-elle, mes élèves apprendront

à mettre les mains dans les poches. C'est tout un art. Les gavroches le pratiquent naturellement, de naissance, et avec quel chic! Au contraire, après plusieurs générations vouées aux robes sans poches, les femmes, dès qu'elles n'ont plus leur petit sac, ne savent que faire de leurs mains.

Aussi, au lycée George-Sand, les mains étaient-elles toujours enfoncées dans les poches, et cela donnait un petit air crâne, redressait les épaules, cambrait les torses.

Rosalie Dupont trouvait parfaites ces innovations. Tout l'enchantait dans cet établissement. Mettant en pratique le précepte de Périn : ne s'étonner de rien, elle avait évité la timidité, la gaucherie dont souffrent généralement les provinciaux brusquement transplantés à Paris.

Son intelligence, sa vivacité, sa franchise, sa gaieté conquirent maîtresses et élèves.

La directrice, dès le premier jour, l'avait remarquée. Quelques instants d'entretien suffirent pour la convaincre que le lycée venait de recevoir un sujet d'élite qui, certainement, lui ferait honneur.

Denise Fleurier estimait que l'intelligence des élèves doit être cultivée plus que leur mémoire. Introduire quotidiennement et par force, dans ces jeunes cerveaux, une forte dose de connaissances, n'était-ce pas imiter le système des gaveuses mécaniques appliqué aux

malheureuses volailles? Ces dernières, du moins, n'ont pas le temps de perdre la graisse artificiellement acquise, puisqu'on les tue lorsqu'elles sont à point; mais les élèves, elles, sont lâchées, le gavage terminé, et bientôt, reste peu de chose de ce fatras dont on les a bourrées.

Exciter l'intelligence et l'imagination, voilà, d'après elle, à quoi devait se borner l'effort des éducateurs.

Les études secondaires, elle les assimilait au travail du cultivateur qui commence par préparer son champ. Il le nettoye, en enlève les pierres, les mauvaises herbes, fouille la terre, répand l'engrais. Cette préparation achevée, et à ce moment seulement, on peut ensemencer.

C'était, d'ailleurs, rappelait-elle, les anciennes méthodes, celles suivies aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, celles qui ont produit les grands humanistes, et des sujets supérieurs dans tous les domaines de l'intelligence.

Mais, à partir de la Révolution et surtout du Premier Empire, tout fut changé, au nom de l'Egalité et de la Discipline.

Dans les établissements, devenus de véritables casernes, où tout était mené militairement, on enseignait le rudiment, sèchement, sévèrement, dans des exercices d'ensemble, comme on apprend aux recrues le maniement d'armes et la théorie; et c'était le roulement

d'un tambour qui conduisait la marche des études.

Les changements de régime, loin d'atténuer ce mal, l'avaient aggravé. On en était arrivé au stade des accumulateurs en charge continue.

Ce que ne pouvait admettre Denise Fleurier, c'était l'enseignement collectif et mécanique, le professeur distribuant la même leçon à vingt ou trente élèves réunis, comme le moniteur de gymnastique fait exécuter des mouvements d'ensemble.

— Dans ce groupe, disait-elle, il n'y a pas deux élèves ayant même intelligence, même sensibilité, même sentimentalité, et vous prétendez leur appliquer à tous le même traitement. C'est folie!

Profitez des enseignements de la nature. La terre réclame d'être traitée selon sa composition, son climat. Ici, elle donne des pâturages, là du blé, ailleurs du vin. Essayez donc de planter des vignes dans les prairies et de faire pousser du blé sur les côteaux des vignobles!

Elle entendait qu'au lycée George-Sand chaque élève fût doucement, patiemment étudiée, de manière à en découvrir les qualités et les défauts, puis corriger ceux-ci et développer celles-là.

Les notes numératives, les classements étaient supprimés.

— Ces chiffres sont faux, disait-elle, puisqu'ils n'expriment pas les valeurs individuelles. Ils sont, en outre, nuisibles, pouvant susciter chez les unes la vanité, chez les autres le découragement.

Enfin, elle déclarait que l'enseignement dans un lycée de jeunes filles ne doit pas être le même que dans un lycée de garçons.

— Les filles sont aussi intelligentes que les garçons, c'est entendu; mais là s'arrête l'égalité. Les hommes seront toujours supérieurs pour la force physique, la résistance, les grandes conceptions, l'organisation, le commandement. Par contre, ils seront toujours inférieurs aux femmes pour la finesse, la sensibilité, l'élégance, le charme. Cultivons chacun notre domaine. Dans tous les temps, la plus simple des filles, si ses qualités sont mises en valeur, vaudra mieux qu'un garçon manqué.

Elle rappelait que longtemps les femmes avaient dominé les hommes dans l'art d'écrire une lettre et dans l'art de la conversation.

Les cartes postales et le téléphone avaient tué le premier. Quel dommage! car c'était dans la lettre que triomphaient les qualités féminines, quelle que fût la classe sociale.

Le charme de la conversation, lui aussi, était perdu.

Certes, les oisives faisaient des visites, beaucoup de visites, en courant, pour se montrer; on parlait énormément autour des tables à thé,

mais ces bavardages exaspérants où chacune parle très vite en avalant la moitié des mots en même temps que les petits fours, n'ont aucun rapport avec la conversation où la parole, usant de nuances et d'inflexions appropriées, traduit une pensée, exprime un sentiment.

Denise Fleurier avait donc décidé de remettre en honneur ces deux arts essentiellement féminins.

Trois fois par semaine, chaque élève devait écrire une lettre adressée à qui elle voudrait, sur le sujet qui lui plairait le mieux.

Egalement, il y avait cours de conversation. Au nombre de quinze au maximum, les élèves se groupaient autour d'une maîtresse qui engageait et dirigeait les propos.

Chacune devait dire son mot. Mais défense absolue d'employer les expressions à la mode du jour telles que : « Je comprends... Vous pensez, ma chère... Oh! délicieux! ravissant!... Quelle chose horrible!... C'est une splendeur! » que les insupportables pies mondaines débitent sans arrêt, croyant cacher sous ces défroques le vide de leur cerveau.

Malheur à l'élève qui employait ces odieux lieux communs devant la directrice!

— Je préférerais, disait celle-ci, vous entendre proférer un gros mot... Parfois, un gros mot contient de la spontanéité, de la sincérité... On peut l'excuser, le supporter; mais ces stupidités, jamais.

Dans ces deux genres : le style épistolaire et la conversation, Rosalie Dupont triomphait.

Ce qui lui conférait un grand prestige, c'était sa faculté d'élocution et la promptitude de ses réparties qui jaillissaient comme les flèches d'une arbalète et touchaient infailliblement le but.

Denise Fleurier s'amusait à suivre ce jeu où Rosa marquait tous les points.

A la suite d'une séance, après l'avoir félicitée, elle l'emmena et se promena avec elle dans le jardin. Sous un ciel de printemps, doux comme un regard, l'air portait dans ses frissons l'étrange et délicieux mystère du renouveau.

— Ma petite Rosa, dit-elle, vous avez le don verbal; soyez avocate. Avec vos qualités, vous trouverez au barreau l'indépendance et le succès. Vous serez Bâtonnière, je vous le prédis, croyez-moi.

Denise Fleurier était alors une femme de cinquante ans, avec une figure gracieuse sous de beaux cheveux presque blancs.

Une femme du monde qui s'agitait dans les milieux intellectuels où elle promenait un visage lourd, dont les pâleurs grasses de camélia finissant s'affligeaient au voisinage de cheveux si noirs et luisants qu'on eût dit un spécimen d'anthracite, l'avait longuement entreprise pour la décider à se faire teindre. Elle

l'assurait que personne ne s'en apercevrait, et se donnait en exemple.

— J'ai pris pour règle, répondit Denise Fleurier, de ne jamais dissimuler ma pensée. Pourquoi dissimulerais-je l'état de ma chevelure auquel j'attache infiniment moins d'importance? Et puis, chère madame, j'aime la logique. Dans votre magnifique salon, vous avez de splendides bergères du XVIII' siècle. Elles sont recouvertes d'étoffes de l'époque, étoffes forcément usées. Vous repousseriez avec indignation le conseil de faire remplacer ces soieries qui portent les traces du temps par une étoffe neuve de fraîcheur éclatante. Et vous auriez raison. Celle-ci ferait disparate avec les vieux bois. Eh bien! c'est la même chose. Mes cheveux et mon visage vieillissent ensemble. Je les laisse s'accorder. Cela vaut mieux.

Denise Fleurier, dont l'intelligence égalait l'activité, consacrait tous ses efforts à la pédagogie et au féminisme. Ce furent ses seules passions. La liaison avec Lafrape, aventure banale, n'avait enchaîné ni son cœur ni ses sens. Longtemps elle était demeurée indifférente à la cour que lui faisait le député rencontré dans des congrès, des commissions, des enquêtes. Et puis, un jour que la solitude était plus lourde à son cœur, elle avait cédé, comme un prisonnier s'évade sans savoir où il ira.

Mais bientôt elle sentit qu'elle n'aime-

rait jamais d'amour le compagnon à qui elle s'était donnée. Trop de choses les séparaient. Elle avait donc résolu de mettre fin à cette liaison qu'elle considérait comme une erreur. Mais Lafrape manifestait une telle passion qu'elle en fut touchée. La rupture lui eût apporté une grande douleur et, probablement, l'eût entraîné aux pires sottises. Alors, par bonté, après avoir refusé de devenir sa femme, elle demeura son amie fidèle.

Loyalement, elle chercha à partager les ardeurs de son amant, sans pouvoir y parvenir. Il fallut se rendre à l'évidence; dans leurs rapports, elle ne pouvait apporter mieux que bonne grâce et complaisance. Elle n'y manqua jamais et, comme beaucoup de femmes, ne trouva dans les jeux amoureux que la satisfaction de faire plaisir à un bon ami.

IV

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

En juillet 1942, Rosa fut reçue avec la mention « très bien » à la seconde partie du baccalauréat.

Ses études secondaires étant terminées, il s'agissait de prendre un parti pour son avenir.

Selon les conseils de Denise Fleurier, elle décida de faire son droit et le déclara à son père dès son arrivée à Bazoches.

Cette décision ne fut pas de son goût.

— Et où cela te mènera-t-il, ton droit?

— Au barreau, je veux être avocate.

— Avocate!... Je ne te vois pas faisant des « préchi-précha ». Ce n'est pas un métier de femme. C'est comme si tu me disais que tu veux être amiral ou capitaine de pompiers.

Pour Dupont, comme pour beaucoup, le meilleur avocat, le meilleur orateur, est celui qui crie le plus fort. La voix féminine était inconciliable avec l'éloquence telle qu'il la concevait.

Son rêve eût été que sa fille épousât un « gros cultivateur » de la région, un gars solide, sérieux, aimant la chasse et les bons repas. Et il exposait à sa fille les avantages de l'existence dans les grandes fermes. On était son maître, on ne dépendait de personne, on pouvait se ficher du gouvernement et on avait tout en abondance.

Mais ce tableau enchanteur ne séduisait pas Rosa. Les perspectives que Denise Fleurier avait ouvertes devant elle l'attiraient; rien ne l'y ferait renoncer.

— Vraiment, dit son père comme suprême argument, ce n'était pas la peine que je m'esquinte à t'amasser de l'argent, si tu travailles comme quelqu'un qui aurait besoin de gagner sa vie. Avec la dot que je te donnerai et avec ton instruction, tu peux prétendre à un beau parti. Tu n'auras qu'à te laisser vivre. Si la culture ne te plaît pas, je te trouverai un commerçant, un avoué, un notaire, un docteur.

— Je veux être indépendante, répondit Rosa, lentement et avec fermeté.

— Mais c'est le monde renversé! Ah! on t'en a donné des idées là-bas! Moi, je suis pour le vieux système : le mari travaille, pourvoit aux besoins des siens et commande à la maison. Voilà l'ordre logique et naturel.

— Je te répète que je veux être indépendante.

— Tu ne te marieras pas?

— Je n'ai pas dit cela.

— Alors, si tu te maries, ton mari devra te laisser faire ce que tu voudras. On en trouve, des nigauds ou des fainéants! Tu auras vite assez d'un type de ce calibre et tu le feras cocu.

— Oh! Sébastien! s'exclama Mme Dupont, scandalisée.

— C'est fatal, reprit Dupont, très emballé. Eh bien! cela je ne puis l'admettre. Ce n'est pas dans les habitudes de la famille. Mon grand-père n'a pas été cocu, ni mon père, bien qu'il pesât cent vingt kilos, ni moi, n'est-ce pas, madame Dupont?

— Je t'en prie, répondit celle-ci d'un air pincé.

— Je ne veux pas que mon gendre commence. Ensuite, c'est la série; ça devient comme une maladie héréditaire.

Et il citait des exemples.

Rosa n'insista pas. Elle connaissait son père; il ne fallait point le heurter de front.

Seuls, les êtres fermés, silencieux, sont irréductibles. Les exubérants qui crient très fort se laissent conduire où ils avaient juré qu'ils n'iraient jamais. Il suffit de savoir les prendre.

Rosa malheureusement n'avait personne pour l'aider dans cette conversion qu'elle allait entreprendre et qui s'avérait difficile.

Sa mère avait horreur des discussions. Pour

les éviter, elle était invariablement de l'avis de ceux avec qui elle s'entretenait. Approuvant Rosa lorsqu'elles se trouvaient seules, elle se ralliait à l'avis de son mari dès qu'il arrivait.

A sa fille qui lui reprochait ses variations, elle répondit simplement : « Lorsque tu parles, il me semble que tu as raison, et, lorsque c'est ton père, il me semble qu'il n'a pas tort. »

Néanmoins, Rosa eut l'habileté de conduire doucement son père sur le chemin des concessions. Au cours des conversations, sans paraître s'occuper de son cas, se cantonnant au contraire dans les généralités, elle amena Dupont à reconnaître que le bouleversement de la grande guerre avait modifié de fond en comble, pour tout le monde, les conditions de l'existence.

Aux temps heureux d'autrefois chacun avait confiance dans la sécurité du capital. On touchait régulièrement ses revenus, comme, à l'automne, on cueillait les fruits des espaliers. Mais maintenant il n'en était plus de même. Personne, si riche fût-il, n'était certain d'avoir le nécessaire jusqu'à la fin de ses jours. Cette incertitude de l'avenir tourmentait à juste titre les jeunes générations. Loin de les blâmer de vouloir apprendre et pratiquer un métier, on devait les féliciter et les encourager.

Dupont était bien obligé de convenir que ces considérations étaient justes. Il finit par

admettre également qu'il était prudent pour une femme songeant au mariage et à la maternité, de prévoir le veuvage, la maladie du mari, ou son incapacité, et d'être, le cas échéant, en état d'exercer une profession honorable.

Mais c'était un adversaire tenace.

Reculait-il d'un pied, aussitôt il se reportait sur l'autre pour opposer une nouvelle résistance.

Dans les discussions d'affaires, lorsque venait le moment où il ne pouvait plus maintenir un refus absolu, il procédait ainsi : dans un geste, tantôt de générosité, tantôt de découragement, selon les circonstances, il déclarait céder, mais alors n'accordait que ce que son adversaire ne voulait pas.

Vis-à-vis de sa fille, il suivit la même tactique. Après bien des tergiversations, il admit qu'elle pouvait continuer ses études et apprendre une profession, sauf celle d'avocat. Ce n'est pas un métier pour les femmes, répétait-il obstinément.

Aussi tenace que lui, Rosa s'évertuait à lui démontrer le contraire.

Alors Dupont parut encore céder, mais, aussitôt, il éleva d'autres obstacles.

Les études de droit ne pouvaient être suivies qu'à Paris. Ils n'y connaissaient personne. Dans ces conditions Rosa devrait vivre à l'hôtel, serait livrée à elle-même, sans surveillance

ni protection. Impossible! Ce n'était pas tout. Cette existence pleine de périls coûterait fort cher : douze ou quinze cents francs par mois, au moins, sans compter l'imprévu. Ses ressources ne lui permettaient pas une telle dépense durant trois ans.

Enfin, son diplôme de licence conquis, Rosa pourrait s'inscrire au barreau, porter la robe, mais combien d'années s'écouleraient avant qu'elle eût formé une clientèle? Y parviendrait-elle jamais?

Cette fois Dupont avait trouvé des arguments solides que sa fille, au moment où elle croyait avoir partie gagnée, était incapable de rétorquer.

Durant deux jours, elle bouda, ne descendant de sa chambre que pour les repas. A table, elle demeurait silencieuse, ne touchant presque pas aux aliments. Sa mère s'alarmait.

— Ça passera, disait Dupont en haussant les épaules.

Ne sachant plus que faire, Rosa prit le parti de demander conseil à Denise Fleurier. Elle lui écrivit une longue lettre où elle relatait les incidents de la lutte soutenue contre son père et les dernières raisons qui lui étaient opposées.

La réponse n'arriva qu'après cinq jours qui lui parurent terriblement longs. La directrice était à Contrexéville. Sa cure finissait le 25 août; en rentrant à Paris, elle s'arrêterait à

Bazoches et se faisait forte d'enlever le consentement paternel.

Quel soulagement! L'espoir luisait à nouveau pour Rosa qui subitement redevint vive et gaie avec un superbe appétit.

— N'avais-je pas raison? dit Dupont à sa femme.

Le lendemain, Rosa déclarait à ses parents qu'elle venait de recevoir une lettre de Denise Fleurier en traitement à Contrexéville. Elle regagnait Paris à petites étapes et aurait été heureuse de voir son élève au passage.

— Que dois-je répondre? demanda-t-elle avec une feinte docilité.

— Le meilleur moyen est que tu l'invites à déjeuner. Nous irons la prendre à Reims avec l'auto et, le soir, nous la conduirons à Soissons où elle trouvera l'express de 19 h. 16.

Au fond, Dupont était très fier de recevoir une personnalité de cette importance.

Rosa envoya le jour même l'invitation qui fut acceptée et, le 26 août, selon le programme adopté, la directrice arrivait à Bazoches.

Le menu du déjeuner était impressionnant. Magnifique melon mûri sous une couche du jardin, brochet pris dans la Vesle, lapin en croûte, salmis de canard, petits pois, poulet rôti, salade, crème, pâtisseries, fruits, et Dupont avait remonté les meilleures bouteilles de sa cave. Tout cela était énuméré sur un menu dessiné par Rosa. La lecture du menu et l'es-

couade des bouteilles alignées sur le buffet éveillèrent chez Denise Fleurier le souvenir d'Albert Lefrape. S'il avait été là, il eût fait honneur à ce festin et aurait bien vite sympathisé avec Dupont.

Quant à elle, cette abondance la gênait. Elle ne se souciait pas de compromettre les effets du traitement qu'elle venait de suivre; d'autre part, dédaigner ces bonnes choses préparées à son intention indisposerait ses hôtes.

Au début du repas, personne n'aborda le sujet qui préoccupait tout le monde. C'était à qui n'engagerait pas le fer. La directrice parla de Contrexéville, des personnes rencontrées, des excursions. Comme les autres, elle avait voulu voir la maison campagnarde où Eve Lavallière repentie était venue mourir. Dupont, qui n'avait rien d'un mystique, ne comprenait pas cette conversion et se livra à quelques sottes plaisanteries qui ne furent pas relevées. Il convenait de le ménager.

Mais le cas d'Eve Lavallière fut la transition qui conduisit aux généralités sur la situation des femmes dans la société moderne.

Dupont, voulant paraître un homme affranchi des préjugés, admit qu'elles songeassent à s'assurer l'indépendance par la connaissance d'un métier.

— Bravo! dit Denise Fleurier, alors vous approuvez Rosa de se destiner au barreau?

— Non, répondit-il, ce n'est pas un métier pour les femmes.

Et il reprit ses vieux arguments : un bon avocat devait être robuste et posséder une voix puissante...

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez. Les débats à grands éclats, aux assises, en correctionnelle, ne tiennent qu'une petite place dans l'éloquence judiciaire qui se produit principalement dans les chambres civiles où le violoncelle convient mieux que le trombone.

Dupont rit de la comparaison, mais persista dans son opposition. A son avis, pour les femmes, la profession d'avocat était inconciliable avec le mariage, parce que trop absorbante. Rosa était leur fille unique; ils désiraient qu'elle se mariât et leur donnât des petits-enfants.

— Désir fort légitime, répliqua la directrice. Vous auriez tort de croire qu'en entrant au barreau une jeune fille se voue au célibat. Je puis vous citer beaucoup d'avocates qui sont mariées. Certaines ont même épousé des confrères.

— Je doute que l'accord règne dans le ménage.

— Et pourquoi?

— Parce qu'ils se font concurrence. Voyez-vous Mme Dupont tenant un café à côté du mien, dans la même maison?

— Ce n'est pas la même chose...

— Exactement... Celui qui a le plus de clients est jalousé par l'autre et la brouille vient dans le ménage. Bientôt c'est le divorce. Entre avocats, ça ne doit pas traîner.

— Détrompez-vous. Les ménages d'avocats sont ceux où l'on divorce le moins. Les statistiques le prouvent.

— C'est drôle, dit Dupont sur un ton et avec un sourire qui montraient que ne l'avaient pas convaincu les statistiques invoquées.

Comme Denise Fleurier les avait puisées dans sa seule imagination, elle voulut les justifier.

— C'est au contraire très naturel. Vous savez bien, monsieur Dupont, que les pâtissiers mangent peu de gâteaux et que les confiseurs sont dégoûtés des sucreries. Eh bien! pour les avocats, c'est la même chose. A force de s'occuper de divorces, ils en sont dégoûtés.

— Je ne crois pas un mot de ces histoires, déclara Dupont. Un honnête commerçant doit aimer ce qu'il vend. Tenez, je suis négociant en vins et spiritueux. Eh bien! plus j'en vends, plus je les aime, parce que je les apprécie mieux. Mes commis, c'est la même chose. Ils ne sont dégoûtés ni du vin, ni des liqueurs, je vous prie de le croire. Il n'y a que l'eau qui les dégoûte. J'ai même dû en congédier parce qu'ils allaient un peu fort. Oh! ce n'était pas pour la marchandise, mais parce que le ser-

vice s'en ressentait. Est-ce vrai, madame Dupont?

Celle-ci en convint.

— Tenez, continua Dupont, le mois dernier j'ai dû mettre à la porte Rigobert. Un bon travailleur, honnête, mais, chaque fois qu'il faisait une tournée de livraison, il rentrait fin saoul. La dernière fois, il faillit écraser Véron le garde champêtre... Oui, madame, comme je vous le dis. Evidemment, ça peut arriver à tout le monde d'écraser quelqu'un, mais un garde champêtre! C'est grave... Vous vous rendez compte... Véron est le plus bête du village, c'est entendu; mais quand même il est garde champêtre!

Denise Fleurier, qui était fine, comprit que, sous ses allures bonasses, Dupont cachait beaucoup de malice. Elle avait affaire à un adversaire fuyant comme une anguille, et qui, lorsque les arguments devenaient trop pressants, s'évadait du terrain de la discussion pour se réfugier dans le marais des faits divers et des anecdotes. Il fallait donc jouer très serré.

— Je crois que nous nous égarons, dit-elle en souriant. Revenons à nos moutons. Il est sage que Rosa se prépare à une profession. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Douée comme elle l'est, seule une profession libérale lui conviendra. Selon vous, laquelle doit-elle choisir?

Embarrassé par cette question qui interdi-

sait toute échappatoire, Dupont ne répondit point.

Alors la directrice, poursuivant adroitement son avantage, expliqua qu'en principe elle n'avait aucune préférence, qu'elle étudiait ses élèves et, selon les dispositions, les ressources qu'elle y découvrait, les dirigeait dans la voie qui paraissait le mieux leur convenir. A certaines camarades de Rosa, elle avait conseillé le professorat, à d'autres la médecine, à une autre la pharmacie.

— La pharmacie me plairait, déclara Dupont.

Il voyait Rosa installée dans une officine de pharmacien, à Braine ou à Fismes, ou à Soissons. Bon métier, sans aléas.

— Non, la pharmacie ne vous plairait pas. Je ne vous vois pas préparant toute la journée des potions, des pommades, des pilules...

— Il ne s'agit pas de moi.

— Et pourquoi votre fille aimerait-elle ce que vous ne pourriez supporter? demanda en riant Denise Fleurier.

Confus, ne trouvant rien à dire, Dupont se réfugia dans les raisons dont il avait fait sa dernière enceinte de résistance.

D'abord il ne voulait pas laisser Rosa livrée à elle-même au quartier Latin où trop de tentations, d'embûches, entouraient la jeunesse. Ensuite il n'avait pas les moyens de lui fournir pendant trois années les subsides néces-

saires pour vivre à Paris. Enfin, lorsqu'elle serait inscrite au barreau, elle risquait de végéter de longues années avant de gagner sa vie; en admettant qu'elle y parvînt un jour, ce dont il doutait.

— C'est tout? interrogea la directrice lorsqu'il eut terminé.

— Vous trouvez que cela ne suffit pas? demanda Dupont étonné.

— Rien de tout cela ne compte.

— Par exemple!

— Ecoutez-moi. Premier point. Je dispose au lycée George-Sand d'un confortable appartement que je n'occupe qu'en partie. J'ai le droit d'y installer, près de moi, une parente ou une amie. Voulez-vous me confier Rosa? Elle aurait une belle chambre dans cet appartement. Cela ne vous coûterait rien et elle vivrait dans un milieu qui, je l'espère, vous donnerait tout apaisement.

— Je suis confus. Vous êtes trop bonne, vraiment. Mais nous ne pouvons...

— Laissez-moi continuer. Reste la question nourriture. J'aurais le droit de me faire servir les repas dans l'appartement et de recevoir des invités. Je préfère manger au réfectoire avec mes élèves. Rosa continuerait à y manger elle aussi. Et personne n'aurait d'observation à faire à ce sujet. Votre fille serait ma secrétaire avec le titre de répétitrice adjointe recevant, pour toute rétribution, la nourriture. Naturel-

lement j'en aviserais l'Administration, et je suis certaine que, loin de me blâmer, elle me féliciterait de favoriser ainsi, sans qu'il en coûte rien à l'Etat, les études d'une brillante élève du lycée.

Rosa, qui ne s'attendait pas à cette offre arrivant en coup de théâtre, avait le cœur gonflé de joie et de gratitude. Elle aurait voulu se lever, courir embrasser Denise Fleurier, mais n'osait le faire, craignant de tout gâcher.

Son père, décontenancé, ne savait plus que penser ni que faire.

— En ce qui concerne l'avenir de Rosa, n'ayez aucune crainte. Elle arrivera; je vous en donne l'assurance et sans la moindre hésitation, car je la connais. D'ailleurs, mon intention, si vous voulez bien me la confier, est de lui faciliter la réussite. J'ai beaucoup de relations dans la société parisienne; elle en profitera. J'ai répondu, je crois, à toutes vos préoccupations.

Rosa se précipita sur la directrice et l'embrassa cependant que sa mère donnait libre cours à ses larmes.

L'émotion gagnait Dupont, lui aussi. Il remplit son verre et le vida d'un trait.

Dans la confusion de ses sentiments, ce fut d'abord du dépit qu'il ressentit. Il était battu. C'était bien de sa faute. Pourquoi avait-il admis que Rosa devait se préparer à une profession libérale? De là venait sa défaite. Il est

vrai qu'il croyait tenir des arguments péremptoires. Mais la directrice les avait balayés par son offre inattendue. Alors il fallait être beau joueur. Sa fille ferait donc ses études de droit.

En ayant pris son parti, il éprouva de la fierté. N'était-ce pas flatteur pour eux que Denise Fleurier témoignât un tel intérêt à leur fille?

Le déjeuner s'acheva gaiement.

En attendant le départ pour Soissons, Rosa et la directrice se promenèrent dans la prairie. La journée était ensoleillée. Elles s'assirent à l'ombre des peupliers sur le bord de la rivière.

La jeune fille saisit les deux mains de Denise Fleurier, les serra fortement, et ses yeux, mieux que des mots, exprimaient sa gratitude.

— Alors, on l'aime un peu sa directrice? murmura Denise Fleurier.

Pour toute réponse, Rosa s'inclina vers elle et enfouit son visage dans l'angle de l'épaule et du cou.

Denise Fleurier, après l'avoir gardée ainsi quelques instants, prit doucement la tête de la jeune fille, la releva et, en souriant, baisa le front tendrement.

V

AVOCATE

A la fin d'octobre, Rosa s'installa au lycée George-Sand dans les conditions indiquées par la directrice et, sur les conseils de celle-ci, prépara en même temps la licence ès lettres et la licence en droit.

Chaque matin, on la voyait sur la montagne Sainte-Geneviève, courant de la place du Panthéon à la Sorbonne. Après un déjeuner rapide au lycée, elle revenait au quartier Latin pour regagner, à la tombée du jour, George-Sand où elle travaillait dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner.

Ensuite, elle suivait Denise Fleurier dans son appartement et, autour de la table de thé, c'était une heure de repos et d'épanchement. La directrice la questionnait sur ses travaux, ses fréquentations, ses amitiés, puis les deux femmes s'embrassaient et chacune se remettait au travail jusqu'à une heure avancée.

La jeune fille aimait cette vie régulière et laborieuse. Ses études lui plaisaient. Elle se sentait aiguillée sur la bonne voie et avait confiance dans l'avenir.

Le dimanche était réservé au repos. Rosa s'habillait lentement, en flânant, écrivait quelques lettres, puis rejoignait la directrice pour déjeuner avec elle.

Il y avait toujours des invités; généralement d'ardents champions du féminisme. Denise Fleurier n'arrêtait pas de vanter les qualités de la jeune fille; c'était une précieuse recrue. On le verrait prochainement, lorsqu'elle serait inscrite au barreau.

L'après-midi elle l'emmenait dans des réceptions et la présentait aux personnages officiels.

Au bout de l'année, Rosa Dupont n'était plus une petite provinciale perdue dans Paris. On la connaissait autant que Denise Fleurier dont elle était devenue l'inséparable.

A cause de l'intérêt que lui manifestait la directrice du lycée George-Sand on avait pour elle de grands égards. En outre, sa beauté et son esprit attiraient les hommages masculins.

Sans le laisser paraître, Denise Fleurier surveillait la vie intime de sa protégée. Elle n'avait pas oublié les heures où le découragement l'avait livrée à Lafrape. L'aventure ne s'était pas fâcheusement terminée pour elle; mais il aurait pu en être autrement.

Elle observait donc Rosa et s'alarmait dès qu'elle la voyait songeuse.

— Est-ce que tu t'ennuies? lui demandait-elle.

— Mais non; je suis un peu fatiguée, voilà tout.

— Bien vrai?

— Je vous le jure.

— Si jamais tu te sens triste, désenchantée, viens me le dire aussitôt. Ceux qui vivent seuls, principalement les femmes, sont exposés à des crises qui suppriment la clairvoyance, abattent le pouvoir de résistance et conduisent trop souvent à des erreurs irréparables.

Dans un corps robuste et sain, la jeune fille portait le tempérament hardi et volontaire des Dupont, activé par une imagination ardente. Elle connut les troubles que redoutait sa directrice. Mais la volonté de réussir la défendait mieux que n'importe quel précepte de morale. Revenir au bercail après avoir perdu la partie qu'elle avait engagée eût été une affreuse humiliation pour son orgueil. Elle n'aurait pu la supporter. Ainsi, guidée par Denise Fleurier qui trouvait des diversions aux agitations qu'elle devinait, Rosa continuait sa vie d'étudiante sans compromettre son avenir.

Elle obtint la licence ès lettres en juillet 1944 et la licence en droit l'année suivante.

Les deux succès furent fêtés à Bazoches

avec un éclat particulier. Dupont était fier de sa fille. Il vantait ses mérites et annonçait partout qu'elle atteindrait aux plus hautes situations. « Ce sera l'honneur de la famille », disait-il en offrant des tournées.

***

En 1945, à la rentrée des tribunaux, Rosa se fit inscrire au barreau.

— Maintenant, lui dit la directrice, il s'agit de réussir. Ne négligeons rien. Le nom de Dupont est des plus honorables, certes, mais trop répandu. Pour l'individualiser, il convient de le compléter. Je te conseille donc de te manifester sous le nom de Rosa Dupont de Bazoches. Tu ne feras d'ailleurs que suivre des exemples nombreux et officiels. Il y eut des « Dupont de l'Eure », des « Martin du Nord », des « Mathieu de la Drôme », des « Gillet de l'Aisne », etc. Aucun de ces personnages n'obéit à la sotte vanité de s'affubler d'un titre nobiliaire. En adjoignant à leur patronyme le nom de leur pays d'origine, ils n'avaient d'autre souci que de se distinguer dans la foule de leurs homonymes. Dupont de Bazoches sonnera très bien; pour une avocate c'est parfait.

Le conseil fut suivi et, bientôt, Rosalie Dupont ne fut plus connue que sous le nom de Me Dupont de Bazoches.

Dès le début, elle récolta dans la carrière

d'avocat de brillants succès. Au cours de la seconde année du stage, elle fut nommée première secrétaire de la Conférence des avocats.

Dans le même temps, elle enlevait un acquittement sensationnel au profit d'une femme qui, s'étant mariée trois fois sans juger utile de divorcer, était poursuivie pour bigamie. Les féministes s'intéressaient particulièrement à ce cas.

Crime flagrant. Trois mariages avaient été régulièrement célébrés sans qu'aucun fût annulé. On ne s'en serait jamais aperçu si le troisième mari, après avoir abandonné sa femme, n'avait essayé de divorcer pour épouser une veuve fortunée. Lorsqu'il avait appris que son mariage était nul, cet imbécile, au lieu de se réjouir, s'était fâché. « Je ne puis pas divorcer, puisque je ne suis pas marié », répétait-il. Et il s'en montrait humilié.

L'accusée était jolie, sympathique. Les renseignements de police reconnaissaient la correction de sa conduite. Elle avait été fidèle à ses trois maris, comme s'ils avaient été des maris authentiques.

Le Parquet, qui eût été indulgent pour une douzaine d'amants, soutenait qu'en s'octroyant deux époux de fantaisie, cette femme avait porté une grave atteinte à l'armature de la société. L'avocat général requit un châtiment impitoyable.

Cette jeune avocate inconnue lui parut une

adversaire à dédaigner; aussi fut-il bref, hautain, avec l'assurance de soutenir une cause gagnée d'avance.

Feuilletant son dossier d'un air modeste et tranquille, Me Dupont de Bazoches l'écoutait. Parfois, ses yeux se détachant des paperasses, décochaient un malicieux sourire auquel l'accusateur répondait par une élévation subite et ridicule de la voix.

Lorsque la parole lui fut donnée, ne s'occupant ni de la Cour, ni de l'avocat général, elle s'adressa au jury sur le ton de la conversation. Ce fut un éblouissement. Les mots d'esprit jaillissaient accompagnés de traits qui criblaient l'adversaire.

Sa cliente, expliquait-elle, asservie à un étrange besoin de régularité, était incapable d'entrer dans une couche qui n'eût pas été nuptiale. Son premier mari partit un soir pour le pays de Bamboche, vaste empire qui s'étend sous toutes les latitudes, et n'en était jamais revenu. On reprochait à l'accusée de ne pas avoir fait prononcer le divorce, mais son époux avait disparu, où l'aurait-elle assigné? Peut-être même était-il mort? Alors, comme son tempérament ne pouvait s'accorder avec le célibat, et que d'autre part ses principes lui interdisaient les liaisons irrégulières, elle avait donné à une seconde union l'apparence d'un mariage régulier. Le nouveau mari ayant été aussi volage que le premier, elle en avait pris

un troisième, montrant ainsi qu'elle était inaccessible au découragement et demeurait fidèle aux bonnes habitudes.

Les vrais coupables étaient ces hommes qui, donnant libre cours à leurs fantaisies, s'étaient éloignés d'une femme fidèle et remplie de qualités; tout le monde le reconnaissait.

De l'auditoire jaillit un cri : « Bravo! »

— Qui se permet cette manifestation intolérable? demanda le président.

— Moi! dit l'approbateur en se levant.

— Qu'on amène cet homme devant la Cour.

— Inutile, j'irai bien tout seul.

Et, d'un pas décidé, l'homme s'avança jusqu'à la barre des témoins. Il était correctement vêtu et bedonnait légèrement.

Un grand silence s'établit.

— Qui êtes-vous? interrogea le président.

— Le mari de l'accusée.

— Lequel?

— Le premier, le seul qui compte. Les deux autres, c'est du toc. Comme vient de le dire l'avocate, tout ce qui est arrivé est de ma faute. Je l'avoue et je demande l'acquittement de ma femme.

Grand mouvement dans l'assistance. Le président, qui ne prévoyait pas l'intervention, ne savait que dire, il consultait ses assesseurs; l'avocat général s'agitait.

— Marguerite n'a fait de tort à personne, reprit le mari, je l'aime toujours, plus qu'avant.

L'expérience permet d'apprécier. Et, si elle y consent, je suis prêt à retourner avec elle. Tu veux bien, Marguerite?

— Oh! oui, Charles! cria l'accusée en couvrant son époux de regards amoureux.

Le public applaudit, le président menaça de faire évacuer la salle.

— Le Ministère public maintient-il l'accusation? demanda Me Dupont de Bazoches quand le calme fut rétabli.

— Plus que jamais! jeta rageusement l'avocat général.Cette scène serait à sa place dans un vaudeville; elle est indigne d'un prétoire de justice.

Et sa large manche volait, soulevée par un bras frémissant.

— Alors, je continue, dit Rosa en souriant.

L'incident avait excité sa verve. L'accusateur eut son compte et, comme, dans un moment d'exaspération, il s'était laissé entraîner à interrompre l'avocate, celle-ci, très gentiment, lui dit : « Si je n'étais retenue par le respect que je vous dois, je remarquerais que vous vous échauffez beaucoup, monsieur l'Avocat général. La résignation est une admirable qualité, même chez le Ministère public. »

On rit, tandis que la face empourprée du magistrat montrait qu'il ne se résignait nullement.

Ensuite vint un délicieux couplet sur les réconciliations amoureuses. L'avocate montra ces

deux époux impatients de s'étreindre. Les jurés étaient émus et charmés.

— Votre puissance en ce moment est quasi divine, leur dit-elle en terminant, puisque, avec un seul mot, vous pouvez créer une magnifique nuit d'amour.

L'évocation fut très goûtée.

Après cinq minutes de délibération, le jury rapporta un verdict d'acquittement que le public, sourd aux protestations et aux menaces du président, accueillit avec des applaudissements prolongés.

Dans la presse, l'affaire eut un grand retentissement. Le portrait de Me Rosa Dupont de Bazoches fut publié en première page, entre celui des deux époux sortis du Palais enlacés comme deux amoureux qui se sont retrouvés alors qu'ils n'y comptaient plus. Il y eut d'abondants articles, des interviews, bref, la grande publicité. Rosa était lancée.

Dupont, fou d'orgueil, avait acheté un monceau de journaux. Il en fit encadrer quelques-uns qu'il accrocha dans la salle de café.

— C'est ma fille, disait-il, aux consommateurs qui s'approchaient des cadres.

VI

LE TRIOMPHE DU FÉMINISME

En 1947, le « Parti d'Action féministe », dénommé par abréviation le P. A. F., menait une rude campagne en vue de faire enfin donner aux femmes le droit de vote et d'éligibilité dans toutes les élections politiques.

Il avait à sa tête un conseil supérieur composé de douze membres et où seules les femmes étaient admises. C'est là qu'en grand secret étaient dressés les plans de campagne. Denise Fleurier en faisait partie. Elle estimait que les directives données les deux dernières années devaient être changées. La tactique suivie pour vaincre la résistance du Sénat lui semblait inhabile. Malheureusement elle n'avait pu jusqu'alors faire prévaloir son opinion. Le Conseil subissait l'influence de l'ardente secrétaire générale, Mlle Sidonie Ventoux.

C'était une étrange personne ne courant pas le risque de passer inaperçue.

La nature l'avait affligée d'un nez aigu et tranchant. Le front et le menton, justement effrayés, fuyaient dans le sens opposé. Cela formait un ensemble rappelant les brise-glace. Son cou, allongé et rugueux, tel un tronc de cocotier, portait un goître de forme arrondie capable de donner à un observateur superficiel l'illusion que, par accident ou maladie, un des seins était remonté dans le gosier de cette malheureuse. D'autant que la poitrine était aussi vide et plate qu'une déclaration ministérielle. Quant aux fesses, on n'en découvrait pas plus de traces que de l'antique Babylone.

L'état de continence intégrale dans lequel se poursuivait l'existence de Sidonie Ventoux ne pouvait être tenu pour une victoire de la vertu. Seul un aveugle privé de bras aurait pu l'accepter pour compagne. Elle ne l'avait pas rencontré. Incapable d'être aimée des hommes, elle les haïssait.

Ses fonctions lui conféraient la direction de l'organe du parti, *la Lutte*, journal hebdomadaire. Sous des pseudonymes variés, elle écrivait la plupart des articles et y apportait une violence inouïe.

Un pamphlétaire, Athanase Lecoq, lui répondait dans une feuille que subventionnaient les antiféministes et qui s'appelait *Pique-en-Terre*.

Ce titre, dont la consonance évoquait la faune antédiluvienne, était expliqué par un blason où l'on voyait un coq piquant la terre d'un bec vigoureux.

Le duel divertissait fort le public et, malgré l'abus des calembours, Athanase Lecoq avait le dessus.

Exaspérée, Sidonie Ventoux perdait toute mesure. Elle en arrivait aux gros mots et s'était laissée entraîner à traiter son adversaire de « vidangeur d'élite ».

Denise Fleurier déplorait cette polémique qui ridiculisait la cause, de même qu'elle condamnait les manifestations tapageuses organisées par l'irascible secrétaire générale.

Récemment encore, elle avait conduit dans le jardin du Luxembourg un cortège féminin qui se massa près du bassin pour conspuer les sénateurs. Prévenu, le préfet de police ne commit pas la faute de faire donner ses agents. Des brutalités eussent été inévitables, provoquant des protestations indignées. Secrètement, il s'entendit avec Athanase Lecoq qui réunit une troupe de contre-manifestants. Elle n'était pas composée de gens d'une éducation parfaite, cette troupe, loin de là.

Le choc fut désastreux pour les suffragettes. Quelques-unes tombèrent dans le bassin; les autres poussaient des cris affreux ou s'évanouissaient. Alors la police intervint pour protéger le sexe faible. Quelle humiliation! Les

mauvais garçons disparurent comme par enchantement. On n'en put arrêter aucun. Les éclopées furent pansées dans les locaux du Sénat, on leur apporta de la buvette des boissons réconfortantes, tandis que les gardes recueillaient soigneusement les objets qui jonchaient le champ de bataille. Il y avait quatre parapluies tom-pouce, dix sacs à main, douze houpettes, six bâtons de rouge, deux étuis à cigarettes, trois stylos, sept jarretelles, un tube de pâte épilatoire, deux soutien-gorge, quatre peignes et une combinaison de soie rose enveloppée dans un journal. Toutes ces choses furent rassemblées et exposées sur une vaste table. Les sénateurs vinrent les examiner ainsi qu'un tableau de chasse. Leurs regards s'excitaient sur l'intimité de certains accessoires; il y eut même des plaisanteries déplacées.

Malgré un avis signalant que ces objets étaient à la disposition de leurs propriétaires, aucun ne fut réclamé.

Sous le titre « La journée des jupes », *Pique-en-Terre* publia un article étincelant.

A la suite de cette déroute, la présidente du Conseil supérieur et la secrétaire générale durent donner leur démission.

Denise Fleurier, qui s'était opposée à la manifestation, fut nommée présidente. Elle accepta à la condition que Rosa Dupont de Bazoches serait secrétaire, ce qui fut immédiatement accordé.

Il fallait faire du nouveau. Denise Fleurier y pensait fiévreusement; mais elle était harcelée par les visites, les coups de téléphone. Chaque jour apportait un flot d'avis et de conseils contradictoires.

Un matin, après une nuit blanche, elle vint dans la chambre de Rosa.

— Je finirai par perdre la tête si je reste ici, dit-elle. J'ai besoin de quelques jours de repos, d'isolement. Crois-tu qu'il serait indiscret de demander à tes parents de nous héberger? Personne ne viendrait nous déranger à Bazoches et j'arrêterais dans le calme les décisions qui sont aussi graves qu'urgentes.

Le projet enchanta la jeune fille. Ses parents seraient au contraire très heureux de les recevoir. Elle allait leur téléphoner immédiatement.

La réponse fut celle qu'elle prévoyait et, le soir même, sans dire où elles allaient, la directrice et Rosa prirent le train pour Bazoches.

Quelle réception! Si on l'avait laissé faire, Dupont aurait dévasté sa basse-cour et vidé sa cave.

Denise Fleurier le calma.

— Nous sommes ici pour travailler, mettre au point d'importantes questions; il est donc nécessaire que nous ayons nos têtes bien en place. Vos vins les mettraient à l'envers. La petite fête sera pour plus tard; lorsque nous aurons réussi.

Chaque matin, la directrice, levée avec le jour, travaillait dans sa chambre et ne descendait qu'à l'heure du déjeuner. L'après-midi, elle faisait de longues promenades avec Rosa. Un temps magnifique favorisait leur séjour aux champs. Ainsi que dans une estampe japonaise, les arbres fruitiers étaient couverts de fleurs blanches et roses; les primevères égayaient le tapis des prairies, les bourgeons mettaient une goutte de carmin à la pointe des branches, et, au-dessus de la campagne qui s'éveillait aux appels du printemps, s'étendait l'incomparable ciel d'Ile-de-France qui a la douceur du duvet et la caresse d'un sourire.

Le cinquième jour, Denise Fleurier annonça que son travail était achevé; on regagnerait Paris le lendemain.

***

Devant le Conseil réuni d'urgence, la présidente exposa le plan qu'elle venait d'arrêter.

— Je ne veux blâmer personne, dit-elle, mais les événements ont montré que la tactique suivie jusqu'ici par notre parti n'était pas la bonne.

« Pour faire triompher notre cause, nous avons agi comme l'auraient fait des hommes; c'est dans cette erreur initiale que se trouve la cause de nos échecs. Nous avons organisé des manifestations. Laissons cela aux terrassiers et

aux métallurgistes. Ils ont des muscles solides, savent cogner et encaisser. Ils disposent ainsi d'une puissance qu'ils ont raison d'utiliser. Vouloir les imiter est aussi ridicule qu'absurde.

« Je ne cesserai de le répéter, le féminisme ne doit pas tendre à singer les hommes; nous ne deviendrions que des garçons manqués, éternellement vaincus.

« L'homme a ses armes, nous avons les nôtres.

« Laissons-lui la force, la brutalité, la colère et n'employons que les puissances dévolues à notre sexe. Elles sont immenses. Lorsqu'elles sont bien mises en action, rien ne leur résiste.

Et, faisant une rapide incursion dans les livres saints, l'histoire de l'antiquité, les légendes, les poèmes, elle évoqua toutes les femmes qui surent, par leur séduction, fléchir les conquérants les plus barbares.

— De quoi s'agit-il? comme disait le maréchal Foch. Simplement de fléchir une centaine de sénateurs.

— Et vous trouvez que ce n'est rien? interrompit Mme Faisselle, quinquagénaire obèse, deux fois divorcée et dont le troisième mari s'était suicidé en absorbant un litre de vulnéraire. Ce sont de vieux monstres!

— Non, des hommes, voilà tout, rectifia la Présidente. Vous vous imaginez qu'ils nourrissent une haine irrémédiable contre la femme.

Grave erreur. Tous, ou presque, ont eu des amours. Ils souffrent de n'en plus avoir. Ceci explique bien des choses. Comme les exilés, ils maudissent le pays dont ils furent éloignés, mais au fond ils continuent à l'adorer et, si on leur en ouvrait les portes, ils s'y précipiteraient en pleurant de joie.

Ouvrons-leur ces portes et ils seront nos prisonniers.

— Ne me demandez pas d'être la portière, grinça Mme Faisselle.

— Je n'y ai jamais songé. L'opération — si vous l'approuvez, mes chères collègues — doit être menée avec tact et prudence. Au fond, il s'agit de pénétrer dans la place, sans bruit, et d'y faire du bon travail. Ce sera, renouvelé, le stratagème du Cheval de Troie. Les plus séduisantes et les plus habiles de nos militantes se partageront la besogne. Chacune d'elles s'attachera, à un titre quelconque, à l'un des sénateurs irréductibles et s'appliquera à le convertir. Si l'affaire est bien menée, nous aurons la victoire avant une année.

— Dieu me pardonne! dit Mme Faisselle; mais ceci me paraît être de la prostitution.

— La passion vous égare, chère madame. Ce qui caractérise la prostitution c'est le trafic du corps dans un but vénal. Le sacrifier pour une noble cause, c'est de l'héroïsme. Des saintes y consentirent, rappelez-vous sainte Marie l'Egyptienne.

— Toc, murmura Rosa qui, sur le bout de la table, prenait des notes.

Tout le monde rit, sauf l'opposante qui, venimeuse, demanda si la secrétaire générale s'enrôlerait dans le bataillon des Amazones envoyées à la conquête des sénateurs.

— Je ne suis pas téméraire mais ne manque pas de courage, répondit Rosa. Sans discussion ni faiblesse, j'exécuterai la consigne que me donnera la Présidente.

— Tu es affectée à l'Etat-major, déclara celle-ci. Ta place est près de moi.

Finalement, le projet de Denise Fleurier fut adopté; en même temps le Conseil lui délégua tous pouvoirs pour le réaliser.

En moins de six mois, la résistance du Sénat fut abattue. Il y eut quelques accidents. Deux sénateurs tombèrent dans les couloirs, foudroyés par un arrêt du cœur. Un troisième expira dans un restaurant voisin alors qu'en compagnie de sa secrétaire, il revoyait les notes préparées pour un discours qu'il devait prononcer.

Le sévère Luxembourg rajeunissait. Les vieilles barbes étaient rasées. Des cravates claires, coquettement nouées, remplaçaient les tristes nœuds tout faits. On ne voyait plus d'antiques redingotes. Tous ces messieurs portaient des guêtres claires qui corrigeaient la lourdeur de leurs pas. Guillerets et galants, ils accordaient tout ce que ces dames voulaient.

« On ne vit qu'une fois », répétaient-ils de leur voix chevrotante.

Le projet de loi, jusque-là régulièrement repoussé, fut voté à une forte majorité.

Après le vote, il y eut au P. A. F. une réunion émouvante. Denise Fleurier reçut les hommages enthousiastes réservés aux généraux victorieux. Celles qui avaient formé les troupes de choc furent à l'honneur. Devant l'impossibilité de préciser les exploits individuels, la même citation fut décernée à chacune d'elles. Et on n'oublia pas qu'en marge de l'action menée au grand jour, des actes de courage avaient été accomplis par quelques femmes mariées agissant dans l'ombre, tels les francs-tireurs. Comme on ne pouvait les louanger publiquement, une chaleureuse motion fut votée qui glorifiait ces héroïnes obscures. On envisagea l'apposition d'une plaque qui, dans la salle du Conseil du P. A. F., rendrait hommage aux militantes inconnues.

Le féminisme avait triomphé; il allait brûler les étapes.

VII

L'ORGANISATION DE LA VICTOIRE

En 1950, les femmes occupaient 364 sièges à la Chambre des députés.

Au Sénat, la proportion était plus faible. Ce n'est pas que les collèges sénatoriaux fussent antiféministes, mais l'éligibilité demeurait fixée à quarante ans par la Constitution. Alors beaucoup de candidates reculaient devant l'obligation d'avouer un âge que reniait la coquetterie. Elles préféraient le Palais-Bourbon, la « Chambre des gosses », disaient-elles avec des minauderies puériles.

Dans tous les domaines de l'activité sociale, les premières places furent enlevées avec une telle rapidité que les adversaires déconfiits cessèrent bientôt de résister. Ils ne formaient plus qu'une troupe en déroute ne sortant de sa stupeur que pour crier à la trahison.

Rosa, malgré de pressantes sollicitations, avait refusé de briguer un mandat politique. Elle préférait poursuivre ses succès au barreau et Denise Fleurier l'avait approuvée.

— Tu lâcherais la proie pour l'ombre, lui disait-elle. Ta réussite comme avocate est certaine. Tu seras Bâtonnière. Dans la carrière politique, on ne sait jamais ce que le lendemain vous réserve.

Elle venait d'atteindre sa vingt-sixième année, l'âge favorable pour donner le plein essor au talent, à condition de ne point disperser ses efforts.

Quatre ans après, Me Dupont de Bazoches était l'un des avocats les plus réputés. Les dossiers affluaient à son cabinet. Elle plaidait aux quatre coins de la France et gagnait beaucoup d'argent.

Le surmenage que s'était imposé Denise Fleurier avait détruit sa santé; elle dut abandonner la direction du lycée George-Sand, puis la présidence du P. A. F. Rosa la suivit dans sa retraite et démissionna du poste de secrétaire générale, en raison, dit-elle, des exigences de ses occupations professionnelles; mais, en réalité, parce que sa nature indépendante n'aurait pu supporter la zizanie qui germait au sein du Conseil supérieur et ne manquerait pas de tout envahir lorsque l'autorité de la Présidente ne la contiendrait plus.

Denise Fleurier mourut le 20 octobre 1955. Elle eut des obsèques nationales. Douze discours furent prononcés au cimetière. Il pleuvait, les rafales d'un vent glacial déchiraient les phrases et dispersaient les fleurs de rhéto-

rique répandues sur la tombe de la glorieuse disparue. L'assistance était immense. Les hommes éternuaient dans leurs chapeaux. Les femmes grelottaient, les pieds couverts de boue. On compta vingt pneumonies, huit rhumatismes articulaires; quant aux bronchites simples et aux coryzas, impossible de les dénombrer.

Rosa éprouva une grande peine. Elle prit le deuil et se retira quelques jours à Bazoches.

Son père vieillissait. Une atteinte au foie l'obligeait à modérer son goût pour les apéritifs et les liqueurs. Il s'en consolait en courant les filles, au grand désespoir de sa femme. Non que Mme Dupont souffrît de jalousie, — l'âge l'avait affranchie de cette faiblesse, — mais elle craignait pour la santé de son mari qu'elle savait, par expérience, incapable de modération. Et puis, elle redoutait que ces fantaisies fussent coûteuses.

Leur petite fortune acquise avec tant de peine, elle la voyait s'engouffrer dans le tourbillon des jupons dévergondés.

*
**

Pour le féminisme, la mort de Denise Fleurier était une perte irréparable. Heureusement lorsqu'elle disparut, la victoire était organisée. L'ennemi ne réagissait plus. Malgré les

fautes commises, les conquêtes se poursuivaient avec une rapidité prodigieuse.

— Nous sommes chassés de partout, se lamentait un ancien ministre. Les hommes ne comptent plus. Ils sont comme les indigènes d'un pays colonisé.

— Puisque les rôles sont renversés, disait un autre, pourquoi ne menacerions-nous pas de nous mettre en grève, à l'exemple des femmes dans une comédie d'Aristophane?

— La menace ne provoquerait qu'un éclat de rire, gémit le professeur Liseron, membre de l'Institut. L'homme ne peut se passer de la femme, et c'est sa faiblesse, tandis que la femme s'accommode de vivre sans un homme. Les appels du sexe sont tyranniques, impérieux chez nous; tandis qu'ils ne tourmentent pas — ou si peu — les filles d'Eve. Rappelez-vous le temps où nous étions les maîtres, le bon temps. Chaque jour, les journaux relataient les déplorables exploits d'individus qui avaient violenté des femmes, des fillettes; jamais vous n'avez lu qu'une femme s'était livrée à ces excès sur des hommes ou des jeunes garçons. Voilà qui est péremptoire.

« Et puis, ne croyez pas que votre appel serait entendu.

« Ceux de notre âge s'enrôleraient peut-être pour cette croisade; ils n'auraient pas grand mérite. Mais les jeunes se déroberaient. La jeunesse d'aujourd'hui aime la vie facile

et manque de scrupules. Regardez-la. Toutes ces dames ont à côté d'elles de gentils secrétaires, magnifiquement vêtus, couverts de bijoux, parfumés, ondulés. Pensez-vous qu'ils abandonneraient cette existence dorée?

— Alors, que faire?

— Rien. Attendre. Laisser tourner la roue. Nos conquérantes, pour la plupart, sont des écervelées. Denise Fleurier n'est plus là pour les guider. Elles finiront par détruire l'empire qu'elle a conquis. Alors notre tour reviendra.

— Nous serons morts.

— Probablement.

La foule sera toujours porte-queue des vainqueurs.

Les plaideurs assiégeaient les cabinets féminins; les hommes n'avaient plus d'affaires. Les avocates en riaient, ne ménageaient pas les plaisanteries. Cela prouvait, disaient-elles, que ces messieurs étaient usés, finis, bons à rien.

Attristés et sans espérance, ils erraient, les pauvres, tels les Hébreux sur les rives des fleuves de Babylone.

On ne vit pas leurs harpes suspendues aux branches des saules, d'abord parce qu'ils n'avaient pas de harpes, ensuite parce que les quais sont dépourvus de saules.

Leur mélancolie faisait peine. Inactifs, quelques-uns se réunissaient dans une salle retirée de la Bibliothèque et s'y livraient à des matches de bilboquet. D'autres cherchèrent

l'oubli dans les arts d'agrément : l'aquarelle et la musique. Afin de se sentir les coudes et de se consoler en société, ils créèrent une fanfare dénommée « Harmonie du Palais », création quelque peu paradoxale dans le Temple de la Discorde. Ces dames ne virent à cela aucun inconvénient, mais de vieux avocats protestèrent, soutenant que cette fanfare était contraire aux traditions séculaires du barreau.

Le Conseil de l'ordre fut saisi. Il admit que, si certains instruments : la flûte, le flageolet, voire même la clarinette, n'offensaient pas la robe, d'autres, tels le trombonne et la grosse caisse risqueraient d'en compromettre le prestige. Finalement la création fut autorisée à la condition que, lorsque la fanfare se produirait en public, les musiciens ne porteraient ni robe ni toque.

*
**

Le 22 avril 1958, se réunit à Paris le « Congrès national du Féminisme intégral ».

Le Présidente, ayant célébré les victoires, s'écria :

— Maintenant, nous avons tous les droits.

— Ce n'est pas vrai, lança une assistante.

Grand émoi! Quelle était cette contemptrice? D'un même mouvement, les visages se tournèrent vers l'endroit d'où avait jailli le démenti. Les regards chargés de sévérité cher-

chaient l'audacieuse, la fausse sœur, qui osait interrompre insolemment le chant de la victoire.

Ne serait-ce pas un homme qui, traîtreusement, se serait introduit sous le déguisement féminin pour semer le désordre dans l'assemblée?

Des voix ardentes réclamaient une vérification instantanée. Inutile; la protestataire était Me Rosa Dupont de Bazoches, l'avocate célèbre. Crânement, elle se leva; aussitôt ce fut un grand silence. On la redoutait autant qu'on l'admirait, car elle avait un don de réplique prestigieux et en usait sans charité.

D'une voix mielleuse, la Présidente la pria d'indiquer le droit qui n'avait pas été conquis.

— Celui d'être curé, répondit l'avocate.

Et elle se rassit.

Les congressistes se regardèrent.

C'était vrai; elle avait raison.

Personne jusque-là n'y avait songé, mais aussitôt cette interdiction parut intolérable. Il fallait la renverser; on en avait abattu bien d'autres.

Déconfite, la Présidente essaya d'expliquer que cela avait bien peu d'importance; on verrait plus tard. Elle ne put continuer. Des clameurs indignées couvrirent sa voix; on entendit même des accusations, des injures. Déchaînées, debout, ces dames exigeaient une action immédiate.

Chez les femmes, la défense soulève le désir, et cela depuis le Paradis terrestre.

Une motion de revendication énergique fut votée à l'unanimité. Chacune levait les deux mains où frémissaient de jolis doigts aux ongles rouges.

Mais à qui adresser la revendication?

On songea d'abord au Gouvernement.

Cela ne le regardait pas puisque au début du siècle les hommes avaient voté la loi de séparation des Eglises et de l'Etat.

— Les imbéciles! clamèrent de douces lèvres.

Il apparut que le Pape était la seule autorité capable d'octroyer aux femmes le droit d'être curé.

Séance tenante, l'assemblée nomma une délégation de douze membres qui se rendrait à Rome, sous la conduite de Mlle Judith Lévy, secrétaire générale du parti.

Le départ eut lieu la semaine suivante avec les manifestations d'usage à la gare : félicitations, souhaits, fleurs, interviews, photographies, cinématographe, etc.

Les déléguées étaient ravies; leurs sourires exprimaient la foi dans le succès.

*
**

Le Pape les accueillit avec une particulière bienveillance. Paternellement, il remarqua

qu'elles étaient au nombre de douze, comme les Apôtres, puis les pria d'exposer leur requête.

Oubliant bientôt les règles protocolaires, chacune voulut dire son mot. Patient et souriant, le Chef de l'Eglise les laissait aller.

Lorsqu'elles eurent enfin terminé, il leur déclara que la demande ne pouvait être accueillie. L'Eglise catholique, expliqua-t-il, était soumise à des règles immuables. Les fidèles forment un vaste troupeau dont la garde est confiée à des pasteurs. L'Eglise, pour ces fonctions délicates, n'admet pas les pastourelles.

Judith Lévy protesta.

Elle ne comprenait point cet ostracisme. Pour garder un troupeau, bien des femmes valaient les hommes, et elle cita Jeanne d'Arc qui avait été pastourelle.

— Nous ne méconnaissons pas ses mérites, répondit doucement le Souverain Pontife, puisque nous en avons fait une sainte. Elle fut pastourelle à Domrémy, c'est exact, mais elle abandonna son troupeau. C'était pour une grande et noble entreprise, personne n'oserait le contester, n'empêche qu'elle abandonna son troupeau. De la part d'une pastourelle, c'est grave. Que devinrent ses douces brebis et leurs plaintifs agneaux?

Ces dames comprirent qu'il était inutile d'insister; il ne leur restait plus qu'à se retirer; et comme, sur leurs visages, apparaissait

le gros chagrin de partir les mains vides, le Saint-Père leur donna sa bénédiction.

Après avoir erré dans les couloirs, la délégation se retrouva sur la place Saint-Pierre. Désemparées, les déléguées regardaient l'immense basilique, la colonnade, les groupes de pèlerins et ne trouvaient rien à dire. Ce silence les étouffait. Germaine Boisseau, la plus jolie et aussi la plus insouciante, le rompit en essayant de résumer, à sa manière, la situation.

— Ça va mal, dit-elle.

Personne n'osa la contredire. On remonta dans les voitures qui gagnèrent le Forum.

La visite des ruines changea les idées. En plus, le temps était magnifique. Ces dames réveillaient leurs souvenirs d'Histoire romaine. Bientôt elles parlaient toutes ensemble.

La « Maison des Vestales » retint l'attention de la présidente.

— Nous ne nous serons pas déplacées vainement, dit-elle. Cet après-midi nous déposerons des fleurs sur ce sol où jadis souffrirent nos sœurs, victimes de superstitions cruelles. Ce sera l'hommage des affranchies.

La noblesse du projet fut unanimement goûtée.

Vers trois heures, alors que le Forum était plein de visiteurs, les féministes, marchant en rangs par deux, la présidente en tête, portant une splendide gerbe de roses, s'avancèrent vers

la maison des Vestales. Impressionnée, la foule s'écartait et saluait.

Les fleurs déposées, Judith Lévy monta sur un socle en vue de prendre la parole. Les auditeurs accouraient de tous côtés!

Mais arriva également le major Balbis, brillant officier, sanglé dans un uniforme de coupe impeccable, chaussé de bottes d'une finesse merveilleuse, coiffé d'un haut képi orné d'aigrettes. Sa mission était de surveiller le service d'ordre.

Il s'avança, s'informa et, tout en s'inclinant fort galamment, signifia que les règlements interdisaient les manifestations sur le Forum. Il fallait donc se disperser et emporter les fleurs.

— Emporter les fleurs! gémit la présidente, mais qu'en ferons-nous?

Germaine Boisseau, qui décidément avait le sens des situations, proposa de les déposer sur le monument aux morts.

Le major Balbis fut très touché. Il s'inclina devant celle qui venait d'exprimer cette idée, et offrit d'accompagner le groupe. Le monument était à quelques pas.

La manifestation fut très réussie. Plusieurs centaines de curieux y assistèrent.

L'officier voulut remercier les déléguées rangées le long du monument. Il prit la parole en français, lentement, car une connaissance imparfaite de la langue gênait son improvisation. Ayant cité des vers du Dante, il continua

en italien. Alors, très à son aise, il laissa libre cours à son tempérament. Lorsqu'il parlait, ce n'était pas une statue froide et immobile. Quel mouvement! Les regards tour à tour fulgurants et caressants s'associaient aux inflexions d'une voix chaude. Les bras, les mains, le torse, les jambes n'arrêtaient pas. Il se dressait sur la pointe des pieds, puis retombait sur les talons, puis tendait le mollet. Ces dames étaient pétries d'admiration, d'autant mieux qu'elles ne comprenaient pas ce qu'il disait. Des applaudissements partaient de la foule; elles s'y associaient d'enthousiasme.

Heureux de l'ovation, le major les invita à goûter. L'asti spumante coula généreusement. D'autres officiers s'étaient associés à la réception qui fut très gaie. La déception du matin était oubliée.

Le lendemain, galamment escortées, les dames visitèrent la Ville éternelle. Ravies, elles envoyèrent à Paris quantité de cartes postales où étaient célébrés, sur le ton lyrique, le ciel d'Italie, la noblesse des visages, la séduction des sourires, la robuste sveltesse des colonnes et l'onctuosité des macaronis.

Au retour, pressées de questions, elles répondirent que tout s'était fort bien passé, mais que le Pape demandait à réfléchir.

*
**

Si le sacerdoce demeurait fermé aux

femmes, toutes les carrières leur étaient ouvertes, même la carrière militaire.

Se décidant à utiliser les capacités et les bonnes volontés, l'Armée réservait aux femmes le Service de santé, l'Administration, l'Intendance, le Recrutement, etc... Les résultats furent excellents. Par exemple, dans les conseils de révision, ces dames montrèrent que, pour regarder, palper, apprécier, elles valaient bien les hommes.

Partout, elles furent à la hauteur de la tâche qui leur était confiée. Dans la gestion des intérêts publics, elles apportaient l'ordre, l'économie qu'elles avaient l'habitude de pratiquer dans l'administration de leur maison.

En plus, elles étaient d'une probité scrupuleuse, ayant à cœur de montrer que la vénalité répugne à la nature féminine.

D'ailleurs, observaient-elles justement, autrefois lorsqu'un homme politique trafiquait de son influence, lorsqu'un fonctionnaire devenait prévaricateur, un caissier voleur, un banquier escroc, c'était presque toujours pour donner à des maîtresses le produit de leurs méfaits. Depuis le féminisme, rien de semblable n'était à redouter.

Dans la mode aussi de grands changements survinrent, conséquence directe de l'affranchissement. L'homme vaincu, plus n'était besoin de le conquérir, de continuer les arti-

fices, les extravagances destinées à éveiller sa curiosité, son désir.

La dictature insolente du couturier s'effondra. Pour les vêtements et les coiffures, les femmes n'écoutaient que leur goût qui savait s'accorder avec la commodité.

Les chevelures ne furent plus coupées. N'étaient-elles point l'ornement naturel de la femme, et le plus gracieux?

Depuis l'origine des sociétés, la chevelure féminine avait été le grand instrument de séduction, célébré par la Bible, le Cantique des Cantiques, l'Evangile, par tous les poètes. Quelle folie avait entraîné les femmes à découronner leur beauté?

Plus de coiffures à la « garçonne », sacrifice de la grâce féminine pour singer sottement le genre masculin.

Et puis, trop longtemps, il avait fallu subir la tyrannique prétention : *Du côté de la barbe est la toute-puissance.*

On allait changer cela. Maintenant, c'est du côté de la chevelure que se trouverait la toute-puissance. Et ce n'était pas trop tôt.

Dans les administrations publiques, les employés mâles furent astreints à porter les cheveux coupés à la tondeuse; par contre, ils avaient licence de laisser pousser la barbe, attribut désormais dépourvu d'importance.

La nature ne devait plus être contrariée.

L'abondance pileuse revint à la mode, ce

qui entraîna la ruine des marchands de pâtes épilatoires.

Néanmoins, il fallait réparer les dégâts causés par ces ravageurs dont les méfaits s'apparentaient à ceux du déboisement.

Après de longues recherches, un naturaliste découvrit le moyen de planter les poils. On les repiquait comme les salades, tout simplement. C'était un travail minutieux et qui réclamait autant de patience que d'habileté.

L'opérateur demeurait des heures entières le nez sur la partie à replanter avec, dans l'arcade sourcilière droite, la loupe des horlogers dont la saillie rappelle l'œil du homard.

Pour que la plantation réussît, il était indispensable que le poil, avec sa racine, fût repiqué au moment même où il était arraché.

Alors s'ouvrit une profession lucrative mais un peu pénible; des hommes sans emploi se résignaient au rôle de « donneurs ».

Cette œuvre de réparation fut fertile en découvertes. Une fois de plus s'affirma la règle que ce sont le sol et le climat qui, dans toutes les cultures, caractérisent les produits.

Ainsi, de même qu'un cep de Bourgogne transplanté dans le Bordelais, finit par donner du vin de Bordeaux, et inversement, le poil repiqué rentrait bientôt dans l'harmonie du corps qui l'avait reçu. On en vit de noirs devenir blonds et des rigides, véritables crins de cheval, s'assouplir en boucles et frisettes.

Furent également abandonnées et méprisées les silhouettes squelettiques mises à la mode par des couturiers homosexuels.

On permit aux corps féminins de s'épanouir. Au lieu de rameaux desséchés, on revit des fleurs admirables.

Enfin les femmes comprenaient que s'il est stupide d'exposer une soierie au soleil qui en dévore les teintes délicates, il est non moins stupide de faire détruire par les mêmes rayons, ces nuances fines, multiples et changeantes qui, d'une chair douce et claire, font comme un parterre où fleurissent les mouvements du cœur et les émois des sens.

Depuis des années, les poètes ne pouvaient plus célébrer le corps de leurs maîtresses, la tranche de pain d'épices ne suggérant aucune idée poétique; maintenant ils reprenaient avec dévotion les épithètes, les images d'autrefois, réunissant comme pour un festin de Dieux : la neige, le lait, les lys, les roses, les pervenches...

Ce retour à la sagesse marqua la fin des jazz et des bals nègres.

Tout ce monde qui assombrissait Montmartre et Montparnasse s'en retourna vers ses cocotiers.

Il y eut cependant une exception.

La trépidante Caroline Mouquère, venue de l'Afrique occidentale dans une cargaison de cacahuètes, véritable statue de bronze-

médaille, avait joui d'un succès si rapide que, dans son orgueil naïf, elle s'était écriée : « J'ai vaincu. »

Cette exagération lui fut pardonnée, ainsi que beaucoup d'autres. Pour elle, on avait les mêmes indulgences, les mêmes gâteries que pour un animal fantasque et grâcieux.

Le revirement du goût la bouleversa.

Ne comprenant pas la disgrâce qui remplaçait le succès, elle refusait de s'y soumettre. Sa résistance, ses efforts furent vains.

Paris n'en voulait plus. Il était voué au blanc.

Obstinée, elle crut qu'une couche de peinture lui permettrait de devenir une négresse blanche. Hélas, au bout de quelques heures, la couleur s'écaillait.

Alors, après avoir longtemps gémi et pleuré, Caroline prit le train pour Chamonix et se suicida à l'arme blanche, au sommet du Mont-Blanc.

Dans son sac, parmi les bananes et les pruneaux, on trouva un testament plaintif.

« Je veux reposer au sein des neiges éternelles. Seuls, les blancs edelweiss fleuriront ma tombe. »

Cet étrange lyrisme ne fut pas sans étonner. Un académicien prétendit en trouver l'explication dans ce fait que jadis la danseuse avait eu commerce avec un petit milieu littéraire.

VIII

LA FÊTE DE NUIT DU 16 JANVIER 1960

L'année 1960 débuta mal. Durant la première partie de l'hiver, la température avait été douce et pluvieuse, mais aux approches de Noël, le froid survint subitement, porté par les vents d'est. Le 24 décembre 1959, la neige tomba abondamment sur la plus grande partie de la France. Le froid s'aggrava. Une bise glaciale durcissait la terre, enfonçait ses aiguilles dans les visages crispés.

Chaque jour, avec des reproductions photographiques, les feuilles relataient les méfaits du froid. L'une d'elles, en vue de reportages sensationnels, avait engagé un Norvégien célèbre par ses explorations polaires.

Des pauvres bougres mal nourris, mal vêtus, sans logis, étaient trouvés morts et durs comme des glaçons dans les bois où ils avaient cherché un abri, aussi le long des routes où l'épuisement et le froid les avaient terrassés.

Dans les villes, de nombreux quinquagénaires, pour avoir réagi avec des nourritures trop copieuses et des boissons trop fortes, tombaient frappés de congestion.

De divers côtés, on signalait l'apparition des loups. Sortis des forêts, ils parcouraient la campagne, dévastant poulaillers et clapiers, dévorant les chiens; plusieurs enfants auraient même été, affirmait-on, leurs victimes.

Les asiles de nuit étaient insuffisants. Les malheureux qui n'avaient pu y trouver place se réfugiaient dans les églises qui demeuraient ouvertes toute la nuit. Epuisés, ils dormaient sur les chaises. Le matin, les chants liturgiques, les orgues interrompaient doucement leur sommeil. En voyant les flammes des cierges et en respirant l'odeur de l'encens, quelques-uns croyaient s'éveiller au Paradis.

Au cours des réceptions du nouvel an, le Président de la République, Edgard La Paumelle, après avoir félicité toutes les administrations de leurs admirables efforts en vue de soulager les misères, avait prononcé de nobles paroles où il exaltait les vertus démocratiques et, pour soutenir sa réputation de savoir toujours achever ses allocutions par une parole forte et originale, s'était écrié : « Haut les cœurs! »

Insensible à cet appel, le thermomètre continua de descendre.

La Seine fut gelée. D'intrépides citoyens

la traversaient à pied, en face de l'Institut. Enveloppés de lainages et de fourrures, la tête enfouie sous un passe-montagne, ils venaient en famille sur les rives; tous étaient munis d'alpenstocks. Rien n'est plus traître que la glace. Alors qu'on la croit d'une résistance à toute épreuve, elle se rompt et l'imprudent qui s'est aventuré sur elle disparaît dans l'eau. Aussi est-il recommandé de tenir à la main un long bâton qu'en cas de rupture on place au travers du trou et sur lequel on se maintient jusqu'à ce que les sauveteurs viennent vous tirer de ce mauvais pas.

Très fiers de leur accoutrement, se comparant aux héros de Jules Verne, bavards, un peu fanfarons, éprouvant le besoin d'expliquer la perfection de leurs engins et de montrer en même temps leur habileté à s'en servir, ils maniaient l'alpenstock avec vivacité, dessinant les mouvements à effectuer en cas d'accident. Malheureusement, l'engoncement des vêtements, les doigts gourds, et aussi la maladresse, provoquèrent des accidents; un badaud qui suivait, bouche bée, la démonstration, eut plusieurs dents brisées; ailleurs ce fut un œil à moitié crevé. Des bagarres s'ensuivirent que les brigades fluviales durent apaiser.

Les explorateurs marchaient lentement, tâtant la glace avant d'y porter le poids de leur corps; la plupart évoquaient la Bérézina

comme s'ils avaient participé à la retraite de Russie; d'autres, plus simples, parlaient du Mont-Blanc et des cimes de l'Himalaya qu'ils connaissaient pour les avoir vus au cinéma.

Parvenus à la rive opposée, ils relevaient la tête et crânement, avec des allures de dur-à-cuire, allaient boire un grog brûlant servi sur les petites voitures qui, l'été, offrent des glaces aux promeneurs altérés.

La belle société ne se contenta point d'organiser des distributions de potages contenant plus de chaleur que de graisse. Elle eut le souci de soigner également le moral des miséreux, de dégeler leur âme par de nobles divertissements. Tandis que, sous l'abri, où la soupe était distribuée, les grelottants, serrés les uns contre les autres, réchauffaient leurs mains sur l'écuelle avant de la vider, de délicieuses artistes, enveloppées dans des fourrures de prix, venaient leur réciter des vers.

— L'homme ne vit pas que de pain, avait déclaré la marquise de Lacoupole, inspiratrice de ces récitations, ces malheureux ont besoin de Beauté; il faut qu'ils la contemplent, qu'ils l'entendent. Dévouons-nous.

Les poésies venaient de toutes les écoles. Les unes employaient le ton et le langage naturel, d'autres adoptaient le langage héroïque; certaines cachaient la pensée dans des formules absconses. Généralement on y maudissait le froid en le tutoyant, puis montait la

promesse que, prochainement, viendrait le printemps avec les brises tièdes, les fleurs, les hirondelles.

Les malheureux, transis sous leurs guenilles, écoutaient sans enthousiasme. Le printemps leur paraissait bien lointain; pour beaucoup il était de ces choses que l'on n'espère plus revoir; la plupart pensaient qu'un verre de vin chaud eût mieux fait leur affaire.

Pour avoir osé le murmurer, quelques-uns furent vigoureusement réchauffés par les agents chargés de maintenir l'ordre.

Le Parlement, obéissant à son souci permanent de s'intéresser aux malheureux, vota une promotion exceptionnelle dans la Légion d'honneur afin de récompenser les organisateurs de ces œuvres où la Poésie et la Charité s'unissaient délicatement. Les poètes, les artistes, sans oublier les adjudicataires de la fourniture des soupes furent justement honorés.

***

Le froid s'aggravant, la Ville de Paris décida d'organiser, en faveur de ses victimes, une fête de nuit sur le lac du Bois de Boulogne.

Le Président de la République en accepta la présidence d'honneur, et la jeune et gracieuse Présidente, fervente des sports d'hiver,

patineuse émérite, promit d'y participer en personne.

Ce fut une réunion magnifique.

L'organisation en avait été confiée au directeur de l'Opéra qui s'était adjoint le régisseur des Folies-Bergère.

Un orchestre de cinquante musiciens, chaudement installé dans la salle d'un restaurant voisin, jouait des airs russes que de puissants haut-parleurs répétaient d'un bout à l'autre du lac.

L'éclairage était féerique. On avait choisi la date du 16 janvier parce qu'elle se rencontrait avec la pleine lune. L'astre brillait splendidement dans le ciel étoilé.

Néanmoins les autorités avaient estimé cet éclairage naturel insuffisant. Trop souvent, l'obscurité crée le désordre, favorise les mauvais instincts, et les coins d'ombre sont toujours à redouter pour l'honnêteté, même par les froids rigoureux.

On avait donc installé, en les dissimulant le mieux possible, de nombreux projecteurs dont les rayons légèrement bleutés s'associaient heureusement à ceux de la lune.

Sur la glace, les patineurs évoluaient, poussant des traîneaux construits d'après les gravures du XVIIIe siècle et les tableaux des maîtres hollandais. Le Musée de la Voiture avait mis à la disposition de la Présidente le traîneau de Marie-Antoinette.

Au milieu du lac, sur un espace réservé furent présentés des numéros sensationnels.

C'est là que se produisit l'accident qui devait attrister la fête.

Les danseuses de l'Opéra venaient de terminer avec succès un ballet patiné. Lorsque les applaudissement eurent cessé, le chef du protocole annonça par le haut-parleur une surprise. Madame la Présidente de la République allait exécuter certains exercices en compagnie du ministre de l'Education physique.

Alors ce fut du délire, ovations, cris, bousculades, chacun voulant être au premier rang pour mieux voix la Présidente.

Souriante, elle parut et, donnant la main au ministre, gagna le milieu de la piste. D'abord le couple évolua sans grande originalité. Le cavalier manquait d'entraînement. Agacée, la Présidente se sépara de lui et s'élança, décrivant de vertigineuses arabesques. Les acclamations montèrent dans la nuit, troublant le sommeil des vieux corbeaux au sommet des arbres.

Excitée, la virtuose voulut faire mieux encore et renouveler les audacieux mouvements qui jadis lui avaient valu un prix au championnat de Saint-Moritz.

La foule l'admirait, silencieuse, fière d'avoir une telle Présidente qui, sous les feux de quatre projecteurs tournait de plus en plus vite.

Des voix angoissées crièrent « Assez! »

Mais la Président, grisée, continuait.

Alors tout à coup, que se passa-t-il?

La fatigue avait-elle raidi les muscles? Ou bien simplement y eut-il un faux mouvement? Ou encore une douleur subite saisit-elle la jeune femme?

L'histoire ne le saura jamais, et c'est dommage. Toujours est-il que la Présidente manqua des deux pieds et tomba sur son derrière si violemment que ses épaules touchèrent la glace, cependant que ses jambes, entraînées par le mouvement se relevaient à angle droit. Toute l'intimité de ses dessous apparut dans la lumière impitoyable d'un projecteur.

Cette apparition imprévue provoqua chez les spectateurs des réactions variées. Les patriotes se sentirent atteints dans leur honneur national. Ils plaçaient cet accident au même rang que la défaite du boxeur Georges Carpentier, au début du siècle. Les âmes sensibles demandaient si la Présidente s'était fait mal. La glace est si dure, soupiraient-elles.

Il y avait enfin le clan des mauvais plaisants, ne respectant rien, et qui trouvaient dans ce pénible accident l'occasion de commentaires saugrenus.

Le premier moment de surprise passé, le chef du protocole, suivi du corps diplomatique, se précipita vers la Présidente qui avait perdu connaissance et demeurait dans la même position. D'un geste noble, il ramena les

jambes dans la position horizontale, descendit la jupe et se découvrit. Que devait-il faire ensuite? Vainement il interrogeait sa mémoire. Le protocole n'avait point prévu le cas, et son chef manquait d'imagination.

Le Nonce du Pape émit l'avis qu'il convenait de transporter la victime dans une pièce où un médecin pourrait lui donner les soins que réclamait son état. Une approbation unanime accueillit ces sages paroles.

Enfin des brancardiers arrivèrent fuyant sous les reproches injurieux du Préfet de Police. Après les avoir vainement cherchés, appelés, on les avait découverts à plus de deux cents mètres de leur poste, buvant des grogs avec les électriciens et des figurantes. Ils étaient tellement émus que lorsqu'ils s'engagèrent sur la glace, ils continuèrent à courir et s'abattirent aussitôt avec un ensemble parfait. Le ministre de l'Education physique saisit deux bras de la civière qu'ils venaient de lâcher; le Général Gouverneur de Paris s'empara des deux autres et la Présidente fut dignement emportée.

Evidemment l'accident n'était pas extraordinaire. Durant cette même soirée, la glace avait reçu le brutal baiser de bien d'autres fessiers, gros, menus, durs, mous, pointus, arrondis; et ces embrassades involontaires avaient été considérées avec la même indifférence que celles échangées au départ des trains.

physiquement, de proportions courantes, moralement, il était immense, en raison de son caractère officiel et représentatif.

Aussi la fête fut-elle arrêtée.

Une voiture d'ambulance emporta la Présidente à l'Elysée. Sur son passage la foule se découvrait.

Décidément l'année commençait mal. Les cœurs les plus valeureux en convenaient.

Dans les groupes qui regagnaient Paris, aucune gaieté; il semblait qu'un morne découragement alourdissait les pas. On ne parlait que de la chute de la Présidente. Pourvu qu'elle n'entraînât point celle du ministère! Sait-on jamais avec la politique qui trouve le moyen de se fourrer partout!

IX

A L'ÉLYSÉE

Tandis que se déroulaient ces événements, le Président de la République, en pantoufles et veston de molleton, jouait tranquillement au billard avec ses amis le docteur Thyreaux et l'architecte Pignon, deux vieux copains du Quartier Latin.

Lorsque la voiture d'ambulance pénétra dans la cour de l'Elysée, le Président tenait une série magnifique. Par un trois bandes remarquable, il venait de rassembler les billes dans un angle et s'apprêtait à exploiter cette préparation savante. Comment l'attaquer? Après avoir examiné minutieusement l'emplacement des billes, réfléchi en fronçant les sourcils, il s'allongea sur le billard. Le ventre écrasant le tapis, la jambe droite en crochet sur la bande, la pointe du pied gauche touchant le sol, il ajustait doucement le coup

qu'il voulait jouer par la finesse. Juste au moment où il poussait la queue, la porte s'ouvrit avec fracas et le coup fut manqué. Furieux, La Paumelle se redressa si brusquement qu'il faillit tomber. Debout, dans l'attitude du modèle posant le guerrier antique appuyé sur sa lance, il toisa l'importun. C'était le chef du protocole. Celui-ci, très troublé, s'excusa.

— Que se passe-t-il donc? interrogea le Président.

— Une chute.

— Le ministère?

— Non, la Présidente.

— Et où cela?

— Sur la glace.

— On n'est jamais tranquille, quel métier! soupira La Paumelle en regardant ses amis. Ceux-ci, en un geste d'approbation désolée, levèrent les yeux vers le plafond.

— Madame la Présidente est dans sa chambre, continua le chef du protocole. Elle désire voir Monsieur le Président.

— J'y vais, dit La Paumelle d'un ton résigné.

Il déposa sa queue dans un coin et, avant de quitter la salle, regarda les chiffres enregistrés par les marques. Ses amis ne s'offusquèrent point de cette précaution. Le cas échéant, ils eussent agi de même. Le billard est le billard, c'est-à-dire une chose sérieuse.

— Viens avec moi, lança-t-il à Thyreaux,

puisque tu es le médecin de la maison; quant à toi, Pignon, tu n'aurais rien à faire, attends-nous; j'espère que ce n'est rien; nous achèverons la partie.

Dans son lit, la Présidente gémissait. Elle se plaignait d'atroces douleurs dans le ventre.

— C'est curieux! déclara Thyreaux lorsqu'il eut appris qu'elle était tombée sur le derrière.

Timidement, il palpa le siège de la souffrance, mais la patiente l'écarta; cet attouchement aggravait la douleur.

Le docteur était de plus en plus perplexe.

— Enfin, dit le Président agacé, qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas.

— Tu es médecin, cependant. Lorsqu'on nous demande à nous autres avocats, ce qu'il y a dans un dossier, nous répondons immédiatement.

— Parce que vous ouvrez le dossier, tandis que je ne puis ouvrir le ventre, moi, pour regarder ce qui s'y passe.

— Soit. Mais on ne peut laisser Marie-Louise continuer à souffrir. Trouve quelque chose.

Thyreaux, fort embarrassé, commençait à poser à la malade des questions banales sur son alimentation. Elle l'interrompit.

— Je devine la nature de mon mal, murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Qu'est-ce donc? demanda La Paumelle angoissé.

— Demain, mon ami, je devais t'annoncer que j'étais dans l'attente d'un événement heureux.

A cette révélation, le Président se redressa et regarda le Chef du protocole. Celui-ci venait de prendre automatiquement l'attitude en usage dans les Cours lorsqu'est annoncée cette nouvelle; puis jugeant que sa mission était terminée, il se retira en saluant très bas.

— Maintenant que te voilà renseigné, dit le Président en se tournant vers le docteur Thyreaux, que faut-il faire?

— Appeler un gynécologue.

— Je t'en laisse le soin; dépêche-toi.

La partie de billard ne reprit pas, et, dans le courant de la nuit la Présidente perdit son espoir de maternité.

Sa désolation fut immense.

Vainement on essaya de la consoler.

Rosa Dupont de Bazoches, son ancienne condisciple du Lycée George-Sand, accourue à son chevet, dès que la nouvelle lui parvint, passa près d'elle l'après-midi du lendemain.

Une tendre amitié n'avait cessé de les unir.

— Voyons, ma chérie, lui disait-elle affectueusement, tu exagères ton malheur. Au fond, c'est un accident auquel nous sommes toutes exposées; il n'est point irréparable. Ton mari est toujours là.

— Evidemment, répondit la malade. Mais tu ne parais pas comprendre l'importance des rêves qui viennent de s'écrouler. Ecoute-moi. Depuis quatre-vingt-dix ans qu'existe la troisième République, aucune Présidente n'eut un enfant, étant Présidente. J'aurais été la première, et j'aurais accouché à l'Elysée! Quel événement!

— C'est vrai, convint son amie songeuse; le drapeau du féminisme était définitivement planté à l'Eysée. Et quel prestige pour la République!

— Dans toutes les Cours, reprit la Présidente, lorsqu'est attendue la naissance d'un enfant royal, puis, après la naissance, ce sont des cérémonies, des réjouissances où s'exalte le sentiment national. Chez nous, jamais une nourrice n'a franchi le seuil du Palais présidentiel. Comment un régime, dans ces conditions, donnerait-il l'impression de tenir l'avenir?

J'allais changer tout cela!

De nouveau ses larmes coulèrent.

— Calme-toi, dit avec autorité la future Bâtonnière. Ce qui a manqué aujourd'hui réussira demain. Tu sais que tu peux avoir un enfant et ton mari a encore quatre ans de présidence!

— Il a aussi soixante-huit ans.

— Cela n'a rien à voir dans l'affaire. Rappelle-toi le vieil adage : « En France, il n'y

a pas de Rois impuissants; il n'y a que des Reines stériles. »

Vous êtes mariés depuis vingt-deux ans et n'avez pas eu d'enfants. Anne d'Autriche ne fut mère qu'après vingt-trois années de mariage. Tu serais en bonne compagnie... Et le Président de la République n'oserait se donner le ridicule de s'étonner de ce que Louis XIII trouva naturel.

Un sourire détendit le visage de Marie-Louise. L'évocation de la naissance de Louis XIV venait de réveiller son imagination et ses rêves.

La nouvelle s'étant répandue, le Président reçut de nombreuses marques de sympathie. Il les accueillait avec une sincère tristesse. Jamais il n'avait désiré une postérité, mais maintenant qu'il avait failli être père, il regrettait d'être sans descendance.

Pignon et Thyreaux s'efforçaient de le distraire.

— Ce sera pour l'an prochain, disait l'architecte.

— L'an prochain? soupirait La Paumelle, n'oublie pas que j'ai soixante-huit ans.

— Moi aussi. Puisque nous sommes de la même année; et c'était une bonne année! A cet âge, un homme n'a pas dit son dernier mot.

— Le dernier mot, non; mais il est incapable de longs discours

— Les plus courts sont parfois les meilleurs.

— Pas en cette matière.

Et le Président, secouant la tête, lançait d'un geste las, les dés dans la boîte de jacquet.

X

UNE NINON MODERNE

Le cabinet de Me Rosa Dupont de Bazoches était à deux pas du Palais de Justice, rue Ninon-de-Lenclos, sur l'ancien emplacement des Halles.

Le Conseil municipal où les femmes étaient également en majorité avait fait procéder à de considérables travaux d'urbanisme. Maintenir au cœur de Paris ce foyer infect et malodorant que constituaient les Halles Centrales, était un défi au bon sens. On avait donc rasé les pavillons, malgré les clameurs des bistrots du quartier et, en remplacement, quatre grands marchés avaient été installés aux quatre points cardinaux de la capitale. Ils étaient reliés par le chemin de fer de ceinture qui avait ainsi retrouvé son utilité. La circulation s'en trouva très améliorée.

Là où s'élevaient chaque matin les pyramides de choux, de salades, de légumes de

toutes sortes, où la marée unissait son odeur à celle des fromages, furent construits de vastes immeubles aménagés en bureaux. Ainsi naquit la cité des affaires, voisine de la Bourse des Valeurs, de la Bourse du Commerce, du Palais de Justice, de la Préfecture de la Seine, de la Préfecture de Police. Tous les rouages de l'activité se trouvaient réunis au cœur de Paris. Le Théâtre Sarah-Bernardt dont on ne savait que faire, devint le Ministère du Travail, et le Théâtre du Châtelet, le Ministère du Commerce, tandis que les Finances, libérant enfin le Louvre, s'installaient dans les bâtiments de l'Hôtel-Dieu. Elles y remplaçaient les malades et n'y n'étaient point déplacées, car les excès des hommes les avaient mises en bien piteux état.

En plus du souci utilitaire, celui des agréments et de la beauté inspirait les réformatrices. Elles jugèrent intolérable que le fleuve admirable qu'était la Seine fût plus longtemps un égout. Les eaux résiduaires strictement canalisées vers des centres d'épuration, une eau limpide coulait entre les quais. Sur les rives s'élevèrent des restaurants, des cafés, des guinguettes. Abondamment réempoissonné, le fleuve attirait les pêcheurs. Leurs gaules couvraient les rives. Nombreux étaient les magistrats et les avocats qui, en sortant du Palais, taquinaient le goujon et le gardon. Un poète officiel composa une ode magnifique où il

célébrait le retour des Nymphes de la Seine, ramenées par leurs sœurs, disait-il galamment.

Le féminisme eut encore le mérite de débarrasser Paris de quantité de statues et monuments qui, depuis le début du XXe siècle, poussaient comme champignons.

Naturellement, les glorifiés étaient toujours des hommes dont le mérite appartenait exclusivement au domaine politique.

L'enlèvement fut décidé de ces hommages ridicules célébrant (disait le rapport), « les salivards de la démagogie masculine ».

Enfin Gambetta partit du Carrousel et rejoignit Cahors. Ses compatriotes trouvèrent le monument bien encombrant. Ils ne savaient où le loger; finalement, on aménagea une place aux portes de la ville, et le bras du tribun devint le perchoir des pigeons et moineaux cadurciens.

Le même sort fut réservé à Jules Ferry dont la face de maître d'hôtel pour repas funéraires attristait le jardin des Tuileries. On l'envoya verdir parmi les pins des Vosges. Sur le socle, Mistinguette prit sa place, à la grande satisfaction des promeneurs qui trouvaient les jambes de l'artiste plus plaisantes que les favoris du ministre.

Enfin, la Comédie-Française fut délivrée du groupe attristant où, sous prétexte de glorifier Alfred de Musset, une Muse rappelle au pauvre homme échoué sur un banc qu'il est dé-

cent, fut-on un très grand poète, de rentrer chez soi lorsqu'on est saoul. Le piédestal fut conservé pour y ériger la statue de Cécile Sorel, en costume de Célimène.

Le chef-d'œuvre d'Antonin Mercié ne fut pas perdu. Un pharmacien qui lançait un produit contre le mal de mer l'acheta. Dans la main de la Muse, il fit placer un flacon de la spécialité dont le groupe devint la marque déposée, ce qui lui valut un succès jusqu'alors inconnu.

***

Les jeunes avocats se disputaient l'honneur et l'avantage d'être attachés au cabinet de Me Dupont de Bazoches. Elle n'avait que l'embarras du choix. Régulièrement, ses préférences allaient aux jolis garçons. Ses consœurs agissaient de même. Quoi de plus naturel? Jadis, les patrons lutinaient leurs secrétaires; la vie continuait, avec cette différence toutefois que les divertissements de ces dames étaient inoffensifs. L'avenir des jeunes gens n'en pouvait être compromis comme jadis celui des jeunes filles : ils ne couraient pas le risque d'être engrossés.

Ninon de Lenclos avait adopté la règle de ne garder un amant que trois mois. Pendant cette période elle lui restait fidèle, dit-on, puis, le temps réglementaire écoulé, elle l'invitait à prendre place parmi les amis de la maison.

Tous acceptaient de venir augmenter la troupe des amants honoraires.

Néanmoins les résolutions les plus fermes ont parfois des défaillances. Ninon n'en eut qu'une, mais sérieuse. Elle ne put se détacher de Villarceaux qui la garda trois ans dans son château du Vexin et lui fit un enfant.

Me Rosa Dupont de Bazoches avait une grande admiration pour Ninon de Lenclos. C'est elle qui avait obtenu que ce nom fût donné à la rue nouvelle où elle s'installait. Le principe des engagements à court terme lui semblait la sagesse même. Il assurait l'indépendance, condition première de la réussite.

Le trimestre achevé, le favori retournait aux travaux professionnels : recherches de jurisprudence, appels de causes, etc... Au début, c'était dur, mais tous s'y faisaient. Il faut ajouter que Me Dupont de Bazoches se montrait généreuse. En même temps qu'il était retraité, le jeune avocat recevait de beaux dossiers, embryons d'une clientèle. Grâce à cela plusieurs firent de beaux mariages.

Me Dupont de Bazoches fut membre du conseil de l'Ordre, et le Palais la désignait comme prochaine Bâtonnière. Un vieil avocat à qui ses confrères venaient d'accorder le Bâtonnat par déférence, et surtout parce qu'il

ne portait ombrage à personne, devait cesser ses fonctions en 1969, si Dieu lui prêtait vie. Mᵉ Dupont de Bazoches lui succéderait. Ce serait la première Bâtonnière du barreau de Paris.

Elle venait de dépasser la quarantaine. La vie sédentaire, la bonne chère aussi, avaient détruit sa sveltesse et alourdi sa beauté. Mais qu'importait, point n'était besoin de se mettre en frais pour avoir de jeunes et dévoués secrétaires. Elle aimait la vie et était incapable d'écarter un plaisir qui s'offrait. Dans ses artères coulant le sang ardent des Dupont, de l'indomptable grenadier, du colosse qui mangeait et buvait sans répit, de Sébastien qui, loin de retenir ses appétits, les fouettait pour, ensuite, les rassasier joyeusement.

En 1968, le lundi de la Pentecôte, Sébastien Dupont fut foudroyé par l'apoplexie au « Palais Byzantin », à Reims, où il était venu passer l'après-midi, soi-disant pour traiter des affaires.

A l'annonce du décès de son mari, Mᵐᵉ Dupont s'évanouit; il fallut la mettre au lit. Elle délirait. Des amis télégraphièrent la triste nouvelle à Rosa qui sauta dans son auto. Deux heures après, elle était à Reims.

Le commissaire la reçut avec les égards dus à sa renommée. En termes choisis, il exposa l'accident. Ce n'était pas le premier. Les messieurs trop facilement oublient que l'âge ré-

clame la prudence et commettent la faute de préluder aux plaisirs d'après-midi par des excès de table. Il compatissait à la peine de l'éminente avocate et se mettait à sa disposition.

— Il est mort sur le coup? interrogea Rosa.

— Vous pouvez le dire! répondit le fonctionnaire avec un geste à la fois expressif et navré.

— Et, il est resté... là-bas?

— Non. Il a été transporté rue Jean-Bart, dans le logement qu'occupe le père de la patronne. On a l'habitude de procéder ainsi par égard pour les familles. On leur explique que la victime est tombée subitement, sur le trottoir, devant cette maison, qu'on l'y a recueillie mais que tous les soins furent inutiles. Je vais vous y conduire.

C'était un sordide logement situé au rez-de-chaussée. Sébastien était étendu sur un lit de fer, dans une petite chambre tendue d'un papier décoloré et marbré de moisissures. Sur les murs, des chromos, le portrait du Président Carnot, des photographies de famille, un diplôme scolaire et un certificat de vaccination.

Arrivant de la cuisine proche, une nauséabonde odeur de choux et de graisse brûlée emplissait la pièce. On y voyait à peine.

Le locataire, dont la tête de faux témoin portait la flétrissure de vices ignobles, s'empressait avec l'insistance exaspérante des ivrognes radoteurs.

Quelle fin! Ecœurée, Rosa déposa cinq cents francs sur la cheminée, au pied d'un globe couvrant un bouquet de mariage et s'enfuit suivie du commissaire qui la conduisit au bureau des pompes funèbres.

— Dans l'histoire, observait-il en manière de consolation, on rencontre nombre d'accidents de ce genre et qui frappèrent les plus hautes personnalités. Je termine tous mes rapports en réclamant la présence d'un médecin qui prendrait la tension des clients. On exige bien un docteur de service dans les théâtres où les risques d'accidents sont moins à craindre. Mais les avis d'un modeste fonctionnaire ne sont jamais pris en considération.

Le soir de l'enterrement, Rosa regagnait Paris, fuyant cette maison où, durant deux jours, le voisinage de la mort l'avait troublée. Elle avait hâte de se replonger dans la vie ardente, d'oublier que le temps s'écoule, que la vieillesse approche. Vivre! Elle voulait vivre, profiter le plus longtemps possible de tous les avantages offerts par la situation qu'elle avait conquise.

C'est alors qu'entra dans son existence Michel Palavas. Ce jeune avocat, par sa beauté et l'élégance raffinée de sa tenue, faisait grande sensation au Palais.

Il avait le type gitane, à croire qu'il descendait de ces troupes errantes venant, depuis des siècles, chaque année, au pèlerinage des

Saintes-Maries-de-la-Mer. Son regard velouté troublait beaucoup de ces dames du Palais, ainsi que sa parole chaude relevée d'une pointe d'accent de Béziers.

Rosa venait de mettre en retrait d'emploi de secrétaire un fils des terres de Flandre, blond et mélancolique; Michel Palavas le remplaça.

Après un mois, elle constatait qu'au contraire des expériences précédentes, son attachement pour le beau méridional, loin de se relâcher, se resserrait.

— Vais-je faire comme Ninon avec Villarceaux? se demandait-elle.

Les événements arrêtèrent brutalement l'examen de ses états d'âme.

La concurrente la plus sérieuse de Me Dupont de Bazoches était Me Sophie de Monboron. Elle se disait comtesse et tirait de sa généalogie un immense orgueil.

A l'entendre, sa noblesse sortait des meilleures sources. Un de ses aïeux avait été le favori d'Henri III, et une de ses aïeules la tendre compagne de Christine de Suède.

Il n'était pas de vilain tour qu'elle n'essayât de jouer à Me Dupont de Bazoches, sous les apparences d'une scrupuleuse confraternité. Lui souffler le beau Michel lui parut un exploit digne d'être tenté.

Un jour, dans les couloirs du Palais, elle

aborda Me Palavas avec force témoignages de bienveillance.

— Vous paraissez fatigué? demanda-t-elle d'une voix inquiète. Seriez-vous souffrant?

— Nullement.

— L'emploi est dur chez Me Dupont de Bazoches. Elle est tellement occupée et si vivante!

Bref, quelques jours après, elle lui offrait de le prendre comme collaborateur.

— Je ne voudrais pas vous influencer, dit-elle hypocritement, mais je vous porte beaucoup d'intérêt, beaucoup, et je crains que vous ne tiriez pas grand profit de votre collaboration actuelle. Me Dupont de Bazoches dévore les secrétaires. Quatre par an; tel est son régime. Sa santé le lui permet. Tant mieux pour elle, et tant pis pour les autres. Moi, je n'aime pas le changement. Chez elle, on passe; chez moi, on demeure. Pensez à cela, et rappelez-vous que ma porte vous est ouverte.

XI

MICHEL PALAVAS

De son enfance écoulée dans une humble boutique d'épicerie que sa mère tenait à Béziers, Michel Palavas avait reçu l'horreur de l'existence médiocre et pauvre.

Lorsqu'en compagnie de son ami Pychène, il se promenait sur les allées Paul Riquet, regardant et enviant les consommateurs assis aux terrasses des cafés, il faisait en lui-même le serment d'arriver à une situation lui procurant vie large et agréable. Le choix des moyens importait peu; il était à cet égard affranchi de tout préjugé.

Nanti de ses deux baccalauréats, il partit à la conquête de Paris. Son billet payé, huit cents francs lui restaient. Avec ce maigre pécule il devait faire ses études de droit, conquérir une place au barreau et devenir riche.

Programme un peu ambitieux au regard des ressources dont il disposait, mais il avait confiance en son intelligence, sa volonté, sans oublier son physique qui, déjà, dans sa ville natale, avait recueilli des hommages flatteurs.

A peine débarqué, il eut la chance de trouver, sur la recommandation d'un de ses anciens professeurs, une place de précepteur chez la baronne Astaroth, directrice de l'importante banque Astaroth et Cie. Elle avait deux grands fils qui ne parvenaient pas à obtenir le diplôme de bachelier. Ces échecs l'humiliaient.

C'était une femme entre quarante et cinquante, douée d'une activité extraordinaire, lançant des affaires considérables, brassant des millions. Elle occupait un splendide hôtel, avenue Hoche. Son mari habitait le domaine qu'elle avait acheté dans le Limousin et qui comportait un château historique, de nombreuses fermes, de vastes étendues de bois et de prairies. Il avait liberté entière pour administrer la propriété, mais défense absolue de venir voir à Paris ce qui s'y passait. Aimant par-dessus tout la chasse et la bonne table, il se trouvait très heureux.

Michel fut invité à se présenter un matin.

La Baronne s'attendait à recevoir un pauvre diable au visage terne et triste, mal vêtu, timide, ne sachant ni se tenir debout, ni s'asseoir.

Comme un héros de Balzac, Michel avait

à peu près vidé sa bourse pour se présenter dans une tenue élégante qu'il portait avec l'aisance d'un fils de famille.

D'un pas ferme il s'avança, s'arrêta, puis, ayant salué, attendit d'être invité à prendre un siège. Un radieux soleil d'automne éclairait la pièce. L'un de ses rayons enveloppait le jeune homme d'un nimbe glorieux.

Emerveillée autant que troublée, la Baronne se trémoussait, se mordait les lèvres. Enfin, elle appela Palavas près d'elle, fit de grandes dépenses d'amabilité et de coquetterie, puis, sans avoir approfondi ses qualités pédagogiques, l'engagea, et le retint à déjeuner pour lui présenter ses fils.

Au cours du repas, le trouble de la financière, loin de s'atténuer, grandit. Les cours de bourse transmis par un téléphone placé près de son assiette ne l'intéressaient plus; ils semblaient même l'agacer. Ses regards, ses pensées ne s'occupaient que de ce jeune visage aux cheveux bouclés, de ces lèvres vermeilles découvrant des dents éclatantes, de ce teint doré comme un beau fruit, de ces yeux sombres où, sous les lents mouvements des cils les regards luisaient tendrement. « Un morceau de Reine », pensait-elle. Ah! si ses fils et ses laquais n'avaient pas été là, elle n'aurait pu résister à l'envie de saisir dans ses mains frémissantes cet enchantement. Quel dessert!

En prenant le café, on arrêta le programme

des jours à venir. La Baronne décida tout elle-même, en maîtresse souveraine.

— Mes enfants, dit-elle, vos échecs sont dus à ce que vous n'aviez pas près de vous, et d'une façon permanente, un guide. Dès que vous êtes livrés à vous-même, votre légèreté vous éloigne de l'étude. Et je n'ai pas le temps de m'occuper de vous.

Ce guide nécessaire, le voici. M. Michel Palavas habitera l'hôtel et prendra ses repas avec nous. Je vais faire apprêter pour lui l'appartement du Baron. J'espère qu'ainsi vous deviendrez rapidement bacheliers. Je remercie monsieur Palavas de consentir à nous donner son temps. Veuillez joindre vos remerciements aux miens.

Lorsque le jeune homme quitta la somptueuse demeure pour aller chercher sa malle au petit hôtel de la rue Saint-Jacques où il était descendu, il se demandait s'il ne rêvait pas. Donc il allait vivre dans ce palais! Table abondante, domestiques nombreux et stylés, gîte luxueux (on le lui avait montré). Pour « le reste », ce serait la Baronne, bien entendu. Après tout, elle n'était pas si mal! Et puis, un homme raisonnable sait bien qu'en ce bas monde, on n'a rien pour rien. Tout se paye. Et n'ayant pas encore perdu la fleur de la modestie, il trouvait que, dans le troc, la meilleure part lui revenait.

L'année passa tel un rêve. La générosité de

la Baronne était à la hauteur de ses exigences. Jamais, aux temps d'autrefois un financier n'avait mieux choyé sa jeune maîtresse. Son beau Michel, Mme Astaroth le voulait toujours plus beau. Masseur, manucure, pédicure, coiffeur se succédaient chaque matin dans le cabinet de toilette du précepteur qui avait le même tailleur, le même bottier, le même chemisier que les fils. La caisse de la banque réglait toutes les factures sans discuter.

En juillet, les deux élèves obtinrent le bachot.

La mère attribua tout le mérite de ce succès à Michel et, en témoignage de reconnaissance, lui offrit pour épingle de cravate une perle de quinze mille francs.

L'ami Pychène était venu, lui aussi, à Paris. Mais quelle différence! Pour toute ressource, une bourse de la Ville de Béziers devait lui permettre de suivre durant deux années l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts. Elle était maigre cette bourse et le bénéficiaire était incapable, lui, de trouver une protectrice; d'abord parce qu'il n'était pas beau, ensuite parce qu'il n'avait aucune suite dans les idées. Il perdait tout son temps en rêvasseries lorsqu'il était seul, en bavardages s'il trouvait un compagnon. La tenue de Michel l'impressionnait. Son ami lui semblait appelé aux plus hautes destinées : « Tu seras Gambetta » lui répétait-il.

— Laisse-moi, disait Michel avec un mouvement d'épaules.

— Oui, tu le seras, reprenait-il avec insistance. Gambetta était du midi, fils d'épicier et avocat. Tu réunis ces trois conditions. Pourquoi ferais-tu moins bien que lui? Nous autres de Béziers valons bien les gens de Cahors, il me semble!

Rue Gît-le-Cœur, dans un immeuble sordide, il occupait une chambre prolongée par une sorte de réduit obscur.

— Ce n'est pas mal, hein, disait-il à Michel en lui faisant visiter son logement, et, tu vois, ajoutait-il en ouvrant la porte du réduit, un cabinet de toilette en cas de besoin.

La toilette le préoccupait peu. Sous le même veston apparaissait invariablement la même chemise noire. Il protestait d'avance contre toute interprétation politique à propos de la couleur de sa chemise.

— J'ai choisi le noir, expliquait-il, uniquement par propreté. La poussière et la sueur n'y paraissent point.

Les études des fils Astaroth étant achevées, la présence de Michel, avenue Hoche, n'avait plus de raison. Elle eût prêté à des commentaires désobligeants. Mais la Baronne n'entendait pas être privée de son favori. Elle fit meubler magnifiquement un appartement dans l'un de ses immeubles et y installa Michel. Celui-ci entreprit alors ses études de droit. Son

bonheur était complet. Nature délicate et reconnaissante, il n'eût voulu, pour rien au monde, peiner sa bienfaitrice. Il lui prodiguait les marques de reconnaissance et ne la trompait qu'une fois par semaine, le mardi, jour où la Baronne avait ses conseils d'administration, et il le faisait avec une discrétion parfaite.

Licencié au bout de trois ans, il s'inscrivit au barreau. Rien ne menaçait, croyait-il, l'avenir aimable qui, depuis quatre années, se déroulait devant lui. Hélas! le Destin se plaît à ruiner les plus légitimes espérances.

La Baronne, intelligente et prodigieusement clairvoyante, avait un défaut grave : le démon de la spéculation. Sa confiance en elle-même lui faisait repousser les avertissements, les conseils. Elle n'en avait nullement besoin, disait-elle. Sa devise, quelque peu présomptueuse, était : « Ce qui m'approche grandit ». Michel par délicatesse s'appliquait à ne jamais la démentir.

Loin de la calmer, son amour l'enfiévrait. Elle jetait sur le marché des ordres fantastiques. Une double position prise sur le cuivre et sur le coton s'écroula dans une catastrophe effroyable. La Banque Astaroth et Cie sauta. Scandale énorme. Des instructions furent ouvertes; alors la Baronne se suicida, comme faisaient jadis les financiers.

Cette mort brutale affligea cruellement Mi-

chel Palavas. Sa tristesse n'était pas celle de l'amant à qui la Mort vient de ravir une maîtresse adorée; mais celle de l'homme qui apprend brusquement sa ruine et ne sait comment il vivra le lendemain.

Examinée froidement, la situation se révélait ainsi. Selon l'usage, au début du semestre, la quittance de loyer lui avait été remise régulièrement acquittée; de même pour les contributions. Comme vêtements et lingerie, il était fourni pour plusieurs années. Mais il lui restait peu d'argent. La Baronne lui avait fait attribuer des actions et des parts dans les nombreuses sociétés qu'elle contrôlait, mais tout cela était maintenant sans valeur. Ce qu'il avait en compte-courant à la Banque Astaroth avait disparu dans l'effondrement de celle-ci. Ses gains de débutant au barreau étaient dérisoires, et, sous la tendre protection de la baronne, il avait contracté des habitudes de confort, de luxe auxquelles il lui eut été bien pénible de renoncer. Situation vraiment tragique; il envisageait la nécessité de vendre ses bijoux.

C'est alors qu'il fut remarqué par Me Dupont de Bazoches et attaché bientôt à son cabinet. Bien que future Bâtonnière, Rosa, pour Michel Palavas, était loin de remplacer la Baronne. Il connaissait la durée de l'intérêt qu'elle portait à ses secrétaires. Trois mois; jamais plus.

Les propositions de la Comtesse de Monboron avaient donc rencontré une oreille favorable. En outre, physiquement, la tentatrice, svelte, distinguée, réservée dans ses propos et ses allures, plaisait mieux à Michel. Sa nature délicate, raffinée, souffrait parfois des trop ardentes manifestations de Rosa. L'avant-veille, dans un cabinet particulier du « Faisan Doré », le restaurant à la mode, échauffée par la nourriture trop riche, les grands crûs et la vieille fine, elle avait été terrible. Il en était encore meurtri.

Le soir même, il provoquait une explication qui fut orageuse. Fine mouche, Mᵉ Dupont de Bazoches comprit immédiatement qu'une rivale cherchait à débaucher Michel. Elle eut vite fait de le confesser.

— Je te défends, cria-t-elle, d'aller chez cette femme.

— En vertu de quels droits? demanda insolemment le jeune homme. Tu n'as pas que je sache, acheté ma liberté. Elle n'est pas à vendre d'ailleurs...

— Qu'as-tu à me reprocher? Je ne t'ai rien refusé.

— Moi de même. Nous sommes quittes.

— Que te manque-t-il? As-tu des dettes?

— J'ai pour règle de n'en faire jamais.

— Alors que cherches-tu?

— Une situation... je veux vivre de mon travail.

— Sentiment louable... Et, chez la Monboron, tu vivrais de... ton travail?... lequel?

— Mon travail professionnel. Dans quelques semaines, tu me laisseras tomber. Tu ne t'intéresseras plus à moi. Mon emploi sera, moyennant une modique rétribution, de faire des recherches à la bibliothèque, de courir de chambre en chambre pour les appels... je crois valoir mieux que cela. Chez Me de Monboron, les secrétaires demeurent et se créent une clientèle qui leur permet, au bout de quelques années, de voler de leurs propres ailes.

— Et si je t'assurais ces avantages?

— Quelle garantie aurais-je?

— Ma parole. Je te ferai même un écrit, si tu l'exiges.

— Comme Ninon à La Châtre.

La colère empourpra le visage de Rosa. Si la Monboron avait été là, elle l'aurait battue. En même temps, elle sentait la puissance du lien qui l'attachait à Michel. Ce n'est qu'au moment des séparations que cette puissance se révèle.

Elle marchait à travers la pièce comme une panthère prisonnière. Michel se polissait les ongles.

— Et si je t'épousais?

Palavas leva la tête.

— C'est à examiner, répondit-il doucement.

— Donc, tu ne repousses pas la solution. Restent les conditions. Je t'écoute.

— Pardon! Je ne demande rien. Un homme a le droit d'accepter ce qu'on lui offre; il est indélicat s'il demande. Telle fut toujours ma règle; je n'en changerai pas.

Rosa sourit.

— Tu es très fort! La constatation n'est pas pour me déplaire. Jouons franc jeu. Je viens d'avoir quarante-quatre ans et tu en as vingt-huit. Ecart : seize années. Il est courant dans les ménages. Tu me diras qu'autrefois, le plus âgé des époux était l'homme; mais les rôles ayant été renversés, il est logique que la proportion ci-dessus le soit également. Tu n'as ni fortune, ni situation; si je le remarque ce n'est aucunement pour te désobliger mais pour préciser les positions respectives. Je possède une honorable aisance et mon cabinet est le meilleur du Palais. Tu apportes la jeunesse, l'intelligence; ce sont des valeurs appréciables. En reconnaissance, je te ferai dans le contrat de mariage une donation de cinq cent mille francs. Cela te plaît-il?

Après un semblant de pudique hésitation, Michel Palavas accepta.

Rosa le saisit dans ses bras vigoureux et lui donna un ardent témoignage de satisfaction.

— Inutile, dit Me Dupont de Bazoches, lorsqu'elle eut retrouvé son calme, d'annoncer notre mariage. Le Palais, tu le sais, est encore plus potinier que du temps des hommes. Avant trois semaines, ce sont les vacances. Nous nous

marierons dans une stricte intimité justifiée par la mort de mon père. Et la nouvelle ne sera connue qu'à la rentrée. Ça va?

— Je t'approuve entièrement.

— Et maintenant, mon petit Michel, dis-moi ce qui te ferait plaisir. Je veux te faire un cadeau, un beau cadeau. Elle l'avait pris sur ses genoux et le caressait.

— Une roulotte, répondit-il.

— Par exemple, dit Rosa en éclatant de rire, voilà une réponse que je n'attendais guère. C'est sérieux?

— Très sérieux. Voyager sur les routes au gré de sa fantaisie. Quel rêve! On flâne, on s'arrête dans les villages, on dort sous les étoiles, bercé par le chant des grillons...

— Décidément, tu as dans les veines du sang gitane. Oh! ce n'est pas un reproche, car tu as aussi la beauté, le charme de cette race pour qui la liberté est aussi nécessaire que l'air. Alors, entendu, nous allons vivre en Bohémiens. Cherche une roulotte.

XII

LA ROULOTTE

Par une association de camping, Palavas la trouva en quelques jours. Elle était coquette et confortable autant qu'il est possible.

Le couple partit le 13 juillet, la veille des vacances. Destination : le Roussillon. Michel était au volant. Pas de serviteurs. On vivrait comme des étudiants.

Les premières journées furent délicieuses. Tous deux s'extasiaient devant les plaines ensoleillées, les bois, les couchers de soleil. Michel avait revêtu un costume tyrolien acheté l'année précédente à Salzbourg où il accompagnait la Baronne Astaroth. Celle-ci avait choisi le plus beau, orné de riches broderies. De la culotte de cuir sortaient les jambes nues, fines et musclées. La veste, très courte découvrait des reins et des fesses de toréador. Le soir, avant de se coucher, Palavas s'asseyait sur

l'escalier de la roulotte et fumait en contemplant les étoiles. Dieu qu'il était beau sous ce costume et dans cette attitude! « Un tableau tout fait », murmurait Rosa extasiée.

Mais il faut être jeune pour que les incidents, les surprises, les inconvénients de ce genre de voyage demeurent des occasions de rire et plaisanter. Passé un certain âge, bien vite, ils cessent d'amuser et deviennent insupportables.

Mme Dupont de Bazoches qui était gourmande, avec un gros appétit, en eut bientôt assez de cette cuisine sommaire, hasardeuse, sans variété, de ces repas inconfortables où il manquait toujours quelque chose. Et puis les nuits, pour elle, devenaient trop pénibles. Depuis le début de l'été, elle s'était alourdie. Son arrière-train évoquait la citrouille plutôt que l'abricot. La nuit, elle étouffait dans cette cabane sur laquelle le soleil avait tapé toute la journée. Tandis que Michel dormait du sommeil de l'innocence, elle ne cessait de se retourner sur son matelas, et les ressorts de la voiture fléchissaient à chaque mouvement. Une fois, n'y tenant plus, elle avait ouvert la petite fenêtre, espérant qu'il entrerait un peu d'air frais. La fraîcheur resta dehors mais, attirés par le fumet des chairs brûlantes, les moustiques se précipitèrent, telle la foule à un banquet populaire et gratuit.

Epuisée, fiévreuse, Rosa n'avait plus de

goût à rien et Michel ne paraissait point s'en apercevoir. Lui dire qu'elle ne pouvait continuer le voyage, l'eut humiliée; n'était-ce pas avouer les misères de la maturité?

Une lettre de Mme Dupont arriva bien à point. La pauvre femme ne pouvait se remettre de sa peine. Certes, Dupont n'était pas un mari modèle, mais dans sa maison, il avait établi le régime de l'autorité absolue. Peu à peu, sa femme s'était soumise. Elle avait renoncé à toute initiative, n'avait d'autre volonté que celle de son mari; et, celui-ci disparu, elle était comme un chien qui a perdu son maître.

Elle se plaignait donc de sa solitude et de son désarroi. En outre elle déclarait être incapable de discuter la cession du fonds de commerce. Plusieurs amateurs se présentaient.

— Il faut que je file à Bazoches ce soir, dit Rosa en tendant la lettre à Michel.

Celui-ci la lut et reconnut qu'on ne pouvait abandonner cette pauvre femme.

— Malheureusement, ajouta-t-il hypocritement, je ne puis t'accompagner puisque nous ne sommes pas encore mariés.

— Evidemment, répondit Rosa. Tu continueras ton voyage. La roulotte est achetée; il faut bien l'utiliser. Mais tu vas t'ennuyer, tout seul, sur les routes, mon chéri. Pourquoi ne demanderais-tu pas à ton ami Pychène de venir te rejoindre?

— Il n'a pas le sou, le pauvre.

— Tu vas lui envoyer un mandat télégraphique.

— Comme tu es gentille!

Il se blottit contre elle, faisant le câlin. La journée fut pleine de rires, de baisers, de folies. Lorsque Mr Dupont de Bazoches monta dans le train, après un copieux dîner pris au buffet de la gare, ils étaient l'un et l'autre un peu gris.

Le surlendemain, Pychène rejoignait son ami.

— Ta chemise noire fait triste, observa celui-ci. Enlève-la.

— Hé, je n'en ai pas d'autre.

Il le conduisit dans un magasin pour lui offrir une tenue mieux appropriée aux circonstances. Comme Rosa, dans l'ivresse de son plaisir, lui avait laissé une confortable liasse de billets, il pouvait à son tour se montrer généreux.

— Choisis ce qui te plaira le mieux, dit-il à son ami.

Pychène n'hésita pas. D'abord une paire de bottes en cuir fauve, puis une culotte avec une vareuse en gabardine et, pour couronner tout cela, un vaste casque colonial.

— Tu as l'air de partir pour Tombouctou.

— Je n'y serais pas déplacé.

Cette tenue d'explorateur à côté du vêtement tyrolien formait un contraste assez remarqué. Partout où ils passaient, ils avaient

grand succès, d'autant qu'avec l'argent de Rosa, ils faisaient bombance. Pychène qui avait l'âme tendre n'arrêtait pas de célébrer en termes lyriques et émus, les hautes qualités de Me Dupont de Bazoches.

Les femmes admiraient Palavas, lui trouvant sous son costume d'opéra-comique la séduction d'un ténor. La roulotte excitait leur curiosité. Michel invita quelques-unes à la visiter. Elles acceptèrent et vinrent en se cachant. Ami dévoué, Pychène plantait son chevalet au pied de la voiture et peignait en chantant à tue-tête les plus brillants morceaux de son répertoire. Ainsi personne ne pouvait voir ni entendre ce qui se passait à l'intérieur de la roulotte.

Pendant ce temps, Rosa s'occupait de sa mère à Bazoches. En quarante-huit heures elle conclut la cession du fonds avec le matériel et les marchandises. Le notaire qui, depuis deux mois, embrouillait l'affaire, était figé d'admiration devant l'autorité et la décision de l'illustre avocate.

Ensuite, elle acheta une maison à Fismes et y installa cette pauvre Mme Dupont, de plus en plus anéantie. Lorsque tout fut terminé, elle écrivit à Palavas, l'invitant à revenir pour procéder au mariage sans plus attendre.

*
**

Depuis le triomphe du féminisme, les for-

malités du mariage étaient simplifiées. L'initiative de cette réforme revenait à Me Dupont de Bazoches qui avait présenté un rapport remarquable sur la question, au congrès de 1950. Ce travail mériterait d'être reproduit in-extenso; mais son importance ne le permet pas, et c'est vraiment regrettable.

En substance, l'éminente jurisconsulte démontrait que le mariage est un contrat, constatant simplement, ainsi que tous les contrats, l'accord de deux volontés. Au fond, il était le plus simple des contrats puisque les parties ne pouvaient, pour les obligations réciproques, stipuler des modalités conformes à leurs désirs et goûts personnels, la loi imposant à tous mêmes droits et mêmes devoirs.

Alors pourquoi tant de bruit et de formalités autour d'un accord préludant à des intimités qu'il serait plus décent d'envelopper d'ombre et de silence?

Pourquoi cette comparution devant le Maire portant une sous-ventrière emphatiquement dénommée « écharpe »?

— Acte grave! dit-on. Mais la déclaration d'une naissance ou d'un décès n'est-elle pas aussi importante? Cependant elle n'est assujettie à aucune formalité!

— Il faut, objectent encore certains, enseigner aux époux, par la lecture de quelques articles du Code, les obligations qui découlent du mariage.

Donne-t-on cet enseignement à ceux qui viennent reconnaître un enfant, acte autremet gros de conséquences et sur lequel on ne peut revenir? Et, lorsqu'un jeune homme s'engage, lui fait-on préalablement la lecture du Code de Justice militaire plein de sanctions effroyables?

Dans toutes ces circonstances, un employé enregistre simplement les déclarations; et c'est fini.

Il devait en être de même pour le mariage, concluait le rapport.

Discutée d'urgence, la proposition fut votée à mains levées à la Chambre et au Sénat.

Dorénavant, pour se marier, il suffisait de se présenter à la mairie du domicile de l'un des contractants et de signer la déclaration de mariage.

C'est ce que firent Me Dupont de Bazoches et Me Palavas, le 20 août 1968.

Le soir même, ils partaient achever les vacances à Biarritz.

Au retour, la première préoccupation de Rosa fut de se venger de sa rivale, Me de Monboron. Il ne pouvait être question d'appliquer la règle « œil pour œil, dent pour dent ». Les secrétaires du cabinet Monboron n'intéressaient pas Me Dupont de Bazoches. « Une pauvre cavalerie », disait-elle avec mépris. Non, ce qu'il fallait, c'était une vengeance solide, éclatante et cruelle.

Me de Monboron avait comme principal client un gros entrepreneur, M. Isidore Blaireau. Cet homme dont la fortune passait pour être considérable exécutait dans toute la France, et hors de France, des travaux très importants qui, fatalement, étaient l'occasion de procès nombreux, tous confiés à Me de Monboron.

Rosa mit en campagne les meilleures démarcheurs qui surent détacher cette clientèle et la lui apporter.

On devine la fureur de l'évincée. Dans les couloirs du Palais, Me de Monboron menait grand tapage, contant sans répit et à sa façon les abominables procédés dont elle venait d'être victime. Cela ne se passerait pas comme ça... Oh! mais non. On allait voir! Le conseil de l'Ordre serait saisi, etc... Tout ce bruit et cette agitation n'aboutirent à rien. Le rabat de la clientèle avait été fait par des spécialistes éprouvés, des virtuoses. Au surplus, la renommée de Me Dupont de Bazoches était si grande que l'on ne pouvait s'étonner qu'un industriel chargé de litiges considérables lui confiât ses intérêts.

La revendication de Me de Monboron fut donc écartée.

Au cours de ces incidents, Rosa avait observé une attitude aussi digne qu'habile.

— Si M. Blaireau, qui est venu me solliciter, désire retourner chez Me de Monboron, je

m'inclinerai sans rien réclamer, déclara-t-elle avec dignité.

La noblesse de ce désintéressement fut goûtée. Et comme Isidore Blaireau, furieux des reproches d'ingratitude de sa précédente avocate, déclarait qu'il ne voulait à aucun prix revoir celle-ci, le conflit finit à la confusion de Me de Monboron qui en eut la jaunisse.

XIII

GINETTE BLAIREAU

Les dossiers des établissements Blaireau étaient nombreux autant que variés. Me Dupont de Bazoches en confia l'étude à Michel qui sut conquérir immédiatement la sympathie du client au point que celui-ci l'invita chez lui. Il occupait un bel hôtel place Malesherbes. Me Palavas accepta l'invitation sans enthousiasme. Dîner chez ce client était une corvée. On ne parlerait qu'affaires et si M. Blaireau était un entrepreneur avisé, sorti de son domaine il n'était pas drôle. Culture nulle, conversation ennuyeuse et beaucoup de prétention. Certainement sa femme ne valait pas mieux. Un ménage d'enrichis. Mais toutes les professions exigent des sacrifices.

Quelle ne fut pas la surprise de Michel quand, après qu'un valet de style parfait l'eut introduit, il se trouva en présence d'une très jeune femme, jolie, élégante et qui le reçut avec le plus engageant sourire!

Au lieu d'être ennuyeuse, la soirée fut délicieuse. Michel mit en œuvre toute sa séduction et réussit. Vainement M. Blaireau tenta de parler de ses procès; la jeune femme l'interrompait et ramenait la conversation sur d'aimables sujets.

Quand Me Palavas se retira, il conserva aussi longtemps qu'il était possible la petite main qui lui était tendue et ses doigts, par de délicates et invisibles pressions, exprimèrent une déclaration à laquelle la petite main répondit.

La semaine suivante, Mme Ginette Blaireau était la maîtresse de Michel Palavas.

Ceci se passait en janvier 1969. Alors Me Dupont de Bazoches était astreinte à un surmenage terrible qui eût abattu toute autre, mais qu'elle supportait grâce à sa constitution exceptionnellement robuste, héritée de terriens bons vivants. Il n'était pas une grande affaire où elle ne figurât point. Dix collaborateurs la secondaient. En outre, aux fatigues professionnelles s'ajoutèrent celles de la candidature au bâtonnat. L'élection aurait lieu au début de juin. L'importance de la partie engagée était considérable. Il s'agissait pour le féminisme de conquérir le bâton jusque-là maintenu en des mains masculines, ce dont toutes ces dames se montraient offensées. La lutte s'annonçait chaude. Les hommes, disaient les féministes, commençaient à relever la tête, mais on se chargerait de la leur faire baisser.

L'adversaire opposé à Rosa était Me Coquelet. Né à la fin du siècle précédent, pourvu d'une belle fortune, ayant tenu sans éclat un emploi convenable, il réunissait les meilleures chances de succès, d'autant que depuis dix ans, il ne plaidait pour ainsi dire plus. On lui savait gré de cette discrétion. En plus l'homme le plus aimable, le plus prévenant. Son visage rond et rose comme un derrière de bébé souriait éternellement, sauf aux enterrements. Il ne manquait aucune cérémonie.

Vis-à-vis de Me Rosa Dupont de Bazoches, il était en état d'infériorité par la faute d'un estomac détraqué. Son adversaire, au contraire, digne fille des Dupont, affrontait sans crainte les festins, et ne manquait aucune des réunions où les confrères s'assemblaient sous les prétextes les plus variés autour d'une table copieuse.

L'habitude chez les avocats de former des groupes et qui remontait aux environs de 1900 s'était extraordinairement développée. Il y avait : le Palais-poésie, le Palais-astrologie, le Palais-cycle, le Palais-patinage, le Palais-peinture, le Palais-automobile, le Palais-chasseur, le Palais-pêcheur, le Palais-alpin, le Palais-sylvestre, le Palais-marin, le Palais-danseur, le Palais-chanteur, le Palais-gastronome, le Palais-apéritif, le Palais-philatéliste, le Palais-musical, le Palais-dramatique, le Palais-vinicole, le Palais-nautique, le Palais-cent kilos, le Pa-

lais-libellule, le Palais-belotte, le Palais-natation, le Palais-billard, le Palais-boxe, le Palais-parachute, le Palais-bilboquet, etc... etc... On dénombrait 48 groupements, sans compter les inavoués qui se réunissaient en secret. De janvier à mai, chacun organisait une réunion au moins, avec dîner et soirée. Me Dupont de Bazoches avait décidé d'assister à toutes ces réunions et d'y faire bonne figure. Plaider tous les jours, recevoir de nombreux clients, étudier les dossiers puis, chaque soir, se joindre à des confrères qui festoyaient, tel était le régime auquel Rosa était astreinte.

Elle était dans sa quarante-cinquième année, tournant où il est prudent de faire la pause. C'était le contraire qu'elle faisait. Souvent, au lever, elle se sentait brisée; sa tête était à la fois comme vide et enserrée dans un cercle de fer. Alors elle avalait, coup sur coup, trois verres de champagne qui la remontaient et la vie recommençait ainsi que la veille.

Michel Palavas ne s'occupait pas du bâtonnat. Il estimait que sa qualité d'époux de la candidate, lui dictait une grande réserve. Aussi évitait-il d'accompagner Rosa aux réunions confraternelles.

Au fond, sa dignité qu'il mettait en avant n'inspirait nullement son attitude. Ce à quoi il tenait, c'était la liberté que lui octroyaient les occupations écrasantes et ininterrompues de sa femme. La vie conjugale était devenue

presque nulle. Loin de s'en plaindre, Michel s'en réjouissait, et savourait sans gêne quelques galantes aventures.

C'est ainsi que sa liaison avec Ginette Blaireau fut favorisée par les circonstances. Néanmoins chacun des amants fut obligé d'agir avec prudence. Rosa était fine et vindicative et Isidore Blaireau terriblement jaloux et violent. Il aimait se vanter d'avoir débuté en poussant la brouette et faisait tâter ses bras durcis par le maniement de la pelle et de la pioche.

Après avoir mûrement réfléchi, Michel décida d'utiliser Pychène pour l'installation d'un pied-à-terre confortable et garantissant à ses rendez-vous avec Ginette une sécurité favorable aux épanchements.

Il était de ces gens qui, lorsqu'ils sollicitent un service, aiment paraître obliger.

Pychène continuait à être le même bohème. Sa chemise noire tournait au vert. Le vêtement de gabardine acheté l'été précédent, était devenu, sous la pluie, le soleil et les taches, d'une couleur indéfinissable. Le casque colonial relégué dans un placard attendait le retour du soleil. Les tiges des bottes tenaient, mais les semelles semblaient contenir un dispositif de pompes aspirantes et foulantes.

Malgré la sévérité du sort à son égard, Pychène ne s'affligeait pas; son optimisme semblait invincible. La peinture demeurait sa grande passion, son unique raison de vivre,

proclamait-il. Mais ses tableaux, il ne les peignait pas; il les parlait.

D'ailleurs eût-il voulu peindre qu'il eut été dans l'impossibilité de le faire. Sa chambre de la rue Gît-le-Cœur avec son « cabinet de toilette en cas de besoin », donnant sur une courette étroite comme un puits, était, en toutes saisons, privée de lumière. Au lieu de se plaindre, le peintre déclarait que cette obscurité reposait sa vue fatiguée par l'observation de la nature et la contemplation des chefs-d'œuvre dans les Musées.

Michel Palavas lui donna rendez-vous dans une brasserie de la place Saint-Michel. Arrivé avant l'heure fixée, Pychène fumait la pipe devant un grand verre de bière. Aux regards qu'il tournait vers des clients achevant de déjeuner, Michel comprit que son ami était à jeun et lui offrit une choucroute qui fut acceptée.

— Et la peinture? interrogea-t-il tandis que le peintre avalait une saucisse.

— Très bien! répondit celui-ci, la bouche pleine.

— Tu fais quelque chose d'intéressant?

— Une œuvre magnifique.

— Le sujet?

— « La femme au bourriquot ». Au milieu des vignes, à l'époque de la vendange, une femme nue est étendue sur un bourriquot, et

de sa main gracieusement allongée lui offre une grappe de raisin.

— Très beau sujet.

— Tu parles. Ce ne sont pas les pompiers de l'Institut qui l'auraient trouvé.

— Il est avancé ton tableau?

— Terminé! Je n'ai plus qu'à le peindre.

— Ah! et tu as tous les documents?

— Tous! Le paysage? Celui que l'on voit de la grangette de ma grand'mère. Tu penses si je le connais.

— Pour la femme, tu as trouvé un beau modèle?

— Incomparable... ma maîtresse.

— Et le bourriquot?

— Le bourriquot? dit Pychène avec un geste de pitié, je le sais par cœur.

— Somme toute, il ne te manque plus qu'une toile et un atelier.

— Exactement. En quelques jours, tu m'entends, ce serait brossé; et comment! Je n'aurais qu'à laisser faire ma main. Il est là le tableau — et il se frappait le front. — Dommage que tu ne puisses le voir. Tu sais que je suis modeste. Et bien, mon vieux, un chef-d'œuvre. Parfaitement. Le musée de Béziers me l'achètera certainement, à moins que la Ville de Paris ou l'Etat...

— Ce serait un crime de ne pas le peindre ce tableau. Je t'offre la toile et l'atelier.

— Vrai?

— Oui, et un autre demi en attendant. Voilà : en pensant à toi — j'y pense souvent — j'ai visité des ateliers rue Campagne-Première. J'en ai trouvé un épatant. Si tu veux, nous allons y aller; tu le loueras en ton nom, et je verserai six mois de loyer d'avance.

— Tu es le bon Dieu, Michel.

— Je te demanderai simplement de laisser l'atelier à ma disposition l'après-midi et le soir. Il te restera toute la matinée pour travailler.

— Tu veux faire de la peinture, toi aussi?

— Non. Pour des raisons que je t'expliquerai plus tard, une de mes clientes ne peut venir à mon cabinet; je la recevrai là-haut. Mais tu comprends, il faut, lorsqu'elle viendra me voir, qu'elle ne rencontre personne. Elle est fort timide.

— Je suis un galant homme et connais les usages. Tu n'as rien à craindre.

Le soir même, l'atelier était loué. Palavas y fit apporter une partie du mobilier payé jadis par la Baronne. Tapis moelleux, tentures épaisses, larges divans chargés de coussins, fauteuils profonds, commodes, bahuts, une grande verdure. Tout cela constitua un ensemble digne de Ginette. Lorsque l'intallation fut terminée, la concierge dont on s'assurait la discrétion en lui offrant le soin de faire le ménage, exprima son admiration. « En voyant cela, dit-elle, inutile de demander si M. Pychène est un grand peintre ».

XIV

LE DRAME

Les heures s'écoulaient heureuses pour Michel et Ginette. Blaireau courait ses chantiers toute la journée et, le soir, tombait de sommeil. Me Dupont de Bazoches s'exténuait à plaider et à préparer le bâtonnat. Pour les deux amants, c'était parfait.

Malheureusement, les félicités humaines, même les mieux méritées, ne durent pas. Une catastrophe vint brusquement détruire ce bonheur.

Le 20 mai 1969, — date mémorable — Michel et Ginette devaient se retrouver au restaurant du « Faisan doré » à midi. Ensuite ils achèveraient l'après-midi rue Campagne-Première. Blaireau déjeunait avec d'autres entrepreneurs, et Me Dupont de Bazoches avec le Palais-gastronome.

Vers onze heures, Michel, en attendant l'heure de gagner le restaurant mettait en ordre des dossiers. Il chantonnait. Dehors, sous

un ciel tout bleu, une claire matinée de printemps répandait ses langueurs troublantes. Tout à coup, le valet annonce M. Blaireau.

— Il est agité, dit-il, et insiste pour être reçu immédiatement.

Michel pâlit. Que se passe-t-il? Il tremble, puis surmontant sa terreur :

— Faites entrer, jette-t-il.

Aussitôt l'entrepreneur bondit au milieu du cabinet.

— Me Dupont de Bazoches, crie-t-il. Où est-elle? Il faut que je la voie, tout de suite, tout de suite, vous entendez...

— Elle est partie, voici une heure environ et vous ne pourrez la rencontrer avant ce soir.

— Impossible d'attendre... urgence extrême... c'est affreux! et il se démenait comme diable en bénitier.

— Je regrette vivement... mais peut-être puis-je suppléer Me Dupont de Bazoches. C'est moi, vous le savez, qui m'occupe de toutes vos affaires.

— Celle qui m'amène est tellement grave...

— De quoi s'agit-il?

— Je suis cocu, hurla Blaireau en assénant sur la table un formidable coup de poing qui fit sauter l'encrier... Cocu, vous m'entendez.

Et il fixait sur Michel des regards furieux.

L'avocat, de plus en plus blême, se recula. Le mari avait découvert la liaison. Quelle affaire!

— Tenez, voici la preuve, rugit l'entrepreneur en agitant une liasse de lettres.

Palavas reconnut ses œuvres. Cette sotte de Ginette, malgré qu'il le lui eut recommandé, ne les avait pas détruites.

— Il y a deux jours, continua Blaireau, ma femme a congédié sa femme de chambre et celle-ci, pour se venger, vient de me remettre ces lettres qui, paraît-il, étaient cachées dans un tiroir sous des chemises de soie. Elles sont ignobles ces lettres. Celui qui les écrivit est le dernier des cochons. Je le proclame et le maintiens. Parfaitement. Je vais vous en lire quelques passages.

Et d'une voix qu'étranglait l'indignation, le malheureux lisait des phrases passionnées évoquant les plus intimes caresses. A plusieurs reprises, il y était parlé de « la diligence de Lyon ».

— « La diligence de Lyon »! Qu'est-ce que c'est? Pouvez-vous me le dire? Une abomination, certainement. J'ai bientôt cinquante ans et je n'en ai jamais entendu parler. Pourtant, j'ai pas mal roulé, autrefois.

Terrifié, Michel se taisait, tout en cherchant par de lents mouvements, un abri derrière les meubles.

— Elles sont signées « Mimi » ces ordures. Qui est-ce Mimi? Je veux le savoir. C'est mon droit. Et quand je tiendrai ce salaud, nous règlerons nos comptes. Alors, il ne montera plus

dans « la diligence de Lyon »; ah! non. Je vous en donne ma parole.

Il s'affala sur une chaise et épongea son front ruisselant de sueur.

— Je veux, vous entendez, j'exige, qu'avant ce soir une plainte en adultère soit déposée. La police recherchera cet ignoble Mimi; elle finira bien par le trouver. Je payerai ce qu'il faudra. Et puisque Me Dupont de Bazoches n'est pas là, c'est vous qui allez faire le nécessaire. Filons au Palais. Ma voiture est en bas.

Michel respira. Il n'était pas découvert. L'essentiel était de gagner du temps.

— Nous ne trouverions pas le Procureur, dit-il. Il ne reçoit qu'à partir de deux heures. Laissez-moi ces lettres. J'irai le voir dans le courant de l'après-midi.

— Je vous accompagnerai.

— Il est préférable que je le rencontre seul. C'est la règle. Donnez-moi les lettres.

— Elles pourraient s'égarer. Je vais les faire photographier en présence d'un huissier qui certifiera l'exactitude des épreuves. Je vous les apporterai ce soir à six heures. Peut-être Me Dupont de Bazoches sera-t-elle de retour?

— J'en doute. Et puis, je crois que, dans votre intérêt, il est préférable de ne pas confier cette affaire à Me Dupont de Bazoches.

— N'est-ce pas une grande avocate, la première du Barreau?

— Certes, mais c'est une femme.

— Ce sont les cochonneries dont les lettres sont truffées qui vous gênent? Bah! elle a dû en voir d'autres.

— Evidemment... mais mon conseil s'inspire d'une autre considération... Trop souvent, surtout depuis le triomphe du féminisme, les femmes sont portées à se soutenir entre elles. Vous comprenez?...

— Oui. D'autant que je veux être sans pitié. Alors, c'est vous que je charge de mon dossier. De l'énergie, hein! Vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Voici une provision, et il déposa sur le bureau cinq billets de mille francs.

— Ce n'est qu'une provision, ajouta-t-il, et le jour où sera découvert ce cochon de Mimi, je la doublerai. Maître Palavas, je compte sur vous. A ce soir!

Et il partit brandissant au-dessus de sa tête des poings formidables. A peine la porte était-elle fermée qu'il la rouvrit pour crier :

— De l'énergie, pas de pitié!...

Blaireau parti, Michel s'écroula dans un fauteuil.

Quelle affaire!... Comment sortir de là? Pourvu que Rosa ne vît pas les lettres! Elle reconnaîtrait l'écriture, elle. Alors ce serait complet. Sûrement elle le chasserait. Il connaissait sa jalousie. Et puis, faire sa maîtresse de la femme de son meilleur client, voilà une

incorrection professionnelle que ne pardonnerait pas la future Bâtonnière.

Il était fichu, irrémédiablement fichu.

Le timbre du téléphone le tira de son abattement. C'était Ginette. En passant chez elle, avant de se rendre au restaurant, elle avait appris du valet de chambre que Monsieur avait reçu la caméristecongédiée, qu'il s'était enfermé avec elle dans son bureau et qu'il en était sorti laissant paraître une agitation extraordinaire. Troublée, elle s'était précipitée vers la commode où elle cachait les lettres et avait constaté leur disparition. Que devait-elle faire?

— Saute dans une voiture et viens me rejoindre ici. Je suis seul.

Dix minutes après, elle arrivait.

— Alors on est pris? demanda-t-elle en voyant le visage défait de son amant.

— Comme des rats. Et c'est de ta faute. Pourquoi conservais-tu ces lettres?

— Pour les relire quand j'étais seule.

— C'est du propre.

— Dis donc, tu oublies que c'est toi qui les a écrites. Mais laissons cela. Allons au plus pressé. Tu as vu mon mari?

— Il sort d'ici.

Des jolies lèvres de Ginette sortit une exclamation énergique, brève et historique.

Michel n'en fut pas offusqué; elle traduisait ses propres sentiments.

Il fit le récit détaillé de la scène.

— Il a emporté les lettres?

— Oui, pour les faire photographier.

— Quelle vache! Alors impossible de les détruire.

— Même s'il me les avait laissées, je n'aurais pu le faire.

— Et pourquoi?

— Nos règles professionnelles...

— Tu m'embêtes avec tes règles professionnelles. Entre elles et moi, tu hésiterais? Et tu dis que tu m'aimes? Voilà bien les hommes.

A ce moment, ses regards tombèrent sur les billets de banque.

— Cinq mille balles, dit-elle en les comptant. Pour un type qui se dit toujours dans la purée...

— C'est Blaireau qui vient de les poser là.

— Et tu as accepté?

— Il fallait bien...

— Je ne souffrirai pas cela, dit-elle en glissant les billets dans son sac à main.

— Tu prends mes cinq mille francs?

— Et comment! Ecoute Michel. Je me suis donnée à toi parce que je t'aimais et pour d'autres raisons qui ne regardent que moi. Ma conscience ne me reproche rien. Mais être la maîtresse d'un maquereau, jamais; tu entends? Je suis une honnête femme.

— Néanmoins tu prends la galette...

— Elle vient de mon mari; je la fais rentrer dans la communauté. Quoi de plus cor-

rect? Et maintenant, allons déjeuner. Les émotions m'ont creusé l'appétit. N'oublie pas de prendre de l'argent pour le restaurant.

— Quelle journée! soupira Palavas en ouvrant le tiroir de son bureau où il prit un billet de cinq cents francs. Tout ce qui me reste! dit-il d'un ton navré.

— Ça suffit pour le déjeuner.

Ils déjeunèrent dans un salon. Le souci de se cacher bien plus que la prévision d'ébats amoureux leur avait fait désirer cet isolement.

Silencieusement, ils mangeaient du bout des lèvres des choses exquises. L'émotion barrait les estomacs. Pour chasser l'inquiétude, Ginette buvait beaucoup et cela ne ramenait pas l'ordre et l'équilibre dans sa petite cervelle.

Vers trois heures, ils avaient enfin arrêté le plan de conduite.

A aucun prix la jeune femme ne voulait revenir place Malesherbes. La violence de son mari la terrorisait. Elle allait s'assurer par un coup de téléphone qu'il n'était pas à la maison; dans ce cas, elle y courrait, entasserait dans une malle des robes, du linge, et se cacherait rue Campagne-Première. La concierge leur était dévouée; d'autre part, Pychène serait un parfait agent de liaison dont les allées et venues paraîtraient normales. Michel recevrait à six heures l'énergumène et verrait s'il y avait des chances de l'apaiser. Ils n'y comptaient

guère. Par précaution, ils sortiraient séparément du restaurant.

Au moment de se quitter, ils demeurèrent immobiles, face à face, ne trouvant rien à dire.

— Ça va mal! soupira Ginette.

— Tu peux le dire! répondit Michel.

Après un rapide baiser sans tendresse, la jeune femme disparut et Palavas tirant mélancoliquement son portefeuille, demanda l'addition.

XV

L'AVOCAT TRAQUÉ

La fureur d'Isidore Blaireau, loin de tomber, s'était exaspérée. Peut-être avait-il un peu bu dans le courant de l'après-midi. En tout cas, c'est un forcené que Palavas vit entrer dans son cabinet.

— Voilà les photos, cria-t-il. Les originaux sont en sûreté dans mon coffre. Tirages parfaits, voyez. Il a une belle écriture ce cochon de Mimi; très personnelle m'a dit le photographe; aussi, d'après lui, l'identification ne sera qu'un jeu d'enfant... Oh! alors, quand je le tiendrai... Il agitait des poings crispés, cependant que ses yeux lançaient des regards féroces.

Palavas eut donné beaucoup pour être loin.

— Avez-vous vu le Procureur?

— Non... il était absent.

— Il fallait attendre son retour.

— Il était retenu à la Chancellerie par une commission qui n'est pas encore terminée; d'après mes renseignements, elle se prolongera très tard dans la soirée.

— Alors rien à faire aujourd'hui?

— Rien.

— Dommage! Mais demain, je compte sur vous, hein! Expliquez bien au Procureur que c'est sur l'immonde Mimi que doivent d'abord porter les efforts de la Police. Surtout, dites que je suis prêt à verser la consignation que l'on voudra pour couvrir les frais. On l'aura ce salaud... Alors, il rigolera moins que dans « la Diligence de Lyon »!...

Et il partit comme un fou, bousculant les sièges, claquant la porte.

— Ah! oui, ça va mal! gémit l'avocat en laissant sa tête s'appesantir entre ses mains.

Il avait la migraine. Le déjeuner ne descendait pas. Ainsi qu'une vague de fond, la peur l'avait saisi et le roulait, l'emportant vers les abîmes.

Près de pleurer, il songeait à Béziers.

— Ah! que ne suis-je assis à l'ombre des allées! comme disait Pychène aux heures nostalgiques.

Il pensait aussi à la baronne.

Un fatal destin pesait sur lui. Les femmes! Ou bien il les perdait : la baronne. Ou bien elles le perdaient : Ginette. Il y avait toujours perte. Triste sort!

L'idée de fuir lui traversa l'esprit. Mais où aller? Il se voyait mendiant sur les routes.

Pas d'évasion possible; il était rivé à son destin. Et quel destin!

Avocat, il devait, au nom de son client, porter plainte contre lui-même! Mettre en mouvement l'appareil de la justice et de la police pour faire tomber sur sa tête le châtiment, le déshonneur et le ridicule par surcroît. Quel complexe!

— Dans Shakespeare, prononça-t-il d'un ton grave, on ne trouve pas de situation aussi tragique. Je suis au faîte du drame : honneur dont je me passerais bien.

Me dérober m'est interdit, puisque j'ai reçu des honoraires. Et, comble d'infortune, je ne les ai plus ces honoraires. Au nom de la morale, Ginette les a confisqués. C'est à devenir fou vraiment.

Les jours qui suivirent, Palavas mena l'existence d'un homme traqué. Pour éviter Blaireau, il partait dès le matin, ne rentrait que le soir et paraissait à peine au Palais. Un après-midi, il aperçut son client fort agité qui allait de chambre en chambre, courait dans les couloirs, traversait en tous sens la salle des pas-perdus, et arrêtait constamment avocats et avoués, certainement pour leur demander s'ils ne l'avaient pas vu, lui, Me Palavas.

Ce manège durait depuis une semaine, et le mari, assoiffé de vengeance, ne se lassait pas.

L'avocat vivait dans des transes perpétuelles. Il comprenait que la rencontre qu'il voulait éviter se produirait fatalement.

C'est ce qui arriva le 2 juin.

Après avoir obtenu quelques remises, Michel s'était précipité pour enlever sa robe et fuir loin du Palais. Mais voilà qu'à la porte du vestiaire il se trouve nez à nez avec le terrible Blaireau.

— Enfin je vous tiens, dit celui-ci, en lui prenant le bras. Je ne vous lâche plus. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait courir. Que se passe-t-il?

— Rien d'extraordinaire. Vous n'ignorez pas que Me Dupont de Bazoches est candidate au bâtonnat. L'élection a lieu dans huit jours. Il en résulte pour elle des obligations multiples où je la seconde de mon mieux. C'est bien naturel.

— Soit, dit l'entrepreneur apaisé, mais, puisque nous voici enfin réunis, donnez-moi des nouvelles de mon affaire. Elle marche?...

— Très bien.

— Où en sommes-nous?

— Ce serait un peu long à vous expliquer et, ici, dans ce couloir...

— Vous avez déjeuné?

— Mais non; et je suis très pressé. A mon grand regret, il faut que je vous quitte.

— Taratata. Nous allons déjeuner ensemble.

— Je vous dis que je ne dispose que de quelques minutes.

— Le buffet est à deux pas...

« Rien à faire, je suis pris », dit en lui-même l'avocat. Et il se laissa entraîner par Blaireau qui ne lâchait pas son bras.

L'approche de l'élection donnait au buffet une grande animation. Ils trouvèrent difficilement une table.

— Que prenez-vous? demanda l'entrepreneur en s'emparant de la carte.

— Ce que vous voudrez.

Le menu fut vite composé.

— Ça va? questionna Blaireau.

Ayant recueilli l'assentiment de son convive, il commanda une bonne bouteille, sa course dans le Palais l'ayant fortement altéré, disait-il.

Le malheureux Palavas fut accablé de questions. Il répondait à toutes par les mensonges les plus rassurants. Blaireau était enchanté, se frottait les mains.

— J'aime mieux, dit-il avec un sourire cruel, être dans ma peau que dans celle de Mimi.

Pour fêter le châtiment prochain, il demanda du champagne.

Palavas trouvait que ce déjeuner durait trop. L'angoissait la crainte d'un incident qui le confondrait. A plusieurs reprises, il avait

voulu se lever, mais, chaque fois, l'entrepreneur le retenait :

— Encore une minute et je vous lâche.

Et il ne le lâchait jamais.

A ce moment, un monsieur qui cherchait vainement une place s'approcha de leur table.

— Vous permettez, maître Palavas, que je m'asseye près de vous? Oh! pour quelques minutes seulement, le temps de prendre un café.

C'était M. Cyprien Gamelle, le célèbre expert en écritures. L'avocat s'empressa d'acquiescer à la demande. La présence de ce tiers le délivrerait des questions incessantes et gênantes de son client. Les présentations suivirent. Blaireau et l'expert s'étant inclinés selon le rite, se tendirent la main en se déclarant l'un et l'autre « fort honoré ».

Afin d'éloigner la conversation du terrain brûlant de la plainte en adultère, Palavas crut habile de questionner M. Cyprien Gamelle sur son art.

— On nous raille, répondit l'expert. Aucune plaisanterie ne nous est épargnée. Erreurs d'esprits superficiels! Notre sort est celui de tous les précurseurs.

« La graphologie, à la fois science et art, apporte des lumières nouvelles dans la vie sociale. Sachez, monsieur (et il s'adressait à Blaireau), que l'écriture révèle impitoyablement les caractères avec les qualités et les dé-

fauts. Un honnête homme et un bandit n'écrivent pas de la même manière. Pour moi, une page d'écriture est un miroir dans lequel se reflète la personne morale de celui qui l'écrivit. Je vous le prouverai quand vous le voudrez.

— Tout de suite, monsieur l'expert, répondit l'entrepreneur en tirant de sa poche les photographies. Dites-moi ce que vous pensez de l'auteur de ces lettres.

— Bien volontiers.

Ayant assujetti sur son nez de larges lunettes d'écaille, Me Gamelle commença la lecture. Son visage avait la gravité du savant procédant à une expérience.

Blaireau ne le quittait pas des yeux, tandis que Palavas sifflotait pour masquer son inquiétude.

Enfin, l'expert, interrompant l'examen, dirigea son regard sur ses voisins et prononça l'oracle.

— En la circonstance, dit-il lentement, ma tâche est singulièrement facilitée par le texte même de la pièce en question. L'individu (et je suis trop indulgent en le qualifiant ainsi), l'individu qui écrivit cette ordure est incontestablement un être abject autant que répugnant.

— Bravo! cria Blaireau.

— Mais, reprit Cyprien Gamelle, le texte n'est rien à côté des caractéristiques du graphisme. Elles sont horribles ces caractéristi-

ques. Voyez les hampes des P, les spirales, les volutes... Tout cela révèle une nature de brute et, à l'occasion, de criminel. Un sadique, vraiment! Ce n'est pas tout. Il y a : les positions des coupures, le croc initial et, surtout, le harpon final... Remarquez, je vous prie, le harpon final... Le scripteur, par ces détails, révèle qu'il est un effronté menteur, un gredin dépourvu de tous scrupules.

— Admirable! s'exclama l'entrepreneur.

— Attendez; je n'ai pas fini. J'arrive au gladiolage. Effrayant, monsieur, le gladiolage. Et l'indice d'intersection! Et les rapports des hauteurs minusculaires! Jamais, dans ma longue carrière, je n'ai rencontré un tel assemblage de monstruosités. Je pourrais encore relever le parallélisme graphique, le rapprocher des grammas, etc. Mais, à quoi bon! Ce que je viens de vous signaler est suffisant pour me permettre d'affirmer, en mon âme et conscience, sans la moindre hésitation, que l'auteur de ces lettres est le dernier des cochons.

— Merci, monsieur, dit Blaireau en lui serrant la main.

— Ce n'est pas vous, au moins? demanda l'expert inquiet.

— Non! C'est l'amant de ma femme! Me Palavas, ici présent, vous le dira. Merci encore, monsieur l'expert, et vous me ferez bien l'honneur d'accepter un verre de vieille fine que nous boirons avec mon dévoué défenseur.

— Il n'a pas l'air convaincu, observa Cyprien Gamelle en souriant.

— La recherche de la vérité réclame une grande prudence, répondit sentencieusement l'avocat devenu très pâle.

— Je reconnais ici la réserve des membres du Barreau. Loin de moi la pensée de leur en faire un reproche. Laissons courir les événements. Avant peu, mon cher maître, vous serez le premier à reconnaître que j'avais raison; vous verrez... vous verrez...

Et il tapotait familièrement l'épaule de Palavas.

XVI

LE TRAQUENARD

Palavas avait cessé toute relation avec Ginette. La peur le détournait de l'amour.

Chez la jeune femme l'effet était contraire; les inquiétudes et les menaces qui l'enveloppaient lui communiquaient une excitation sensuelle. Elle en voulait à Michel de l'abandonner. Et puis, aucune nouvelle de son mari. Avait-il déposé sa plainte en adultère? S'apprêtait-il à engager une instance en divorce? L'incertitude devenait insupportable.

Le 9 juin, la veille de l'élection du Bâtonnier, ayant vainement tenté de téléphoner à Palavas, Madame Blaireau décida de faire une démarche au Palais dans l'espoir d'être renseignée.

Lorsqu'elle est jeune, jolie, élégante, une femme est toujours aimablement accueillie par les fonctionnaires masculins. La belle Ginette put le constater. Introduite dans les bureaux du Parquet, elle fut reçue immédiatement par un attaché qui, pour lui permettre de s'asseoir,

s'empressa de débarrasser un siège encombré de paperasses. C'était un homme jeune, grassouillet, au teint fleuri avec des petits yeux projetant des regards concupiscents.

Mise à l'aise, la jeune femme lui exposa son cas avec modestie, mais en l'atténuant. A la suite de légèretés, d'inconséquences, elle avait dû quitter le domicile conjugal, craignant les brutalités de son mari, et elle désirait savoir si celui-ci, comme il l'avait annoncé, avait déposé plainte contre elle.

— Quelques minutes et vous serez renseignée.

Peu après, l'attaché revenait souriant.

— Rien, absolument rien. J'ai vérifié moi-même les fiches où sont inscrites les plaintes. Ce méchant s'est calmé. La crainte de perdre une compagne aussi séduisante l'aura retenu.

— Alors, que dois-je faire?

— Ceci est une consultation et nous n'avons pas le droit d'en donner. Voyez un avocat. Si je puis vous être utile, croyez, madame, que ce sera pour moi une vive satisfaction.

— Merci, monsieur, dit-elle en se levant et en lui tendant la main.

— Ne me remerciez pas et permettez-moi de vous dire « au revoir ».

Consulter un avocat! Comment en choisir un dans le flot des robes noires qui déferlait dans les couloirs du Palais?

Le hasard, grand maître des événements, la

mit en présence de Me de Monboron. Elle la connaissait, l'ayant reçue fréquemment alors qu'elle plaidait pour son mari. Mais, se rappelant la rupture et les incidents qui s'ensuivirent, elle redoutait un mauvais accueil.

Surprise agréable, l'avocate lui sourit. Elle l'aborda.

— Que je suis heureuse de vous voir, maître! Oui, je le sais, M. Blaireau eut de grands torts vis-à-vis de vous. Je les ai déplorés. D'ailleurs je l'ai quitté.

— Ah! bah!

— Oui. C'est toute une histoire que je voudrais vous conter pour vous demander ensuite conseil.

— Volontiers. J'enlève ma robe et je vous emmène prendre une tasse de thé; nous serons plus tranquilles que dans ce Palais en effervescence.

Une demi-heure après, elles étaient installées dans un salon de thé de la rue Caumartin, et Me de Monboron connaissait bientôt l'aventure dans ses moindres détails. Intérieurement elle jubilait. L'occasion allait lui être fournie de se venger de Blaireau.

— Quel est son avocat?

— Michel Palavas.

— Vous êtes troublée, mon enfant. Je ne vous demande pas le nom de votre amant. Vous me l'avez dit. Je vous demande quel est l'avocat chargé de déposer la plainte?

— Me Palavas, je vous le répète.

— Ce n'est pas possible, voyons.

— Il en est pourtant ainsi : j'en suis sûre. Je le tiens de Palavas lui-même.

Et elle fournit de nouvelles précisions.

— C'est inimaginable! Quelle honte! proféra Me de Monboron avec une mine scandalisée.

Aussitôt surgit dans son esprit l'idée de porter un coup droit à Palavas et en même temps à Me Dupont de Bazoches. Quelle joie!

— Me Palavas est un misérable, prononça-t-elle après quelques instants de recueillement. Il vous a fait tomber dans un piège abominable. Sans tarder, il faut vous en sortir.

— Mais comment?

— En démasquant ce fourbe. Aux Assises, la meilleure tactique pour obtenir l'acquittement d'un accusé est de livrer un autre personnage à la vindicte du jury. Nous allons appliquer cette règle. Blaireau, exaspéré, ne songe qu'à se venger. Lorsque la fourberie de Palavas lui aura été révélée, toute sa fureur se concentrera sur lui. Vous passez au second plan. Et, si on lui démontre qu'en la circonstance vous avez été, comme lui, la victime de ce louche individu (je m'en charge), le pardon ne sera pas loin.

— Vous êtes très forte.

— Non... C'est l'indignation qui m'inspire.

— Alors que dois-je faire?

— Envoyer à votre mari une lettre que je vais vous dicter. Elle fit apporter un buvard.

Dans cette lettre, en termes touchants, Ginette exposait que, depuis son départ, elle vivait dans les larmes. Ses forces étaient à bout. Sa conscience l'obligeait à confesser la vérité, l'entière vérité. L'auteur des lettres était Palavas. Il était facile de le vérifier. Après l'avoir séduite en usant de la monstrueuse perversité révélée par ses écrits, ce triste individu, dans l'espoir de se sauver, n'avait pas craint d'abuser une seconde fois, et dans des conditions particulièrement odieuses, de l'aveugle confiance de son client. Et, pour finir, Ginette demandait pardon, humblement.

— Très bien, déclara Me de Monboron après avoir examiné la lettre. Maintenant, ajoutons un petit assaisonnement.

Et, trempant ses doigts dans le thé, elle en jeta quelques gouttes sur le papier.

— Ce sont des larmes, dit-elle.

***

Le lendemain 10 juin, Blaireau trouva la lettre dans son courrier. Il faillit avoir une attaque d'apoplexie. La tête lui tournait, sa vue s'obscurcissait. Il dut s'asseoir. Ensuite il sonna le valet de chambre et se fit préparer un bain de pieds brûlant avec de la moutarde.

Soulagé, il envisagea la situation.

Sa première idée fut de tuer Palavas. Il y renonça bien vite. La chose en elle-même était simple, facile, mais les suites : arrestation, instruction, cour d'assises, l'effrayèrent. On ne sait jamais comment finissent ces histoires.

Puisque son cas était excellent, mieux valait se contenir et suivre les voies légales. Le jour même, il se rendrait chez le Procureur de la République, lui exposerait l'odieuse conduite de Me Palavas et déposerait une triple plainte : adultère, escroquerie, abus de confiance.

Dès une heure de l'après-midi, il était au Parquet, attendant l'arrivée du magistrat. Ouvert à midi, le scrutin pour l'élection du Bâtonnier répandait dans le Palais une agitation extraordinaire. Le féminisme livrait le combat suprême au Barreau masculin qui se défendait ferme. Dans tous les coins, jeunes avocats et jeunes avocates sollicitaient les voix en faveur de chaque parti. Les jeunes filles, avec mille grâces et sourires, entreprenaient les messieurs, tandis que les jeunes gens faisaient les galants auprès des dames.

Quand l'horloge marqua deux heures, Blaireau s'impatienta. Faire perdre ainsi le temps des justiciables était intolérable sous un régime démocratique; et il le dit vivement au garçon de bureau.

Loin de s'émouvoir, celui-ci lui enjoignit de se taire. Echauffé, l'entrepreneur répondit en

haussant la voix. Le garçon répliqua sur un ton plus élevé.

— Ce n'est point, jeta Blaireau hors de lui, parce que vous avez une cravate blanche que vous m'épaterez. Mon valet de chambre en porte.

Ce rapprochement fut tenu par le garçon pour injure grave et, rouge de colère, il cria des menaces.

Attiré par le bruit, le substitut de service sortit de son cabinet.

— Que se passe-t-il? demanda-t-il en fixant sur l'entrepreneur un regard sévère.

— Cet individu, dit le garçon, m'a traité de larbin.

— Menteur!

— Assez! coupa le substitut. Comment vous appelez-vous?

— Blaireau.

— Ce n'est pas une raison pour crier si fort.

— On me fait poser et on me provoque.

— Que voulez-vous?

— Voir le Procureur pour lui dire que ma femme m'a trompé avec...

Il ne put continuer, suffoqué qu'il était par l'attitude du garçon. Celui-ci, étouffant de rire, se donnait des claques sur la cuisse, pour finalement dire en hoquetant :

— Si le Procureur devait recevoir tous les cocus, il en aurait de la besogne!

Indigné, Blaireau lui envoya une gifle formidable. Le garçon riposta. Il y eut bagarre. Le substitut appela les gardes. La bataille continuait. Blaireau avait le dessus, il tenait le garçon sous son genou et lui bourrait la face à coups de poing.

— Emmenez ce forcené au dépôt, dit le substitut pâle comme un cierge.

Il en avait la minceur et la fragilité.

Devant les gardes, la fureur de Blaireau tomba subitement. L'uniforme l'impressionnait. Il se laissa conduire sans résistance au Dépôt.

Le substitut, qui était juste, reconnut au cours du rapport qu'il fit au Procureur que le garçon avait tenu des propos déplacés. Une réprimande suffirait car la correction qu'il avait reçue était sérieuse. Pour l'autre, l'après-midi passée au Dépôt serait également une sanction suffisante. D'autant que les rapports recueillis d'urgence sur son compte étaient excellents.

A six heures, Blaireau fut libéré sur la promesse d'être plus calme à l'avenir.

— Quelle journée! soupira-t-il lorsqu'il se trouva seul sur le quai de l'Horloge. Tout cela de la faute de l'immonde Palavas. Demain matin, j'irai chez sa femme et on s'expliquera. Pour le moment, le plus sage est de faire un bon dîner. Je l'ai bien mérité.

XVII

L'ÉLECTION

Me Rosa Dupont de Bazoches fut élue Bâtonnière avec une majorité de 127 voix. C'était un triomphe. Les féministes, traitant le Palais en pays conquis, manifestèrent leur joie sans retenue. Cris, embrassades, chants, danses; c'était un débordement rappelant celui des temps jadis pour acclamer la victoire d'un boxeur ou l'arrivée d'une star de cinéma.

Malgré sa taille et son poids, Rosa passait de mains en mains. Combien reçut-elle de baisers? Ses joues en étaient rouges et ruisselantes.

Aux mots aimables, mais résignés, du vieux Bâtonnier qui lui transmettait ses pouvoirs, elle répondit par un magnifique discours où elle saluait les temps nouveaux. Le féminisme avait vaincu. Il venait de détruire la dernière citadelle. Son œuvre allait être poursuivie avec une ardeur nouvelle. Il en sortirait de grandes choses.

Elle était rompue, brisée, épuisée.

Ah! qu'elle eût été heureuse de rentrer chez elle, de prendre un bain et de passer la soirée en tête à tête avec Michel!

Mais non, la série des manifestations s'ouvrait.

Trois apéritifs d'honneur, ensuite un grand banquet au P. A. F. suivi d'une réception, et puis l'on danserait, comme à la prise de la Bastille.

Enfin tout cela se terminerait par un feu d'artifice à la fin duquel serait brûlé un mannequin représentant un homme nu. Cette exécution en effigie eut grand succès. Une dame portant une bougie s'avança chargée de mettre le feu au mannequin. Suspendu à une potence le vent le balançait de sorte que l'allumeuse n'arrivait pas à enflammer la mèche. Les éclats de rire, les plaisanteries équivoques jaillissaient dans la nuit. Quelle belle soirée!

La Bâtonnière ne fut de retour chez elle qu'après deux heures du matin. Michel dormait, son beau visage exprimant le calme de l'innocence. Elle fut émue, troublée, mais n'eut pas le courage de l'éveiller. Au surplus, elle n'en pouvait plus.

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, il était près de dix heures. Monsieur levé depuis longtemps, déclara la femme de chambre, était sorti.

— Bien, lorsqu'il rentrera, dites-lui que nous déjeunerons en tête-à-tête et demandez-

lui d'établir le menu selon son goût. Quelque chose de bien, pour fêter entre nous mon bâtonnat.

Elle était à peine installée dans son cabinet, devant un monceau de lettres et de télégrammes, que le valet de chambre annonça M. Blaireau.

— Je ne reçois pas ce matin.

— Je l'ai dit à ce monsieur, mais il ne veut rien entendre. Il s'est installé dans le salon d'attente en déclarant qu'il ne partirait pas avant de vous avoir vue. Communication aussi grave qu'urgente, m'a-t-il chargé de vous dire.

— Alors, introduisez-le, dit Rosa avec un geste de lassitude résignée.

Blaireau fit une entrée solennelle.

La prise de contact fut placiale.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur. Vous avez, paraît-il, une communication à me faire; sur votre insistance, j'ai consenti à vous recevoir, mais je ne dispose que de quelques minutes; je vous préviens. Parlez, et soyez bref.

— Je suis cocu, madame.

— Cela est dit d'un ton qui porterait à croire que vous en tirez vanité.

— Vous verrez bientôt le contraire, madame, et aussi que l'heure n'est pas à la plaisanterie.

— Alors votre femme vous trompe? Avec qui?

— Avec Mᵉ Michel Palavas.

Rosa pâlit.

— Vous parlez sérieusement? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait.

— Ai-je la tête d'un homme qui a envie de rire?

— Vous avez des preuves?

— Et comment! Ah! ça vous remue, je le vois bien, et le comprends. J'ai passé par là... Connaissez-vous cette écriture, madame? demanda-t-il en approchant une feuille des yeux de Rosa, qui, en réponse, inclina lentement la tête.

— Alors, lisez. Ces lettres vous intéressent autant que moi, Madame.

Et, doucement, il déposa les photographies sur le sous-main de la Bâtonnière.

Bouleversée, mais se maîtrisant, celle-ci commença la lecture.

Assis sur le bord d'un fauteuil, Blaireau épiait les réactions de son visage.

Il y lut successivement : la surprise, la tristesse, le dégoût, la colère, le désespoir...

A un moment, des larmes coulèrent sur les joues. Obscurcissant les regards, elles interrompirent la lecture. Ne se sentant plus le courage d'aller jusqu'au bout, Rosa repoussa les papiers.

— Quelle tristesse! quelle honte! murmura-t-elle.

— Je ne vous le fais pas dire. Ainsi, vous

reconnaissez que Palavas est un immonde salaud?

— Pas du tout! jeta-t-elle en se dressant. Mr Palavas est mon mari et, en outre, appartient à un Ordre que j'ai mission de défendre : l'Ordre des avocats dont je suis Bâtonnière! Ne l'oubliez pas, monsieur!

— La défense est impossible! objecta Blaireau.

— Et pourquoi? Toutes les causes sont défendables.

— Celle-là, non! Un abject individu qui, abusant de ma confiance, a corrompu ma femme, détruit mon foyer.

— Pardon! D'où est venue la corruption?

— Vous n'allez pas prétendre que c'est de Ginette, j'imagine?

— Tout me porte à le croire.

— C'est trop fort! Avant de rencontrer ce professeur de débauche, Ginette avait la fraîcheur et le parfum de l'innocence. Un bouton de rose!

— Laissez-moi rire, bien que je n'en aie guère envie. Il est frais le bouton!

— Je vous défends d'injurier ma femme.

— Je la juge, simplement.

— Avec une partialité révoltante.

— Non, avec mon cœur et mes souvenirs. Je connais mon mari autant que vous connaissez votre femme; et je puis dire qu'en la ma-

tière qui nous occupe, il était, avant cette aventure, décent et normal.

— Même dans *la Diligence de Lyon*?

— J'ignore ce véhicule.

— Moi aussi, cependant vous admettrez que ce n'est pas, vraisemblablement, une voiture d'enfant.

— Votre femme vous renseignera.

— Puisque vous le prenez ainsi, il ne me reste qu'à me retirer et vous laisser à vos amours. Mais, sachez, madame, que, de ce pas, je vais déposer contre Me Michel Palavas une plainte en adultère, escroquerie et abus de confiance!

— Vous êtes fou?

— Nullement. Vous ne savez pas tout. Ecoutez. Lorsque je découvris ces lettres, je ne savais qui en était l'auteur. Je me suis précipité chez vous. Vous étiez absente et c'est à Me Palavas que je communiquai les documents. Le fourbe me conseilla de ne pas vous en parler, m'expliquant qu'en raison de la solidarité féminine, il était à craindre que vous entraviez mon action, et il m'offrit de se charger de mon affaire. Parfaitement! Comme je vous le dis. Bonne poire, je l'ai cru, je lui ai fait confiance et lui ai même remis cinq mille francs d'honoraires. Voilà! Si vous trouvez que tout cela est très bien, la Justice, j'en suis convaincu, sera d'un autre avis. Adieu, madame!

Et il gagna la porte.

Me Dupont de Bazoches, que cette révélation avait assommée, se dressa dans un sursaut et supplia Blaireau de lui accorder quelques minutes encore.

— Soit, dit-il en reprenant sa place; mais quelques minutes seulement, car je suis pressé moi aussi.

— Tout d'abord, dit la Bâtonnière, permettez-moi, monsieur Blaireau, de réparer la... légèreté que vous reprochez justement à mon mari.

Et elle lui tendit un chèque qu'elle venait de signer.

— Qu'est-ce que c'est?

— Les cinq mille francs que vous avez remis à Me Palavas.

— Je les refuse.

— Vous voulez davantage?

— Non, madame, ce n'est pas mon genre. Je refuse ce chèque parce qu'en l'acceptant je perdrais peut-être le droit de déposer ma plainte.

— Vous y tenez beaucoup à cette plainte?

— Enormément. Ce sera ma vengeance.

— Voyons, monsieur Blaireau, vous, un brave homme, comment pouvez-vous être cruel à ce point? Vous rendez-vous compte du scandale, des conséquences? Que de victimes! Ce sera épouvantable!

— Je l'espère bien.

— Mais vous aussi serez atteint.

— Après ce que j'ai souffert...

— La malignité publique dépècera cette aventure. On en fera des chansons, des scènes de revue. Vous serez bafoué, ridiculisé.

— Je m'en fiche. Palavas trinquera. Et, pour lui, il n'y aura pas que des chansons. Il sera condamné, jeté en prison, chassé du Barreau, déshonoré pour toujours. Alors nous verrons bien si vous prendrez encore sa défense comme vous le faisiez il y a un instant. Et, chère madame, il vous faudra démissionner du bâtonnat, car je ne vois pas une Bâtonnière signant la radiation de son époux.

Effondrée, Rosa sanglotait.

— Ne partez pas, cria-t-elle à Blaireau qui s'était levé. Laissez-moi vous parler encore. Tout à l'heure, je vous ai froissé en prenant la défense de mon mari; je le regrette et m'en excuse. Le geste était bien naturel, surtout chez une avocate. Oubliez cela et faites un grand effort pour oublier le reste aussi. Je vous en supplie. Voulez-vous que je me mette à vos genoux?

Blaireau, très ému, la retint.

— Sentez-vous, cher monsieur, combien est effroyable la menace que vous suspendez au-dessus de ma tête? En ce moment, je ne plaide plus pour mon mari, mais pour moi. Le Barreau m'a élue Bâtonnière, hier. Evéne-

ment retentissant parce que je suis la première. Ce succès est le résultat de plus de vingt années d'efforts. Il n'est pas que mon succès, il est aussi et surtout le succès du parti féministe. Si vous déposez votre plainte, je n'ai plus qu'à disparaître. Mon bâtonnat aura duré vingt-quatre heures! Vous vous rendez compte?

Blaireau demeurant impassible, Me Dupont de Bazoches fit appel à d'autres sentiments. Elle prit la défense de Ginette. Coupable, certes, mais non indigne d'indulgence. Sa jeunesse, sa beauté l'exposaient aux tentations, et son mari, son guide, au lieu de demeurer près d'elle, s'abandonnait au tourbillon des affaires. Un scandale public équivaudrait à une condamnation capitale. Déshonorée, que deviendrait-elle? Et lui, le mari, lorsque le ressentiment tombé, il se retrouverait seul dans sa maison déserte, que de larmes, que de regrets, que de remords! Mais il serait trop tard!

S'échauffant, la Bâtonnière était arrivée par gradations aux plus hauts sommets de l'éloquence. Et quand, pour finir, elle célébra la douceur de pardonner, les joies des réconciliations, Blaireau, bouleversé, tira son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Vous avez gagné votre procès... une fois de plus, dit-il. Je prononce l'acquittement.

Rosa se jeta dans ses bras et ils unirent

leurs larmes. Ensuite ils ne savaient plus que dire avant de se séparer.

— Maintenant, dit Rosa, vous pouvez prendre votre chèque.

Blaireau fit signe qu'il refusait.

— Pourquoi?

— Je préfère que vous remettiez cette somme à une bonne œuvre.

— Vous êtes admirable! Je doublerai la somme. Et quels déshérités attirent plus particulièrement votre sympathie?

— Les aveugles.

XVIII

LE PARDON

Pour effacer sur son visage les traces des émotions qu'elle venait de subir, la Bâtonnière, après le départ de Blaireau, s'attarda une demi-heure dans son cabinet de toilette. Ensuite, elle se rendit chez Palavas.

Le veston enlevé, il faisait des paquets. Déjà une dizaine étaient sur le plancher, solidement ficelés. Le bureau était débarrassé.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda Rosa surprise.

— Tu le vois bien.

— Je vois que tu fais des paquets comme pour un déménagement. Et c'est cela que je ne comprends pas.

Pour toute réponse Michel haussa les épaules.

— Je te prie de me répondre. Que signifient ces préparatifs?

— Les préparatifs du départ.

— Tu t'en vas?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour t'éviter, à toi, la peine de me mettre à la porte, et à moi l'humiliation d'être chassé.

— Ai-je manifesté une telle intention?

— Pas encore, mais je ne me fais pas d'illusion. Tu viens de passer une heure avec Blaireau et, sans avoir eu besoin d'écouter aux portes, je sais ce qu'il t'a raconté.

Je suis coupable, je suis pris, je paye.

— En effet, je suis au courant de tout. Ce que tu as fait est très grave. T'en rends-tu compte, Michel? D'apprendre que tu étais l'amant de Mme Blaireau, je fus cruellement blessée; mais ceci est peu de chose au regard de ta conduite envers le mari que tu bernes d'une façon abominable et dont tu acceptes de l'argent.

— Bien que j'aie été victime des circonstances, mon cas est indéfendable. Je le sais. Voilà pourquoi je te délivre d'un mari aussi compromettant.

Et il reprenait l'empaquetage de ses papiers, de ses livres...

— C'est tout ce que tu trouves à me dire avant de me quitter... pour toujours... Pas la moindre émotion, le moindre regret?...

— Dans ces cas-là, si l'on s'attendrit, si l'on

pleure, on risque de paraître jouer la comédie pour se faire pardonner.

— Que vas-tu devenir?

— Je me le demande.

— Arrête un moment de ficeler ces paperasses. Tu n'es pas si pressé; à moins qu'on ne t'attende.

— Personne ne m'attend et je ne sais même pas l'adresse que je donnerai au chauffeur du taxi dans lequel je vais descendre ces colis.

— Alors ça te fait tout de même un peu de peine de partir?

— Beaucoup de peine.

— Vraiment?

— Oui; mais il le faut.

— Et si je te pardonnais?

— Ce n'est pas possible.

— Si, Michel. Les hommes connaissent mal les femmes. Nos cœurs ne se ressemblent pas. Chez vous, ce qui domine, c'est l'amour-propre, une forme de l'orgueil. Vous vous faites un point d'honneur de ne jamais oublier les torts qu'on eut vis-à-vis de vous. Nous, ce que nous n'oublions jamais, c'est le bonheur qu'on nous a donné.

Emerveillé, Michel la regardait de ses grands yeux où pointaient des larmes.

Elle ouvrit ses bras; il s'y précipita et le pardon fut scellé.

Lorsqu'ils se mirent à table, Rosa observa que Palavas était soucieux.

— A quoi penses-tu?

— Tu m'as pardonné. Mais... Blaireau? Il parlait de déposer des plaintes...

— Il n'en déposera aucune. J'ai tout arrangé.

— Que de reconnaissance je te dois!

Et ce furent à nouveau des protestations, des caresses, des larmes, des serments.

Après quoi, le repas fut avalé de grand appétit.

Tandis qu'ils achevaient le dessert, le chef de cabinet du garde des Sceaux se fit annoncer. C'était un ami. On l'invita à prendre le café. Il apportait à la Bâtonnière les félicitations du ministre. Ensuite il rappela l'usage gracieux adopté par la Chancellerie de décorer le chef de l'Ordre.

— Donc, dit-il, madame la Bâtonnière, je vais vous prier de bien vouloir me donner les renseignements nécessaires pour la rédaction du décret.

— Inutile, répondit Me Dupont de Bazoches.

— Vous refusez la croix?

— Pour moi, oui, mais il est de tradition, je crois, que le ministre autorise le Bâtonnier à désigner un de ses confrères qui recevra la distinction à sa place.

— C'est exact.

— Dans ces conditions, je demande à M. le

Ministre de bien vouloir donner à Mᵉ Michel Palavas la croix qu'il me réservait.

— Bravo! Charmant! s'écria le chef de Cabinet.

Et, s'adressant à Palavas :

— Permettez-moi, cher monsieur, de vous féliciter. Je serai le premier. Il n'y a que les femmes pour trouver ces attentions délicates. Tout le monde applaudira. La croix ne sort pas de la maison.

XIX

L'AUTOMNE

La Bâtonnière décida de prendre ses vacances avant la fin de l'année judiciaire. Son docteur l'y engageait vivement. Les effets du surmenage supporté sans répit durant les six derniers mois se faisaient sentir. Le sommeil fuyait, la tension montait. Il était grand temps de se reposer. Le départ fut fixé au 1er juillet. Où irait-on? Palavas, d'un air tout à fait désintéressé, rapportait les éloges que certains confrères faisaient des plages méditerranéennes. Bandol, le Lavandou, Sainte-Maxime, Saint-Tropez, Saint-Raphaël, Juan-les-Pins... Rosa faisait « celle qui ne comprend pas », parce qu'elle comprenait trop où tendait son cher Michel. Rien à lui reprocher depuis le 10 juin. Prévenant, affectueux, reconnaissant. Mais elle connaissait « son oiseau »; cette sagesse ne durerait pas éternellement. A la première occa-

sion l'oiseau s'envolerait. Et, là-bas, les occasions ne manqueraient pas. Elle imaginait Michel, beau comme un jeune dieu, exposant sous le soleil éclatant sa nudité parfaite, à peine cachée par un léger accessoire, plutôt voilette que bandeau.

— Ne me parle pas de ces pays, dit-elle un jour. Je déteste la chaleur et les moustiques. Nous irons en Suisse.

Palavas eut préféré autre chose, mais il ne formula pas la moindre objection.

Mᵉ Dupont de Bazoches voulut que le cas Blaireau fût définitivement réglé avant son départ. A tous égards il lui était impossible de conserver cette clientèle. Ignorant le rôle perfide joué par Mᵉ de Monboron elle eut la délicate pensée de conseiller à l'entrepreneur de revenir chez son ancienne avocate. Il accepta. Mᵉ de Monboron vint remercier la Bâtonnière, lui exprima sa reconnaissance, l'assura de son fidèle dévouement. Elles devinrent grandes amies et se tutoyèrent.

Le 1ᵉʳ juillet le couple partit, Rosa espérant une nouvelle lune de miel. En voiture ils gagnèrent Bâle puis Lucerne. Michel paraissant s'ennuyer, on ne séjournait que quelques jours dans un endroit. La Bâtonnière ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. Les préparatifs de voyage sont toujours plus beaux que le voyage lui-même. Rien n'y manque; on y met tout ce que l'on souhaite. Lorsqu'elle étudiait les iti-

néraires, Rosa évoquait les amants romantiques qui avaient voulu donner pour cadre à leurs amours et à leurs rêveries les hautes montagnes, les glaciers, les forêts, les torrents, les lacs... La comtesse d'Agoult, Listz, George Sand, Byron...

Elle ne retrouvait ni leurs traces ni leurs émotions. Un jour, sur le bord du lac de Wallenstein, ayant demandé à un habitant de lui indiquer où était la maison de Listz, le brave homme, après quelques minutes de réflexion, lui avait conseillé de s'adresser au bureau de poste.

Vers le milieu d'août, le mauvais temps arriva. La pluie, connaissant le pays, s'y considère un peu comme chez elle et ne se gêne pas.

— Impossible de vivre ici à moins d'être escargot, gémissait Palavas.

Rosa comprit qu'elle ne pouvait, à elle seule, remplacer le soleil absent, et elle décida de gagner les lacs italiens.

Michel était enchanté; il espérait qu'on pousserait jusqu'à Venise.

— Nous verrons, répondit Rosa, bien décidée à n'y pas aller. Elle ne tenait pas à recommencer l'aventure de Musset et de George Sand parce que, cette fois, les rôles seraient renversés. C'était dans les bras d'un Pagello féminin qu'elle imaginait le séduisant Michel.

Sans joie ni tristesse s'acheva le mois de septembre.

Le temps était venu de regagner Paris. Ils s'arrêtèrent à Fismes. Mme Dupont déclinait rapidement. Elle ne sortait plus guère. Tout le jour, on la voyait assise près de sa fenêtre et lisant, le rideau levé, un livre rouge doré sur tranche. C'était un prix décerné jadis à Rosa, lorsqu'elle était à l'Institution Jeanne-d'Arc. Arrivée aux dernières pages, Mme Dupont ne se rappelait plus ce que contenaient les premières; alors, elle recommençait indéfiniment. Affaiblissement pénible, certes, mais qui a l'avantage de simplifier à l'extrême la question des bibliothèques.

Désirant dissiper l'impression laissée par l'état de sa mère qui ne tenait plus que des propos enfantins, elle se fit conduire à Bazoches.

Désillusion plus grande encore. Des gens qu'elle avait connus, aucun ne restait. Les uns étaient partis on ne savait où, les autres étaient dans le cimetière. Avec son mari, elle entra dans le café où jadis claironnait la jovialité perpétuelle de Sébastien Dupont, son père.

Au comptoir était assise une femme sans âge, les seins en paquets de linge sale, la chevelure non peignée, le teint huileux. Tandis que son index livrait une lutte désespérée contre un ennemi invisible, dans les profondeurs de sa narine droite, elle promenait sur la salle un regard indifférent et stupide.

Dans cet estaminet autrefois clair et pim-

pant, tout dégoûtait. Sur le carrelage brisé, de la boue et des crachats. Les murs étaient couverts d'odieux chromos publicitaires. Sur les tables poisseuses, depuis un temps lointain, des verres de toutes dimensions avaient inscrit leur passage en des ronds enchevêtrés qui formaient une rosace de crasse.

Ils ne purent boire les consommations qu'on leur servit.

Rosa se leva et sortit pour faire un tour dans la prairie. Mais le sol était détrempé par les pluies récentes, et un vent d'Est venait de se lever qui la chassa frissonnante vers sa voiture.

— Vite à Paris! cria Palavas.

Le chauffeur ne demandait que cela. Il était impatient de retrouver sa petite amie et le bar de la rue Louise-Michel où, avec d'autres as du volant, il disputait d'interminables parties de belote.

Tel un bolide, la voiture filait sur la route nationale. Ainsi que des décors arrachés, les arbres, les champs disparaissaient dans le sillage de l'auto.

Jusque-là, particulièrement entre Bazoches et Braine, Rosa exigeait une allure modérée lui permettant de savourer la joie mélancolique du retour aux paysages familiers. Elle évoquait ses souvenirs d'enfance, les promenades dans la camionnette paternelle et aussi les souvenirs historiques qui jalonnent cette

route. Que de récits elle avait lus ou entendus! Sur cette voie, alors pavée, avaient défilé les cortèges des rois de France allant se faire sacrer à Reims. Sous le porche de la petite église de Courcelles, Napoléon Ier s'était abrité contre la pluie, alors qu'impatient de connaître Marie-Louise épousée par procuration, il avait brusquement quitté Compiègne, courant au-devant de l'Impératrice. Et les anecdotes foisonnaient.

Maintenant, rien de cela ne l'intéressait. Elle fermait les yeux, et, loin de trouver l'allure trop vive, elle l'eût voulu plus rapide encore.

Brusquement venait de la saisir l'appréhension de la vieillesse.

Elle était dans sa quarante-sixième année.

Pour certaines femmes, c'est l'époque d'une aimable maturité; mais, elle, les excès de travail, et d'autres aussi, l'avaient usée prématurément. Elle s'en rendait compte.

Tous les succès ardemment désirés au temps de la jeunesse, elle les avait obtenus, mais la jeunesse était partie, l'abandonnant au terrible tournant. Clos le doux chemin promenant son caprice fleuri à travers les enchantements; maintenant, elle avait le pied sur la descente rocailleuse que personne ne remonte.

Récemment encore, lorsque la pensée de la fuite du temps touchait son esprit, elle la chassait facilement. On verrait bien... En atten-

dant, jouissons de notre reste... et puis, chaque âge a ses plaisirs... etc.

Mais, aujourd'hui, chaque effort pour chasser cette pensée l'enfonçait davantage.

Elle se rappelait l'effroi de Ninon de Lenclos quand, au cours d'une conversation, le duc de La Rochefoucauld lui dit : « L'enfer des femmes, c'est la vieillesse. »

Pour l'éternelle adulée, ces paroles furent comme un coup de poignard; elle sentit brusquement le mensonge des flatteries égrenées par ses adorateurs, et n'eut plus qu'une pensée : échapper à cet enfer. N'ayant trouvé aucun réconfort dans la philosophie, elle versa dans la dévotion.

Qu'allait-elle faire, elle, Rosa?

La solution n'était pas trouvée lorsque la voiture s'arrêta rue Ninon-de-Lenclos.

***

La reprise des occupations professionnelles et les charges du bâtonnat apportèrent un dérivatif efficace.

Néanmoins les pensées affligeantes n'avaient pas quitté l'esprit de Me Dupont de Bazoches. Endormies durant les heures d'activité, elles s'éveillaient quand venait la pause et reprenaient leur œuvre de découragement.

Comme Ninon, Rosa avait essayé des phi-

losophes, relu les stoïciens, et particulièrement Sénèque. Elle ne tira aucun secours de ces lectures qui lui parurent aussi vaines qu'ennuyeuses.

Toute sa vie passée l'éloignait de la dévotion. Alors, en désespérée, elle se porta vers l'épicurisme dont la pratique s'exerça surtout en divertissements gastronomiques.

Depuis trop longtemps absorbée par son travail, elle ne prenait plus d'exercice. L'épicurisme s'ajoutant à l'inaction, elle devint énorme. Ce qui restait de la beauté de son visage fondit dans la bouffissure des chairs couperosées.

Son médecin, ses amies essayaient de la raisonner. Peine perdue.

Les plus grands efforts pour arrêter cette destruction furent faits par Marie-Louise La Paumelle.

Le Président était mort en 1962, d'une crise de foie, avant l'achèvement de son septennat et avant que son épouse ait pu réaliser son rêve d'installer un berceau à l'Elysée.

Les derniers jours du Président avaient été désolés. En quelques semaines, la mort lui avait enlevé ses vieux camarades, le Dr Thyreaux et l'architecte Pignon. A son âge, gémissait-il, on ne refait pas de camarades, surtout pour jouer au billard et au jacquet. Alors, il ne savait à quoi s'occuper, les journées lui semblaient interminables. Sa vie jusqu'alors si

douce était subitement désenchantée. Entre les repas, il demeurait inerte et silencieux. De ses yeux éteints les larmes coulaient sans qu'il les essuyât. Lorsqu'elles arrivaient aux lèvres, il les léchait lentement.

Marie-Louise se désolait devant cet état lamentable. Rosa venait lui tenir compagnie, essayait de la réconforter, bien qu'elle n'eût aucune illusion sur le sort de La Paumelle.

« Un soliveau taillé dans un saule pleureur », répondit-elle à des gens qui lui demandaient des nouvelles du Président.

La République ne fut pas ingrate; les Chambres votèrent une confortable pension à la veuve, et un sénateur du département où La Paumelle avait poursuivi sa carrière politique étant venu à mourir, le collège électoral envoya au Sénat la Présidente qui, maintenant, siégeait dans l'ancien fauteuil de son mari.

Elle avait à peu près le même âge que Rosa, mais, au contraire de celle-ci, était demeurée svelte avec un joli teint. Ce prolongement de jeunesse était dû à trois causes : le sport, la sobriété et une absence totale de tempérament.

Chaque dimanche, elles déjeunaient ensemble. Ce déjeuner dominical les réunissait chez Marie-Louise qui occupait un charmant appartement, en haut de l'avenue de l'Observatoire, d'où, par une large baie, l'on découvrait le Luxembourg et le panorama de Paris.

Elles aimaient, après le déjeuner, s'installer devant cette vue et passaient l'après-midi à évoquer leurs souvenirs de jeunesse.

Les années du lycée George-Sand y tenaient une grande place. Elles se revoyaient vêtues de l'uniforme juvénile et se promenant sous les tilleuls en se tenant par la taille.

— Te rappelles-tu, Rosa?

— Te rappelles-tu, Marie-Louise?

Une certaine mélancolie se mêlait à la douceur de ces évocations, principalement à l'heure où le soir commençait à semer sa cendre sur le paysage.

Un dimanche de février 1970 Marie-Louise, prenant prétexte de ce que Rosa venait de se servir un troisième verre d'Armagnac, lui dit :

— Rosa, tu n'es pas raisonnable.

— Ton Armagnac est excellent.

— Cela ne te vaut rien.

— On verra bien!

Et, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, elle envoyait au plafond la fumée de sa cigarette.

— Il semblerait que tu n'es pas heureuse!

— Le semblant est parfois vrai.

— Je ne comprends pas. Si tu n'es pas heureuse, qui le sera? Tu as été comblée.

— Reste à voir ce que tout cela vaut maintenant.

— Pourquoi ce désabusement? Tu aimais la vie, la conquête, tu étais passionnée...

— J'ai eu deux grandes passions : le féminisme et l'homme.

— Très drôle... j'aime mieux t'entendre parler ainsi...

— Rien de drôle dans ce que j'ai dit. Je combattais l'homme pour lui prendre le pouvoir, et le recherchais pour me donner à lui. Tout ceci est parfaitement conciliable, il me semble.

— Soit. Et tu n'as connu que des triomphes dans ces deux passions. Tu étais près de Denise Fleurier le jour de la victoire et tu as conquis le bâtonnat. Te voici, pour la postérité, une gloire du féminisme, peut-être la plus brillante.

— Vois-tu, Marie-Louise, ces conquêtes longtemps espérées, poursuivies, sont un peu comme ces contrées lointaines auxquelles on rêve depuis l'enfance. Dans l'imagination elles apparaissent merveilleuses et, le jour où l'on y aborde, que de déceptions!

— Alors le féminisme t'a déçue?

— Oui. Nous manquait la baguette du magicien qui métamorphose les êtres et les choses. Nous sommes toujours des femmes. Nous n'avons rien pris aux hommes, sauf quelques-uns de leurs défauts.

— Et les hommes?

— Ils ont pris les nôtres; si bien qu'en fin de compte cette révolution tapageuse n'aboutit à d'autre résultat qu'un échange de défauts.

— Je ne suis pas de ton avis! Passons à l'amour. Ta part fut généreusement taillée, me semble-t-il. Tu as un mari d'une beauté splendide. Toutes les femmes en raffolent.

— Et voilà qui devrait me réjouir, sans doute?

— Comment, tu serais jalouse, Rosa? Je ne te reconnais plus, toi, dont la volonté ne devait jamais se laisser asservir par les sens et dont la formule en amour était : « Bonjour... bonsoir. »

— Ah! laisse-moi, parlons d'autre chose.

— Pardon! aurais-tu renoncé à l'amour?

Rosa haussa les épaules.

— Les gens qui l'ont aimé n'y renoncent jamais. C'est comme le jeu. L'un et l'autre vous font souffrir, vous détruisent, et l'on continue à les servir, sans cesser de les aimer. Qu'un joueur ruiné touche une petite somme, vite, il court la jouer et la perdre.

— Donc, tu continues à miser au jeu de l'amour?

— Où prendrais-je ma mise? Regarde-moi.

Elle se leva.

— Qui accepterait cela?

— Tu exagères... Evidemment, vient un âge où ce serait folie pour une femme de chercher un partenaire parmi les jeunes gens; mais il y a des hommes dont la maturité n'est pas sans agréments.

— Je te les laisse.

— Et pourquoi?

— Imagine un gourmand ayant gros appétit et à qui l'on offrirait un festin composé d'une sardine.

— Tu touches là à une question troublante: l'inégalité du vieillissement sexuel chez l'homme et la femme. Mon amie Liliane Vespéra qui, je l'espère, entrera à l'Académie française à l'élection du mois prochain, a écrit sur ce sujet un magnifique poème.

— Que dit-elle?

— Malheureusement, je n'ai pas le volume ici; une amie l'a emporté.

— Peu importe, résume.

— Traité en vers, ce sujet délicat, scabreux, n'a rien de choquant, mais l'exposer comme cela, sans préparation...

— En voilà des manières! Qu'est-ce qui te prend? Avec cela que nous nous gênions à George-Sand!

— C'est vrai... toi surtout. Tu étais terrible.

— Allons, jeune innocente, imagine que tu as seize ans et parle sans artifices.

— Voilà : Liliane s'occupe d'abord de l'homme.

— Excellent début...

— En termes poétiques, elle rappelle que l'âge l'attaque aux sources mêmes de la vie. C'est là que sont portés les premiers coups de pioche. Et, par une contradiction cruelle, en

même temps qu'elle détruit la fonction, la nature laisse le désir continuer à vivre.

— Evidemment, c'est une sale blague; voilà pourquoi je me méfie des hommes mûrs.

— La femme, au contraire, rendue stérile par l'âge, conserve la possibilité de goûter les joies de l'amour, et cela, sans limites d'aucune sorte. Nous sommes donc favorisées.

— Voire!

— Et la poétesse a trouvé une image charmante. Elle nous compare à une demeure. Le temps peut en outrager la façade, le seuil ne vieillit jamais.

— Physiologiquement c'est exact. Mais qu'importe que le seuil reste intact si les visiteurs ne viennent plus?

— On lance des invitations.

— Avec la promesse d'un buffet bien garni.

— Pourquoi pas?

— Mais les invités ne s'occupent que du buffet; c'est à peine s'ils saluent celle qui les reçoit.

« Vois-tu, Marie-Louise, il ne faut pas se faire d'illusions. Notre vie amoureuse se divise en deux périodes. D'abord le temps des amants; il est fini pour moi. Ensuite le temps des profiteurs; j'y suis en plein.

— Oh! Rosa, quel vilain mot : les profiteurs!

— Oui, les profiteurs... les profiteurs de naguère!...

XX

L'AFFAIRE LOUVREUR

La Bâtonnière poursuivit son existence forcenée. Elle continuait à grossir. A la fin des repas, souvent le sommeil l'accablait. Ses nuits étaient agitées, peuplées de cauchemars. Elle eut des éblouissements, des saignements de nez. Mais elle ne tenait aucun compte de ces avertissements et refusait de laisser mesurer sa tension artérielle... Michel la négligeait de plus en plus. Elle en souffrait sans oser se plaindre ni réclamer, ne voulant, disait-elle, faire figure de vieille mendiante tendant la sébile.

Le 24 avril 1970 venaient, devant la première chambre du tribunal, les débats d'un procès en divorce qui excitait au plus haut point la curiosité publique. Mme Louvreur, propriétaire d'un grand magasin des Champs-Elysées, reprochait à son mari, plus jeune qu'elle et beau garçon, de la tromper avec une

de ses vendeuses. Malgré les efforts et les ruses de détectives réputés, l'épouse jalouse n'avait pu établir la preuve de l'infidélité qui, pour elle, ne faisait aucun doute.

Un soir on crut bien tenir cette preuve. Le mari dînait en cabinet particulier avec la vendeuse. Immédiatement alertée, Mme Louvreur, accompagnée d'amis et d'officieux, investit le restaurant. Elle s'installa dans un cabinet voisin et fit occuper un autre par des personnes de sa suite. Le beau Louvreur était encerclé. Il ne pouvait échapper. Lorsqu'il sortirait du salon, — et il faudrait bien qu'il finît par en sortir, — l'épouse outragée se précipiterait sur lui et sa complice; gifles, injures, tumulte, scandale; tout cela finirait au poste et le procès-verbal constaterait la présence des deux amoureux dans le même cabinet particulier, spécialement aménagé pour les rendez-vous galants.

Le complot, découvert par le personnel de l'établissement, fut aussitôt révélé à l'intéressé. Il achevait un potage bisque très relevé; il se crut perdu; sa compagne s'évanouit. Heureusement vint à leur secours le vieux maître d'hôtel Léon, préposé, en raison de son âge et de son expérience, au service des cabinets particuliers.

Il avait appartenu jadis au barreau et à la magistrature, disait-on, mais une fatale passion pour le jeu l'en avait écarté, puis, de

chute en chute, il était tombé dans son emploi actuel. Il ne s'en plaignait pas; d'abord parce que c'était un sage; ensuite parce que ses fonctions n'étaient pas sans agréments ni profits. Tandis que tout le monde perdait un peu la tête, Léon se souvint d'un cas analogue qui, un siècle auparavant, avait beaucoup diverti Paris. Mme S..., alors qu'elle soupait au café d'Orsay avec un « roi en exil », ayant appris que son mari venait de cerner l'établissement, fit appeler le patron, réclama un costume de mitron, qu'elle revêtit incontinent et, quelques instants après, une manne sur la tête, elle sortait en sifflotant et s'offrait même le malicieux plaisir de bousculer son mari qui n'y vit que du feu.

Profitant des enseignements de l'histoire, le maître d'hôtel engagea M. Louvreur à se déguiser en garçon de restaurant. Ce fut vite fait; et, les jambes enveloppées du tablier blanc, une serviette sous le bras, portant un plateau, le mari fila tranquillement.

Le maître d'hôtel, qui aimait le beau travail et avait un peu une âme de vaudevilliste, descendit ensuite dans la salle commune où dînait fréquemment un de ses très anciens clients, le baron Chignolle. Celui-ci souffrait de dîner seul et, dans ce cas, ne manquait jamais de demander à Léon de lui amener une jeune femme qui consentirait à lui tenir compagnie.

Justement, le baron était là, paraissant s'ennuyer terriblement.

— Monsieur le Baron est seul?

— Hélas!

— Monsieur le Baron veut-il profiter d'une occasion exceptionnelle?

— Comment donc!

— Un monsieur et une dame avaient retenu le 12; et voilà qu'après le potage le monsieur reçoit une nouvelle qui l'oblige à partir immédiatement, de sorte que la petite est seule, en carafe.

— Gentille?

— Charmante, élégante, tout à fait au goût de monsieur le Baron.

— Alors je monte. Vous êtes un génie, Léon!

— Attendez que je la prépare. Lorsque tout sera arrangé, Gaston vous préviendra.

Léon expliqua à la jeune femme que l'on pouvait jouer un bon tour à « la mère Louvreur ».

Un homme du monde — et du meilleur — consentait à prendre la place du fugitif.

La jeune femme, elle aussi, trouva l'idée géniale et c'est avec le plus avenant sourire qu'elle accueillit le baron.

La venue de celui-ci n'avait pas échappé aux assiégeants. Ils tinrent conseil. La majorité penchait pour le maintien du plan : attendre la sortie des coupables. Mme Louvreur, qui

n'était plus maîtresse d'elle-même, réclamait au contraire une action immédiate. On enfoncerait la porte s'il le fallait.

— Pour le moment, ils sont trois, objecta l'un des temporisateurs, et la présence de ce tiers donne à la réunion une garantie de correction.

— Vous n'êtes qu'un daim, rugit la jalouse. Ce bonhomme qui vient d'arriver est certainement un vieux saligaud et, dans quelques instants, ce cabinet abritera des horreurs. Laissons-leur un quart d'heure pour se mettre en train; et ensuite, à l'assaut!

Le quart d'heure écoulé, telle une furie, Mme Louvreur s'élançait sur la porte du 12 qu'elle martelait de coups de poing et de coups de pied. Grand émoi. Le personnel se saisit d'elle et l'immobilisa.

— Pourquoi ce tapage? demanda Léon avec une sévère dignité.

— Mon mari est avec sa maîtresse dans ce cabinet.

— Vous faites erreur, madame; nous aurions le droit de vous expulser, mais, afin de mettre fin à votre scandale, je vais vous confondre.

Et il ouvrit la porte.

Dans une tenue impeccable, la jeune femme et le baron, séparés par la table, suçaient des écrevisses.

Flegmatique, le baron ajusta son monocle, toisa la furie et dit au maître d'hôtel :

— Il s'agit sans doute d'une noce de province qui a trop copieusement festoyé. Veuillez nous en débarrasser.

Déconfite, Mme Louvreur se retira avec sa suite. Tous ces gens se regardaient, ne comprenant plus. Comment Louvreur avait-il pu disparaître? Cela tenait du prodige. Sur le trottoir, la commerçante menait grand bruit; elle accusait le détective de s'être fichu d'elle. Son mari n'était pas dans ce cabinet. Comment aurait-il disparu? Non par la cheminée, pour la raison suffisante qu'il n'y en avait pas, et, d'autre part, elle avait relevé la nappe et regardé sous la table. On avait voulu la faire marcher; elle ne paierait rien; elle le jurait. Les agents les firent circuler.

Invoquant cette scène scandaleuse, le mari demanda le divorce. La femme répondit par une demande reconventionnelle. Mais elle manquait de preuves formelles.

Ce n'était pas tout; la jeune vendeuse, chassée le lendemain, introduisait contre sa patronne une demande en cinq cent mille francs de dommages-intérêts, pour brusque renvoi et atteinte à son honneur. Elle produisait un certificat de virginité, délivré par le professeur d'anatomie de la Faculté de médecine. Voilà qui apportait dans les débats une note inattendue et troublante.

Dans les salons, les couloirs de théâtre, les cafés, on ne parlait que de cette affaire.

Mme Louvreur avait confié ses intérêts à la Bâtonnière.

Sûrement, il y aurait à l'audience une affluence énorme et Me Dupont de Bazoches voulait briller.

La veille, elle revit le dossier avec Me Suzanne Poirier, sa première secrétaire, à qui elle confiait la préparation des grandes causes.

Elle aurait voulu se reposer ensuite, demeurer chez elle, car la plaidoirie du lendemain réclamerait un gros, un très gros effort. Malheureusement, elle avait accepté de présider le dîner du Palais Rural à « la Carpe qui chante ».

Ce fut un dîner copieux et soigné. Les convives affectant des allures champêtres singeaient les paysans, en imitaient l'accent. On mangea beaucoup, on but davantage. Sur la fin, quelques confrères complètement ivres disaient des bêtises énormes.

Il était minuit lorsque la Bâtonnière partit.

« Ce n'est pas raisonnable! » pensait-elle dans la voiture qui la ramenait rue Ninon-de-Lenclos.

La nuit fut mauvaise. Transpirations, insomnie, cauchemars. Lorsque venait le sommeil, des visions de son enfance surgissaient. Elle voyait ses parents, Périn l'instituteur, Denise Fleurier... Tous avaient un air grave et

triste. Sa mère pleurait. La gorge en feu, trois fois elle se leva et but de grands verres d'eau. A la pointe du jour, la fatigue l'endormit. Elle qui chaque matin était à sa table de travail dès huit heures ne se réveilla qu'à neuf heures.

— Faites venir la cuisinière, dit-elle à la femme de chambre, il est temps que je commande le déjeuner.

— Mlle Poirier déjeune avec moi, dit-elle au cordon bleu.

— Et Monsieur?

— Il déjeune dehors.

— D'abord des huîtres; c'est la fin. Ensuite une belle sole grillée. Pour le rôti, que proposez-vous?

— Un gigot d'agneau avec les haricots que Madame aime tant.

— Parfait. Comme dessert : une tarte. Nous déjeunons à onze heures.

Ensuite, elle se leva, prit un bain très chaud et se fit frictionner à l'eau de Cologne, des pieds à la tête. Mais, lorsqu'elle fut habillée, elle avait la tête lourde et les jambes molles.

— Je ne suis guère en train! soupira-t-elle.

Et, avant de gagner son cabinet, elle s'arrêta au fumoir pour boire un whisky-soda.

— Ça va mieux, dit-elle en soufflant.

Mlle Poirier l'attendait. Ensemble elles reprirent le dossier. La Bâtonnière relisait les pièces et jetait des annotations. A onze heures

le valet de chambre annonça que le déjeuner était servi.

— Il faut prendre des forces, déclara Mᵉ Dupont de Bazoches.

Alors elle avala deux douzaines d'huîtres arrosées d'un Chablis authentique. La sole fut expédiée vivement, Rosa l'ayant déclarée exquise. Ensuite vint le tour du gigot. Elle en mangea trois grosses tranches. Quant aux haricots, elle en mit dans son assiette la valeur d'une gamelle, et but à elle seule une bouteille de Bourgogne. Mᵉ Suzanne Poirier était médusée.

— Vous aimez les haricots? dit-elle.

— Ceux-là sont merveilleux. Ils viennent de Vasseny, un village du Soissonnais. On les récolte pour moi. Lorsque je les mange, j'entends sonner les cloches de mon pays.

— L'image est charmante.

— Elle est de Verlaine; mais il l'employait pour autre chose que des haricots.

Après le café pris à table, la Bâtonnière but un grand verre de fine Napoléon.

— Me voici en état, dit-elle en reposant le verre. Partons.

***

La salle d'audience était pleine à craquer. Mᵉ Dupont de Bazoches eut grand mal à gagner la barre.

Installée, elle promena ses regards sur l'assistance. Beaucoup de visages sympathiques, mais aussi quelques-uns où perçait l'espoir de relever des signes d'affaiblissement de son talent. L'écho de propos désobligeants lui était parvenu. Son magnifique don verbal diminuait, disait-on. Alors qu'autrefois les mots jaillissaient en cascades éblouissantes, maintenant ils sortaient sans éclat, parfois même elle devait les chercher.

Le procès Louvreur allait lui fournir l'occasion de montrer qu'elle était en possession de tous ses moyens.

Lorsque la parole lui fut donnée, elle commença sa plaidoirie avec une aisance et une autorité qui rassurèrent ses amis et partisans.

Elle avait décidé de plaider non pas en avocat qui suit ses notes, lit des documents et se perd dans un exposé glacial rebutant l'attention; elle voulait une plaidoirie ardente, animant les faits sous un jour favorable à sa cause, et où elle ferait jouer ses dons merveilleux d'improvisatrice.

Pour commencer, ce fut une présentation impitoyable des hommes qu'elle appelait « les maris-frelons », paresseux, inutiles, égoïstes et cruels.

Le tableau était magnifique.

Beaucoup, dans la salle, comprenaient que certains des traits décochés à Louvreur visaient Michel Palavas.

Non, les mots ne venaient pas péniblement.

Le cerveau, excité par l'alcool, était en pleine action; jamais la puissance verbale de l'avocate ne s'était manifestée avec autant de force.

Toute l'assistance était suspendue aux lèvres de la Bâtonnière. Emportée dans une période enflammée, elle décrivait le sort des malheureuses qui, en même temps qu'elles voudraient resserrer les liens qui les attachent à l'homme qu'elles chérissent, sentent que celui-ci s'efforce de les détendre pour se libérer, s'enfuir. Mais, avant de s'éloigner, fort de son pouvoir sur l'être qui ne vit que pour lui, il l'exploite et le torture jusqu'à la Mort.

Comme elle achevait de lancer le mot : « la Mort », elle s'écroula.

Grand émoi. Le garçon se précipita pour la relever, mais ne put y parvenir. Elle était trop pesante. L'huissier courut dehors et revint avec un autre garçon et deux gardes. A eux quatre ils portèrent l'avocate dans le cabinet du Président.

Le médecin du Palais ne put que constater le décès provoqué par une hémorragie cérébrale.

La nouvelle se répandit aussitôt, causant une émotion profonde.

Le président de la Cour d'appel, le procureur général, le procureur de la République vinrent saluer la dépouille de la Bâtonnière.

On l'avait étendue sur un canapé; une serviette cachait le visage qui était horrible.

Dans l'énorme figure congestionnée s'ouvraient des yeux qui semblaient agrandis par l'épouvante, et la bouche était affreusement tordue.

On cherchait partout Me Michel Palavas. Il demeurait introuvable.

Alors, sans plus l'attendre, on fit transporter le corps rue Ninon-de-Lenclos.

XXI

L'APOTHÉOSE

Tandis que ces événements se déroulaient au Palais de justice, Me Michel Palavas déjeunait joyeusement à Saint-Germain.

Depuis un certain temps, Mme Christiane Lardeur, titulaire de la plus importante charge d'agent de change, faisait une cour pressante à M. Palavas. Celui-ci résistait, non par vertu, mais parce que sachant que l'attente nourrit le désir.

D'autre part, il savait aussi que l'attente ne doit pas durer trop longtemps.

Pour ces raisons, il avait accepté de déjeuner avec l'agent de change qui l'emmena dans une villa enfouie sous la verdure et destinée à ses divertissements galants.

La journée s'était passée admirablement au gré de chacun. Michel avait reçu un magnifique porte-cigarettes en or. Comme il s'apprêtait à l'ouvrir, la financière l'arrêta.

— Quand tu seras seul, chéri... une surprise.

Michel comprit et glissa l'étui dans sa poche.

Vers cinq heures, ils reprirent le chemin de Paris. A la porte Maillot, un encombrement arrêta la voiture, et Michel, sur le journal offert par un camelot, lut, imprimé en gros caractères, ce titre : *la Bâtonnière des avocats meurt à la barre.*

Il s'empara du journal et, lorsqu'aucun doute ne fut plus possible, sortit naturellement de ses lèvres la brève exclamation par laquelle, en France, se traduisent la surprise et les grands mouvements de l'âme.

— Quelle histoire! soupira Mme Lardeur.

***

Le premier soin de Michel, qui avait grand souci de l'étiquette, fut de gagner sa chambre et de changer de vêtements. La jolie chemise de soie, la cravate assortie, le complet printanier cédèrent la place à une chemise blanche empesée et à un costume strictement noir.

Ensuite, dignement, à pas mesurés, Palavas pénétra dans la chambre mortuaire.

La Bâtonnière était allongée sur le lit qu'elle écrasait de sa masse énorme.

Mlle Suzanne Poirier et la femme de chambre attendaient le mari pour les décisions à prendre.

— Je réglerai demain matin tous les détails relatifs aux obsèques. Demandez des religieuses qui veilleront et faites placer deux cierges; pas trois surtout, cela porte malheur. A toutes les personnes qui se présenteront, répondez que je ne reçois pas. A demain!

Dans sa chambre, il ne savait que faire. Penser le fatiguait et la lecture l'ennuyait.

— Une journée qui avait si bien commencé! soupira-t-il.

Sur la table brillait l'étui à cigarettes qu'il n'avait pas eu le temps d'ouvrir. Ayant pressé sur le fermoir, il trouva un chèque parfumé. A la vue du chiffre, son visage s'éclaira d'un sourire de satisfaction.

— Elle est vraiment gentille! dit-il.

A ce moment arriva le bruit d'une discussion dans l'antichambre. Il prêta l'oreille et reconnut la voix de Pychène qui se heurtait à la consigne de ne recevoir personne.

Heureux de cette compagnie qui lui arrivait, Mᵉ Palavas mit fin à la discussion en accueillant son vieux copain.

Pychène le serra sur sa large poitrine et l'embrassa avec de bruyants gémissements.

— Viens chez moi, dit Michel en se dégageant.

— Alors, mon pauvre vieux, dit le peintre plus calme, voilà ton bâtonnat raccourci de six mois.

— Eh! oui. Que veux-tu?... la Fatalité.

— Quelle garce! C'est de la Fatalité que je parle... Je rentrais chez moi pour dîner, lorsque j'ai vu les journaux; je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici.

— Alors tu n'as pas dîné?

— Naturellement...

— Je vais te faire servir quelque chose.

Après une molle résistance, Pychène accepta de passer dans la salle à manger.

La cuisinière apporta le reste du gigot. Pychène le dévora jusqu'à l'os et vida une bouteille de vin.

— Et toi, Michel, tu ne manges pas? interrogea-t-il sur le ton de la compassion.

— Je n'ai pas d'appétit.

— Il faut te forcer, Michel. Je me rappelle ce que disait ma grand'mère — une femme épatante, tu l'as connue : « Les peines vous creusent; il faut se soutenir. » C'est pourquoi chez nous on offre un bon repas à ceux qui viennent aux enterrements.

La cuisinière reparut avec la moitié d'un poulet froid auquel Pychène fit le même sort qu'au gigot. Ensuite, mis à son aise, il réclama du fromage et une autre bouteille.

Cette bombance inattendue le fit verser dans l'attendrissement. Il célébra les mérites de la Bâtonnière et regretta de n'avoir pas peint son portrait.

— Tu peins beaucoup en ce moment? demanda son ami.

— Autant que je peux.

— Et « la femme au bourriquot »?

— En panne.

— Ah bah!

— Mon modèle m'a plaqué.

— Je croyais que c'était ta maîtresse?

— Justement. Elle s'est mise en ménage avec un Auvergnat qui tient une épicerie-buvette rue de la Huchette. Quel affront! Mais que veux-tu, les femmes, maintenant, sont incapables de comprendre les artistes. Triste époque! Toi tu me comprends.

Et il lui serra les mains.

— Dans les circonstances que tu traverses, ajouta-t-il, on a toujours besoin d'un ami de confiance pour certaines démarches. Dispose de moi.

Palavas le remercia; sûrement il userait de son offre et il lui glissa un billet de cinquante francs pour ses débours éventuels.

— Tu descends prendre un bock? demanda le peintre après l'avoir remercié.

— Impossible... les convenances.

— C'est vrai! Ce n'est pas que je les ignore les convenances; mais je n'y pense jamais; j'ai toujours la tête dans la peinture.

*
**

Le lendemain, derrière le bureau de la Bâtonnière, Me Michel Palavas reçut les vi-

sites et régla les obsèques dans tous les détails. Il avait la dignité d'un Prince-Consort donnant des ordres pour les funérailles de la Reine.

La Ville de Paris avait décidé de prendre à sa charge tous les frais.

Les obsèques eurent lieu le 27 avril.

Elles furent grandioses et émouvantes.

Tous les barreaux de province s'y firent représenter. La Cour de Cassation, la Cour d'Appel, le Tribunal Civil, le Tribunal de Commerce, le Conseil d'Etat, la Cour des Comptes, les Facultés, l'Institut envoyèrent d'imposantes délégations. Le Président de la République délégua le général chef de sa maison militaire. Mme Ratisbonne, garde des Sceaux représentait le gouvernement, assistée de quatre ministres et de trois sous-secrétaires d'Etat. Le Conseil Général, le Conseil Municipal apportèrent également leur hommage.

Le Palais ferma en signe de deuil.

La cérémonie religieuse avait lieu à Notre-Dame, sous la présidence du Cardinal-Archevêque.

Le cortège partit à dix heures de la rue Ninon-de-Lenclos.

Il y avait douze chars de fleurs.

Sur le corbillard, rien d'autre que la robe et la toque placées sur le cercueil de la Bâtonnière. Me Palavas en avait ainsi décidé.

Immédiatement derrière le corbillard marchait l'huissier de l'Ordre, en habit à la fran-

çaise et culottes courtes, portant sur un coussin le bâton, magnifique masse d'argent ciselée, offerte à l'Ordre par le P. A. F. après l'élection de la Bâtonnière.

Puis, à un intervalle de dix pas, complètement isolé, s'avançait Me Palavas.

Don Juan en personne.

Il était drapé dans une longue cape noire à haut col de velours. Epinglée sur le côté gauche brillait la croix de la Légion d'honneur, en or et pierres fines, que lui avait offerte Rosa. On n'apercevait qu'une partie de sa main gantée de blanc et qui maintenait les plis de la cape. Aucune coiffure. Au-dessus du front mat, droit et sans rides, se déroulaient les ondulations de l'admirable chevelure brune qu'animait délicatement la brise printanière.

Qu'il était beau! Les femmes, littéralement le suçaient des yeux; elles ne regardaient pas le corbillard; tout le succès allait à Michel Palavas qui avançait, les regards comme fixés sur la cime d'un rêve.

Le cortège traversa la place du Châtelet, le Pont-au-Change. Son arrivée sur le quai fit s'envoler les bandes de pigeons qui ont élu domicile dans la tour de l'Horloge. Ce sont, d'après une légende, les âmes des plaideurs plumés par les gens de justice. Leur nombre croît chaque année.

Les drapeaux étaient en berne.

Lorsque le cercueil fut en face de la grille

du Palais de Justice, le cortège s'arrêta. C'était l'adieu de la Bâtonnière à ce Palais encore plein du bruit de ses succès.

Une immense écharpe de deuil barrait les colonnes du péristyle. Sur les marches du grand escalier se pressait une foule recueillie.

Au milieu de la cour de Mai, formant un cercle parfait, attendait la Fanfare des avocats. Exceptionnellement, les exécutants portaient la robe et la toque. La grosse caisse était voilée de crêpe.

Mystérieuse influence de la Mort! Ces avocats n'ayant, peu de jours avant, que haine et sarcasmes contre Rosa Dupont de Bazoches et toutes les femmes qui leur avaient enlevé les plaidoiries de la bouche, aujourd'hui se défendaient mal contre l'émotion.

La baguette tremblait aux doigts de Me Ladoucette, leur chef.

Me Pinson, maigre comme Ugolin avant qu'il eût dévoré ses enfants, avec sa face morne de poseur de sangsues et qui jouait de la flûte comme un séraphin, ne pouvait retenir ses larmes. Elles coulaient dans les ravines de ses joues, puis, après avoir glissé le long de la flûte inclinée, s'écrasaient sur le pavé.

Me Alcide Babillotte, lui-même, joyeux drille et saxophone solo, éprouvait un tel trouble qu'un sanglot lui échappa. L'instrument le reçut et le rendit amplifié, au grand dommage de l'ensemble musical; mais personne ne s'en

aperçut. Dans une cérémonie funèbre, un sanglot n'est jamais déplacé.

Après l'exécution de la symphonie, le cortège reprit sa marche, et par le Quai-aux-Fleurs, gagna Notre-Dame. Le Bourdon sonnait le glas.

Quand, porté par six vigoureux gaillards, le cercueil franchit le seuil de la cathédrale, les grandes orgues lâchèrent dans la nef les cataractes de leurs ondes puissantes.

Ce fut une magnifique cérémonie. La Ville avait bien fait les choses.

On entendit « Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois », puis « la Société des concerts du Conservatoire » exécuta à la perfection l'émouvant *Stabat* de Pergolèse.

Beaucoup pleuraient. Seul Michel Palavas, constamment debout, demeurait impassible dans sa fière beauté.

La Bâtonnière devant reposer dans le tombeau de sa famille, à Bazoches, les discours furent prononcés sur le Parvis. Il y en eut huit.

Tous, dans des styles différents, célébraient la défunte.

Mme Paingelé, député de Soissons, vanta la région qui avait vu naître la Bâtonnière. Avec une insistance particulière, elle rappela que, le siècle précédent, un autre avocat, également Bâtonnier, était mort en plaidant dans la même chambre : Me Paillet. Il était né à Soissons,

avait défendu Madame Lafarge, et sa statue se dressait dans la cour de l'Hôtel de Ville de sa cité natale. Elle promettait que prochainement la statue de Me Rosa Dupont de Bazoches voisinerait avec celle de son devancier. C'était comme l'annonce d'un mariage posthume. On imaginait ces deux gloires du barreau parisien devisant la nuit, sous la molle clarté de la lune. Quelques personnes trouvèrent que cette député poussait trop loin sa passion régionaliste. On eût dit qu'elle voulait attribuer à Soissons, en plus de sa spécialité des haricots, celle des Bâtonniers mourant à la barre.

La présidente du P.A.F. fut lyrique. Rosa Dupont de Bazoches était la grande pionnière du féminisme. Elle avait été la première femme obtenant le bâtonnat, elle était aussi la première femme mourant en plaidant. Elle demeurerait dans l'histoire la grande innovatrice.

XXII

LE RETOUR A LA TERRE

Me Palavas ayant revêtu un costume plus simple, suivit en voiture le fourgon qui gagnait Bazoches. Mlle Suzanne Poirier l'accompagnait.

C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, mais en paraissant moins.

Intelligente, instruite, laborieuse, consciencieuse, avec un beau talent de parole, Me Dupont de Bazoches l'avait découverte et se l'était attachée. A l'ombre de la grande avocate, sa situation personnelle ne se développait pas; elle le sentait bien, mais la patronne était pour elle si gentille, si généreuse! Une catastrophe, cette disparition subite! Qu'allait-elle devenir? Son petit appartement, rue Charlotte-Corday, était insuffisant pour l'exercice de la profession. Ses rares clients personnels, elle les recevait dans le confortable Cabinet que la Bâtonnière lui avait installé chez elle. C'était donc toute une nouvelle existence à organiser. Grandes apparaissaient les difficultés qu'il

faudrait surmonter. Peu d'amis et pas d'amoureux, ses occupations l'absorbaient trop.

Cependant son visage était gracieux, illuminé par deux grands yeux où luisaient les reflets d'un feu intérieur. Les stagiaires malicieux prétendaient que ce feu n'était pas alimenté par le seul amour de la jurisprudence.

Ils arrivèrent à Bazoches quand le soir tombait. Le cercueil fut déposé dans l'église. Me Palavas s'entendit avec le curé pour la cérémonie. Elle aurait lieu le lendemain à dix heures. On déchargea les couronnes apportées par une voiture de déménagement.

— Nous allons coucher à Reims, dit Michel, lorsque tout fut réglé.

Ils descendirent dans le meilleur hôtel, place Drouet-d'Erlon.

— Chère amie, dit Michel, j'estime qu'il serait contraire aux convenances de dîner dans la salle du restaurant, et, si vous le voulez bien, nous nous ferons servir dans l'appartement.

Suzanne Poirier approuva.

— Quelle journée! soupira Palavas. Le défilé, la cérémonie, les discours! Je suis épuisé et j'imagine que vous êtes dans le même état.

La jeune fille en convint.

— Pour nous remonter, nous allons prendre un cocktail. Je connais quelques bonnes recettes; laissez-moi faire.

Il donna des instructions minutieuses au sommelier et alluma une cigarette.

Les cocktails étaient réussis, Me Palavas exprima sa satisfaction et en demanda deux autres d'une formule différente.

— Me voici retapé, mais j'ai une faim de loup.

Il sonna le maître d'hôtel et fit un menu que la Bâtonnière n'aurait pas désavoué.

— Et comme vin?

— Du champagne, naturellement, et le meilleur.

Lorsqu'ils se mirent à table, reposés, émoustillés par les cocktails, l'intimité du salon leur parut charmante.

L'un et l'autre évitaient de parler de la défunte; ils préféraient s'occuper d'eux.

Palavas jouant au naturel le rôle de séducteur, complimenta la jeune fille sur son talent et sur sa grâce.

— Je vous plaignais, dit-il, de vous voir végéter dans l'ombre de besognes ingrates. Je souffrais comme j'aurais souffert devant une jolie plante privée de soleil et qui ne peut faire épanouir ses boutons.

La vulgarité de ces compliments n'offusqua point Suzanne Poirier, d'abord parce qu'une femme aime toujours les compliments, quels qu'ils soient; ensuite, parce que le charme de Michel Palavas l'avait bien souvent troublée sans qu'elle osât l'avouer.

Peu à peu, les chaises se rapprochèrent, les plaisanteries jaillirent, les pieds se rencontrè-

rent, puis les mains. Le champagne aidant, la secrétaire perdait la tête. Ses yeux flambaient; la jurisprudence n'y était pour rien.

Et quand le beau Michel lui ayant saisi la tête lui déposa sur les lèvres un ardent baiser, loin de se défendre, elle y répondit.

***

Le lendemain matin, ils n'éprouvèrent ni surprise ni remords à se retrouver dans le même lit.

— Ne nous mettons pas en retard, dit Michel.

Très dignes et un peu solennels, ils arrivèrent à l'église de Bazoches avec dix minutes d'avance.

Le service fut rapide, puis on gagna le cimetière. Me Palavas avait demandé qu'aucun discours ne fût prononcé.

Lorsque le prêtre eut aspergé d'eau bénite le caveau, Michel, immobile sur le bord se recueillit, le visage voilé par la main droite. L'assistance émue admira l'élégance du geste.

Les couronnes et les gerbes étaient si importantes qu'on ne pouvait, même en les entassant, les faire tenir sur la sépulture Dupont. Alors Me Palavas donna l'ordre de les répartir sur les autres tombes et le petit cimetière fut comme un parterre de fleurs. Des environs, on vint l'admirer.

En quittant le village, l'avocat remit discrètement au curé une offrande comme celui-ci n'en avait jamais reçu et, au maire, mille francs pour les pauvres de la commune.

Quand Palavas et Mlle Poirier remontèrent en voiture, tout le village se découvrit et s'inclina en salutations où l'admiration se mêlait au respect.

Ils déjeunèrent à Soissons. Les fatigues de la veille, la route, l'air vif les avaient mis en appétit.

La salle était ensoleillée, le menu offrait de savoureuses spécialités régionales. Vraiment la vie était belle! S'abandonner aux tristes pensées eût été de l'ingratitude.

Très excitée, Suzanne s'agitait comme un oiseau, n'arrêtait point de jacasser, de rire. Des tables voisines, on les regardait avec curiosité, en échangeant des mots à voix basse. Michel s'en aperçut. Sans doute Jules, le chauffeur, pour faire l'avantageux, avait bavardé à l'office. Maintenant, tout le monde savait qui ils étaient, d'où ils venaient.

Or Me Palavas avait un souci rigoureux de la bonne tenue. Aussi se figea-t-il instantanément dans une attitude sévère; puis, fronçant les sourcils, il invita la jeune femme à prendre une tenue plus réservée.

— N'oubliez pas, murmura-t-il, que nous venons d'enterrer la Bâtonnière et qu'elle était mon épouse... On nous observe...

Déconfite, Suzanne baissa le nez vers l'assiette, comme font les enfants grondés, ne dit plus un mot, et, afin de chasser sa peine, mangea et but immodérément.

Lorsqu'elle se leva de table, son visage fort coloré s'appliquait à exprimer la gravité; mais elle vacillait un peu. Michel lui prit le bras et la sortie s'opéra avec une dignité suffisante.

Durant le parcours de la ville, ils demeurèrent dans la voiture le buste droit, muets, cérémonieux. Mais lorsque l'auto ayant dépassé la dernière maison, roula sur la route Nationale, Suzanne, incapable de se contenir plus longtemps jeta les bras autour du cou de Michel, l'attira, lui mangea les lèvres et se livra à de telles privautés que Palavas scandalisé la repoussa.

— Etes-vous folle? demanda-t-il sèchement. Jules vous voit dans le rétroviseur.

Le rétroviseur! Ce mot, descriptif et scientifique, produisit un double effet sur la jeune femme. D'abord, elle demeura bouche bée, puis elle éclata de rire, d'un rire fou qui la tordait, la secouait dans le coin où elle se blottit. C'étaient des larmes, des petits cris et, jaillissant par saccades, le mot « rétroviseur » que rarement elle parvenait à prononcer entièrement. Qu'évoquait-il dans son imagination déchaînée? Elle n'aurait pu le dire, étranglée qu'elle était par sa crise d'hilarité.

Palavas, imperturbable, la considérait avec pitié.

Il haussa les épaules et rajusta le nœud de sa cravate noire.

A Villers-Cotterets seulement, Suzanne Poirier retrouva le calme. Aussitôt, elle s'endormit le sourire aux lèvres et ne se réveilla qu'à la barrière.

XXIII

LE VEUF A LA MODE

Me Palavas laissa passer huit jours avant de reparaître au Palais. Les convenances, pensait-il, l'exigeaient. Mme Lardeur bénéficia des loisirs créés par cette abstention.

Son retour dans la salle des Pas-Perdus fit sensation. Tout de noir vêtu, le visage résigné, il accueillait les témoignages de sympathie.

Qu'allait devenir le Cabinet de la Bâtonnière, le plus important, et de beaucoup, du Palais?

Des offres furent faites pour la reprise. Au temps où les hommes gouvernaient, la cession d'une clientèle d'avocat ou de médecin était jugée illégale, sous prétexte que ces clientèles sont fondées sur la confiance personnelle et que celle-ci est hors commerce. Les féministes changèrent tout cela. Ce *distinguo* leur parut absurde et hypocrite. La clientèle d'un couturier, d'un coiffeur, d'un restaurateur,

n'avaient-elles pas pour fondement le talent, l'habileté, la conscience du directeur de ces établissements?

Malgré qu'elles fussent élevées, Me Palavas refusa les offres.

Il fut également insensible aux propositions de l'agent de change qui, pour le posséder en exclusivité, l'accablait de propositions magnifiques.

Finalement, même, il s'en montra froissé.

Décidément, ces financiers croyaient que tout s'achète. Il était fier de son titre d'avocat à la Cour, et non moins fier d'avoir été l'époux de la grande Bâtonnière. A ses yeux, le prestige et la considération qu'il en tirait avaient une valeur inestimable. A n'importe quel prix, il n'y renoncerait pour tomber dans le demi-monde. Noblesse oblige.

Et puis le tempérament de Mme Lardeur n'était pas sans l'inquiéter. A la Bourse, les commis l'appelaient « La Grande Catherine ». Et Michel, instruit par l'expérience, savait que, dans les pique-nique de l'amour, la femme n'apporte que les hors-d'œuvre. L'homme fournit tout le reste. La femme peut renouveler la petite fête sans s'appauvrir; l'homme, au contraire, s'y ruine vite; témoin ce pauvre Lardeur qui, dégonflé après deux ans de mariage, tentait de rétablir sa santé dans un sanatorium d'Auvergne.

Certaines avocates nourrissaient l'ambition

de faire un doublé en prenant la succession intégrale de Rosa Dupont de Bazoches : le Cabinet et le mari.

Des demandes en mariage arrivèrent également de milieux étrangers au Palais.

Autour du beau Michel, ce n'étaient qu'amabilités, invitations, compliments, propositions...

Le féminisme n'ayant pas chassé du Palais la malignité, on avait surnommé Me Palavas « *le veuf à la mode* ».

Ceui-ci, dédaignant les sarcasmes, fruits de la jaloudie ou du dépit, cherchait une solution conforme à ses goûts et à l'honneur aussi.

Il aurait pu exploiter lui-même le Cabinet. Mais, outre qu'il reconnaissait en toute humilité n'avoir ni les connaissances, ni le talent nécessaires, l'énormité de la tâche constituait, pour lui, un obstacle insurmontable.

Me Palavas n'avait aucune disposition pour le travail. Loin de lui la pensée de mépriser ceux qui s'y livraient; il les admirait au contraire; mais chacun vient au monde avec des dispositions particulières. Ce sont des indications, des conseils, donnés par la Nature; on doit les suivre. Alors que certains reçurent une constitution athlétique, d'autres des dons artistiques, d'autres encore la passion de la mer et des voyages, lui, comme don, avait reçu la Beauté, la Séduction. C'était la carrière que lui avait assignée le Destin. Ne pas la suivre eut été le fait d'un révolté. L'expérience mon-

tre que ces révoltes finissent généralement très mal.

Il s'agissait donc de continuer sa destinée tout en conservant le Cabinet. Problème difficile; mais avec de la patience on finit par résoudre ceux qui semblaient insolubles.

Un beau matin, tandis qu'il s'abandonnait aux soins d'une masseuse-diplômée, la solution lui apparut : épouser une avocate capable par son talent et son labeur de remplacer la Bâtonnière. Elle assumerait toute la charge du cabinet. Il n'en serait que le titulaire honoraire et réserverait sa liberté entière.

C'était parfait; d'autant qu'il avait sous la main cette avocate : Suzanne Poirier, la fidèle collaboratrice de Me Dupont de Bazoches.

Autrefois, ce parti se serait heurté aux règles rigoureuses du mariage imposant le devoir de fidélité, donnant à l'épouse quantité de droits fort gênants pour le mari. Mais, l'année précédente, le féminisme poursuivant ses innovations avait créé un nouveau régime matrimonial : le mariage avec séparation de corps.

C'était un magnifique progrès social, trop longtemps attendu. De l'article 212, du Code civil : « Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance », on avait retranché le mot « fidélité ».

Naturellement, les partis de réaction avaient fulminé contre cette innovation. A

leurs yeux, elle achevait la ruine de l'édifice social.

Mais les éminentes jurisconsultes du féminisme, en tête desquelles se trouvait Me Dupont de Bazoches, n'avaient pas eu de peine à confondre ces alarmistes.

Tant que les hommes gouvernaient, expliquaient-elles, le mariage qui, en apparence était l'union de deux êtres, n'était en réalité qu'une combinaison d'intérêts.

Avant de donner leur consentement pour le mariage de leur fille, les parents se contentaient de renseignements superficiels sur la valeur physique et morale du prétendant. Les investigations et discussions ne portaient que sur les apports, les dots, le régime matrimonial.

Le féminisme détruisait cette ridicule hypocrisie. Il laissait aux fiancés aveuglés par les ardeurs d'un amour romantique, la faculté de contracter un pacte de fidélité éternelle; mais il permettait également aux personnes prudentes d'associer leurs intérêts, en réservant leurs corps.

Au fond, cette innovation s'accordait parfaitement avec le droit séculaire. Le Code civil permettait d'obtenir la séparation de corps au cours du mariage. Pourquoi ne pourrait-on stipuler dès le début ce régime légal?

Ainsi fut institué le mariage avec communauté d'acquêts et séparation de corps.

C'est ce que Me Michel Palavas offrit à son confrère Me Suzanne Poirier.

Il conservait en propre la fortune de la Bâtonnière et son cabinet que gérerait Suzanne Poirier. Les produits seraient mis en commun.

L'avocate accepta l'offre avec enthousiasme.

Le mariage consacrant cette association maritale fut déclaré à la mairie du 1er arrondissement. Le curé de Saint-Eustache le bénit, car Suzanne Poirier demeurait attachée aux traditions religieuses.

Le cabinet reprit donc son activité, avec un beau papier à lettres portant l'en-tête suivante :

Cabinet
Rosa Dupont de Bazoches
Bâtonnière
Me Michel Palavas
Veuf et Successeur

Les époux faisaient chambre à part.

Suzanne Poirier continua ses travaux dans son ancien cabinet, Me Palavas s'étant réservé celui de la Bâtonnière.

Il ne s'y tenait qu'exceptionnellement. Sa femme faisait tout le travail, recevait les clients, dictait la correspondance, plaidait.

Michel, — selon son expression, — faisait l'extérieur. Et il s'acquittait magnifiquement de la tâche qu'il s'était réservé.

Il amena une clientèle féminine considérable. Au moindre embarras, toutes les jolies femmes accouraient rue Ninon-de-Lenclos. Certaines inventaient même des difficultés imaginaires pour venir consulter « le Maître » qui les accueillait avec la meilleure grâce. Elles partaient ravies, pleines d'espérances, et envoyaient de magnifiques cadeaux.

Me Palavas les recevait avec une souriante reconnaissance où les donatrices voyaient l'ombre d'une promesse. Mais il refusait l'argent avec une noble dignité.

— Voyez ma femme, disait-il, c'est elle qui s'occupe de ces questions.

Pychène, toujours aussi bohème, venait le voir fréquemment pour attraper un repas ou une petite somme. Il s'obstinait à donner le titre de Bâtonnier à son ami.

— Tu as droit au titre, proclamait le peintre, en réponse aux molles protestations de Palavas. On a toujours appelé « générale » la femme d'un général, « Présidente » la femme d'un Président, « épicière » la femme d'un épicier; elles conservent la dénomination dans le veuvage; pourquoi ferais-tu exception?

Au fond, le veuf trouvait le raisonnement logique. Par ses soins, un beau monument fut élevé dans le cimetière de Bazoches. Toutes les autorités régionales assistèrent à l'inaugu-

ration. Suzanne Poirier était à côté de son mari. Ce fut très beau.

Après la cérémonie, les jeunes époux allèrent coucher à Reims dans l'appartement de leurs fiançailles, et, durant deux jours, vécurent comme s'ils n'étaient point séparés de corps.

L'ombre glorieuse de la grande Bâtonnière continuait à les rapprocher.

Ivre de bonheur, et de champagne quelquefois, la jeune femme approuvait les vers du bon La Fontaine inscrits sur les murs de l'hôtellerie, à titre de référence :

Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.

Ah! Qu'elle eût été heureuse de prolonger le séjour! Mais Michel Palavas lui rappela que l'amour ne devait pas faire négliger les choses sérieuses; qu'une absence plus longue compromettrait l'avenir du Cabinet. Suzanne, le cœur gros, s'inclina. Ils regagnèrent Paris et reprirent leurs occupations respectives.

Sous la protection de l'éternelle loi morale qui favorise les existences honnêtes et laborieuses, ils vécurent heureux, mais n'eurent pas d'enfants.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — *Bazoches. La famille Dupont* 9
II. — *L'institution Jeanne d'Arc* . . 22
III. — *Le lycée George-Sand* 41
IV. — *Le choix d'une carrière* 54
V. — *Avocate* 69
VI. — *Le triomphe du féminisme* . 78
VII. — *L'organisation de la victoire* 88
VIII. — *La fête de nuit du 16 janvier 1960* 105
IX. — *A l'Elysée* 115
X. — *Une Ninon moderne* 122
XI. — *Michel Palavas* 132
XII. — *La roulotte* 144
XIII. — *Ginette Blaireau* 153
XIV. — *Le drame* 161
XV. — *L'avocat traqué* 170
XVI. — *Le traquenard* 179

XVII. — *L'élection* 187
XVIII. — *Le pardon* 197
XIX. — *L'automne* 202
XX. — *L'affaire Louvreur* 216
XXI. — *L'apothéose* 228
XXII. — *Le retour à la terre* 238
XXIII. — *Le veuf à la mode* 245

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 SEPTEMBRE 1938
SUR LES PRESSES DE
E. RAMLOT ET Cie
52, AVENUE DU MAINE
POUR LES
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, 22
PARIS